UNIV. OF ARIZONA
840.903 A727Z P87 mn
Pouquet, Jeanne Sim/Le salon de madame A
3 9001 03836 8802

Le Salon de Madame Arman De Caillavet

Cet ouvrage a été tiré : à trente exemplaires sur papier impérial du Japon, numérotés de 1 *à* 30*; cinquante exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de* 31 *à* 80*; deux cents exemplaires sur papier de Madagascar, numérotés de* 81 *à* 280*; mille exemplaires sur papier vélin Gaillard (Édition originale), numérotés de* 281 *à* 1280.

Photog. Sauvanaud et Aubin, Paris.

MADAME ARMAN DE CAILLAVET.

JEANNE MAURICE POUQUET

Le Salon de Madame Arman De Caillavet

SES AMIS
ANATOLE FRANCE
Comdt Rivière. Jules Lemaître
Pierre Loti. Marcel Proust
etc... etc...

Préface de
GABRIEL HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En vente chez L'AUTEUR
et à la LIBRAIRIE HACHETTE

DIXIÈME MILLE

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Jeanne-Maurice Pouquet, 1926.

840.903
A727z
P87

PRÉFACE

Voici que s'ouvre, une fois encore, et pour la dernière fois sans doute, le salon de Madame de Caillavet. Il est naturel qu'elle se présente à l'entrée pour accueillir ses invités : on la reconnaîtra aux traits frappants dont la dépeint un familier de la maison, mon spirituel confrère, Robert de Flers :

J'ai conservé de Mme Arman de Caillavet un souvenir vivant et précis sur lequel le temps n'a jeté l'écharpe d'aucun brouillard. Il y avait en elle tant de clarté, de vigueur, de rayonnement, que sa mémoire a hérité ces belles vertus de son esprit. Pas de flou, pas de lignes indécises. Nous la revoyons, de belle et verte humeur dans le salon de l'avenue Hoche, fixant sur le nouveau venu un regard direct et pénétrant, sans indulgence comme sans méchanceté, et, lorsqu'il lui arrivait de la rencontrer, contemplant la sottise avec tristesse, comme une infirmité.

La Rochefoucauld disait : « Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots. » Cette femme d'esprit n'était embarrassée que dans leur compagnie. Ils lui apparaissaient ainsi que des étrangers dont elle n'aurait pas su la langue.

Tout au contraire, le commerce de l'intelligence la remplissait d'allégresse, épanouissait en elle la joie toujours neuve de comprendre. Elle n'avait jamais assez compris, et exigeait de comprendre davantage, plus à fond. Elle

aimait mieux comprendre que plaire. Une anecdote, une pensée, lui avait-elle semblé agréable? Elle la réclamait à nouveau, en exigeait les circonstances ou le mot à mot. Nul cerveau moins superficiel que le sien. Et quelle horreur de la mignardise, de l'apprêt! Un robuste bon sens, parfaitement latin, presque un bon sens d'homme, veillait en elle et la préservait contre le danger d'être dupe et les embûches du faux goût. Elle y ajoutait une finesse pleine de malice. Cette malice n'était point pour elle l'occasion de briller, mais le moyen de dire la vérité sans trop désobliger le patient. Elle parlait sans périphrases comme elle écrivait sans épithètes. Elle eut ravi Flaubert, et Flaubert la ravissait.

La littérature ne gagne rien à aller dans le monde. Chez Mme Arman de Caillavet la littérature y gagnait beaucoup. On ne l'entourait pas de cérémonies mais d'égards. On ne lui permettait pas de servir de prétexte à d'aimables divagations, elle n'était point l'accessoire flatteur d'une tasse de thé mais le pain de l'esprit. La maîtresse de la maison voulait qu'il en fût ainsi et sans petite sonnette installait cette discipline spirituelle. Son insatiable curiosité et sa logique naturelle activaient les propos sans les diriger, et c'était charmant.

Aussi tous les écrivains qui approchaient cette femme d'un si rare mérite accueillaient-ils son influence et sollicitaient-ils son opinion. Elle savait si bien confesser un livre et lui faire avouer ses fautes! Par exemple il ne fallait attendre d'elle nulle louange de complaisance. Sur tout autre chapitre elle eut admis à la rigueur d'être évasive ou banale. Mais dès qu'il s'agissait d'un roman, ou d'un poème, elle s'établissait dans une robuste franchise et n'en bougeait plus. Son admirable jugement si sûr et si net lui en donnait le droit.... Quelques mois après sa mort, son fils, mon cher Gaston de Caillavet, disait à propos d'un article qu'il venait de terminer : « Est-ce bien? Est-ce mal? Je ne peux pas savoir, maman n'est plus là. »

ROBERT DE FLERS.

Telle fut Mme de Caillavet, telle la vit et la rechercha la société d'élite que son énergique et persévérant vouloir groupait autour d'elle. Personnellement, je ne l'ai pas connue et c'est pour cela, sans doute, que l'adroite bouquetière de ce florilège m'a demandé de mettre ici quelques mots d'introduction.

Je ne suis en effet qu'un homme du public, — ce public absent du livre, absent de ce monde où il fallait montrer patte blanche —, l'homme qui passe, le « monsieur de l'avenue », qui s'arrête au bruit des voix et suspend le pas pour s'interroger sur cette vie intense, vibrante, retentissante jusque sur la chaussée.

Oui, ce qui se passait là, au temps où un siècle enjambait l'autre, c'était quelque chose d'ignoré par les masses, mais d'infiniment précieux en soi, — la rencontre des plus rares et des plus fines parmi les figures d'une époque qui fut, à sa manière, unique et exemplaire, celle de l'avant-guerre, de Mme Aubernon et de la « douceur de vivre. »

C'est cette élite que nous voyons ici, assise en rond sur les fauteuils « crapaud » bien capitonnés et rembourrés, dans ce « salon » où sont disposées, avec un art réfléchi et un parfait savoir-faire, autour d'Anatole France, tant de natures si diverses, si souples, si fuyantes, tout en nuances, en sourires, en scepticisme, en mondanités à fleur de peau et en émotions à fond de conscience, depuis Marcel Proust, jusqu'à Charles Maurras, depuis le commandant Henri Rivière jusqu'au charmant adolescent fauché en sa fleur, J. A. Coulangheon.

En relisant et colligeant des papiers à demi fanés, une des assistantes, tenue dans l'ombre, par l'éclat de sa modestie, a su retrouver et fixer, pour l'avenir, tout un passé d'hier qui s'effaçait déjà et le faire revivre d'un coup de plume, sans y toucher.

Il y a, dans ce livre, de tout; il y a de la grande histoire.... On y voit poindre l'une de ces entreprises audacieuses qui vont secouer le vieil Orient endormi et lui planter au cœur, avec la hampe du drapeau et le sang d'une victime, le germe de ce qui sera un arbre magnifique, l'Indochine française; et l'on y voit pousser la folle avoine de ce qui fut le charme de ces années révolues et délicieuses : la fantaisie.

Disons-le : l'*Orme du Mail*, ce n'est pas en province qu'il poussait : c'est ici, avenue Hoche. Une telle essence ne peut vivre et croître qu'à Paris, enracinée sous la grille du trottoir, chauffée à blanc par l'asphalte, cuite et recuite par les rayons violets, roses et noirs que darde chacune de ces vitres d'où flambe tant de passion.

« Oh!... Paris!... Voilà Paris! », clamait un jour, debout dans un fiacre débouchant vers l'Etoile, Mathilde Serao.

Ce Paris, ce Paris surabondant, cérébral et païen, ce Paris d'Athènes, héritier de toutes les séductions du monde, c'est lui qui règne dans ces pages. La correspondance de Mme de Caillavet et de ses amis est un grouillement d'histoire parisienne. Je la signale comme un consommé d'archives, à mes camarades de l'École des Chartes : sa lecture les dispensera, avec, en plus, la grâce d'un sourire, de bien fastidieuses et infécondes recherches.

Ils y trouveront mille choses qui échappent aux besicles officielles : par exemple, comment Anatole France, d'après le récit impayable de Gyp, sortit un jour de chez soi, en robe de chambre, avec sa culotte de pyjama, les glands de la cordelière traînant dans la rue, sa calotte sur la tête, à la main l'encrier et l'article commencé, pour ne plus jamais revenir; et cela parce qu'il avait surpris un incident de minime importance qui mettait en porte à faux le ménage de la rue Chalgrin.

On y verra comment une admirable page sur Mme de La Fayette et sur la « Princesse de Clèves, » n'est pas du maître, mais de Mme de Caillavet.... Il y aurait donc des *ersatz* d'Anatole France !

On y lira, sur la lune se balançant au-dessus des vignes de Capian, sur la Julie de Lamartine, sur la beauté des Cyclades et sur les tempêtes au sujet de l'achat de la villa Saïd, des pages d'anthologie.

On y verra, pour tout dire, comment une femme de tête sût s'y prendre pour susciter le génie, comment elle l'entoura, le soigna, le bichonna, le surveilla, le morigéna, si bien qu'on lui doit peut-être la parure du siècle, l'œuvre d'Anatole France.

J'ai connu le grand écrivain quand il n'était pas sorti de ses langes et qu'il fréquentait les boutiques de Ferroud et de Menu, libraires. Je l'ai retrouvé trente ans après, quand il laissait tomber de ses mains lasses, jusque dans le feu, les lourdes épreuves de la *Jeanne d'Arc*, pour donner la volée à la nichée radieuse de l'*Histoire contemporaine* et des *Dieux ont soif*.

Ah! on me l'avait changé, mon commis libraire! Quelqu'un avait éveillé, dans cette âme nonchalante, la fantaisie d'Ariel.

Si Marcel Proust a connu l'amour et quelle fut l'énigme douloureuse de cette âme malade, on l'apprendra dans les lettres abondantes et simples réunies ici.

On y verra comment Henri Rivière, — si froidement oublié par ses contemporains — alors qu'il vivait sous d'autres cieux, « la tête en bas, » mais qu'il gardait les yeux toujours fixés sur ce Paris d'Alexandre Dumas fils, — écrivait : « Il faut encore prendre une ville (la ville où il fut tué) et faire un roman avant de me présenter à l'Académie. » C'est qu'il recevait jusque sur ces terres lointaines, l'effluve qui devait gonfler, quelques années après, l'âme des héros de 1914, cette vibration de la

gloire qui, de ce petit pâté de maisons autour de l'Arc de Triomphe, rayonne sur la France et sur l'univers.

De tous, celui qui me touche le plus, c'est le petit Coulangheon : celui-ci a manqué à 1914. Il se fut battu comme un lion, et il serait mort de la fièvre en quelque ambulance du front, à Salonique. Pour nous avoir révélé une telle nature de jeune homme français, le livre méritera de vivre et d'accompagner, comme un guide des âmes, cette génération tout absconse et pétrie de complexités. Comment ne pas être frappé du sang-froid d'un blanc-bec venu de Mantes qui, tout en adorant Anatole France, ose écrire : « Les jeunes gens qui, dans l'heure présente, se pressent autour de M. France et qu'il écoute en souriant, sont tous des dogmatiques. Et cela est exaspérant. Ils ont foi dans l'humanité, comme autour d'Abélard, ils eussent eu foi en Dieu. »

Est-ce oui ou non, de l'histoire, celà?

Et cette autre boutade si sincère : « La foi socialiste est plus désolante encore que la foi chrétienne. »

Et enfin, cette prophétie, si triste, de malade suffoqué par une congestion d'idéal : « Je ne veux pas croire à la politique. Mes relations, mes études, mes lectures m'ont amené à penser, avec une fierté très grande que toute politique n'est jamais plus qu'un conflit de commerce. Vendra-t-on des chapelets ou du trois-six? des galons d'or ou des bonnets rouges? »

La « guerre des comptoirs » était toute dans ces quelques lignes.

Coulangheon est le « Benjamin » de la petite classe qui vécut quinze ans sous la férule de Mme de Caillavet. J'aurais dit : « L'enfant de chœur, » s'il était permis.

Qu'il soit permis! Car, l'esprit lui-même n'est pas tout, telle est la leçon finale qui se dégage d'un livre qui, dédié à l'esprit, reste plein d'énigmes et où tant de

vies et d'idées sont remuées en tas et balayées comme des feuilles mortes.

Livre mystérieux, livre troublant, sur un âge qui cherche, devant nous, sa place dans la tombe, sur le grand homme qui en fut le Dieu, sur ce cortège de dévots qui l'entourèrent; tous, si fins, si polis, si adroits, si faits pour le monde, pour le théâtre qui les passionne, pour l'intelligence qui les enivre, pour la gloire, leur seule et vaine récompense.

A Lourdes, Anatole France, devant les ex-voto, les offrandes et les béquilles, prononça ce mot qu'il empruntait, je crois : « Je ne vois pas de jambes de bois. » Le grand sceptique passait à côté de l'enthousiasme et de la foi. Il passait, peut-être, à côté de tout : c'est ce que dira l'avenir. Ce livre aidera à résoudre l'énigme.

GABRIEL HANOTAUX.

« ... *Ces récits fraternels touchent par un air de vérité, et si parfois la louange y coule trop abondamment on se plaît à la voir ainsi répandue par une main pieuse, comme sur un tombeau une offrande domestique. Il faudrait que ces livres de famille fussent plus nombreux. Il faudrait que nous prissions soin de conserver le souvenir de nos morts intimes. C'est là que les temps et les lieux se peignent avec fidélité. C'est par là que l'on pénètre le cœur des choses humaines.*

« ... *Voilà, je crois, les deux raisons principales pour lesquelles nous aimons tant les lettres et les petits cahiers des grands hommes, et même ceux des petits hommes, lorsqu'ils ont aimé, cru, espéré quelque chose et qu'ils ont laissé un peu de leur âme au bout de leur plume.*

« ... *Je ne suis pas du tout de l'avis de ceux qui trouvent qu'on a trop fait et trop publié en ces temps-ci d'ouvrages de ce genre, intimes et personnels.* »

ANATOLE FRANCE.

(*La Vie littéraire.*)

LE SALON
DE MADAME ARMAN
DE CAILLAVET

CHAPITRE PREMIER
(1876 à 1889.)

Lettres à Gaston enfant. — Mme Aubernon. — Le Commandant Rivière. — Alexandre Dumas fils. — Anatole France. — Jules Lemaître.

Mme Albert Arman de Caillavet acheta en 1878 à Arsène Houssaye l'hôtel situé 12, avenue de la Reine-Hortense [1], dont elle ne tarda pas à faire un centre littéraire et artistique, un domaine de l'intelligence, continuant en cela la tradition des salons du XVIIIe siècle avec leurs doux loisirs, leurs bavardages ininterrompus.

Spirituelle, active, d'une érudition universelle, douée d'un rare talent d'épistolière, elle sut réunir autour d'elle pendant trente ans une élite intellectuelle qui, d'Alexandre Dumas fils à Marcel Proust, aurait suffi à donner à son salon un incomparable éclat. Mais la renommée se rappellera surtout que ce salon fut la serre

1. Devenue l'avenue Hoche.

chaude où s'épanouit le génie d'Anatole France et que c'est là qu'il s'exerça à devenir lui-même. L'influence que Mme Arman de Caillavet eut sur le premier écrivain de son temps est une chose probablement unique dans l'histoire littéraire.

Merveilleusement douée, elle aurait pu laisser elle-même une œuvre personnelle, mais, modeste, elle s'effaça pour se consacrer à la gloire de celui dont on a pu dire qu'il est une pure essence de l'esprit français.

Nous publions dans ce livre une documentation inédite, des souvenirs et des témoignages qui aideront à établir l'importance et la noblesse de son rôle et pourront servir à l'histoire littéraire d'un temps qui déjà s'éloigne un peu de nous.

Mme Arman de Caillavet avait été mariée, en 1868, dans la chapelle des Tuileries, en présence de l'Empereur et de l'Impératrice.

Son beau-père était armateur à Bordeaux, député de Libourne, commandeur de la Légion d'honneur et ami de Leurs Majestés. Il jouissait d'une grande fortune et dut sa ruine à la confiance exagérée qu'il avait dans l'autorité de son auguste ami. Il fut ébloui, égaré par une faveur qui ne devait pas survivre à ses premiers revers[1]. C'était un homme charmant, mais léger. Il devenait stupide dès qu'il s'agissait de l'Empereur qui exerçait sur lui une véritable fascination et s'était mis à fumer, malgré un dégoût qu'il dissimulait mal, pour ne pas refuser les cigarettes que Sa Majesté aimait à offrir en bavardant! Fervent admirateur de l'Impératrice, en relations avec l'entourage intime de la Cour, il a laissé dans ses papiers des lettres intéressantes sur

1. L'Empereur l'avait encouragé à mettre en construction sept bateaux de guerre, avant que la commande eût été ratifiée par ses ministres. Elle ne le fut pas et ces bâtiments furent vendus à l'Amérique, avec une perte considérable qui entraîna la ruine de l'armateur.

cette époque et ce milieu. Dans l'une d'elles, Mérimée se moque de l'Académie :

« Il est vrai que nous sommes payés pour dormir à 83 francs par mois, mais non pour ronfler ; on nous le défend. »

Et, dans une autre, Mérimée raille la magistrature :

« Je vous écris de la Conciergerie, mais j'ai tantôt fait mon temps. Je ne me suis pas ennuyé. Je trouve seulement que cela est bête et ne prouve pas du tout que les juges d'instruction sachent le latin. Je souhaite qu'ils l'apprennent et je vous remercie de votre aimable souvenir [1]. »

La situation flatteuse de M. Arman, le père, ses qualités d'intelligence et d'esprit, ses relations brillantes, avaient masqué aux yeux de la jeune fille les graves défauts de son fiancé. Elle avait d'ailleurs accepté ce mariage sans grand examen, comme toute jeune fille dont la première inclination a été contrariée. Quelques années auparavant, en effet, elle avait aimé un jeune homme, beau, fat et un peu sot, qui ne s'en était jamais aperçu. Ses parents avaient fait tout ce qui dépendait d'eux pour la distraire d'un sentiment si fâcheux. Ils n'avaient rien trouvé de mieux que de la marier.

Elle fut tout de suite en butte à de grands tracas. Elle eut à lutter contre les dépenses et les folles entreprises d'un mari joueur, impétueux et chimérique. Ces luttes devaient durer toute sa vie. Comme elle avait horreur des scènes, elle était condamnée d'avance à être vaincue par un homme dont c'étaient les meilleurs arguments. Sans illusions sur lui, elle ne se départit cependant jamais d'une indulgence qui dégénéra souvent en faiblesse et qui lui coûta cher. Elle eut l'imprudence, peu après

1. Cette lettre se rapporte à un incident fameux de la vie de Mérimée, qui allait sortir de la prison où il avait été enfermé à la suite d'une campagne entreprise en faveur de son ami Libri, inspecteur des Bibliothèques, condamné à dix ans de réclusion pour détournement de livres et de manuscrits.

son mariage, de faire lever le conseil judiciaire dont il était pourvu et qui garantissait, dans une certaine mesure, le jeune ménage des prodigalités du mari.

Voici le portrait que, longtemps après, elle traçait de lui, dans une lettre à leur fils :

« Mon cher Gaston,

« Je ne suis pas étonnée de l'attitude de ton père, il vit dans un nimbe et voit tout au travers des rayons qu'il projette. Il est fort enviable et dangereux tout à la fois, car les illuminés de cette espèce sont aptes, comme les astrologues, à tomber dans les puits et même à y entraîner ceux qui cherchent à les retenir. »

Dans ses *Souvenirs d'un Écrivain*, M. André Maurel s'exprime ainsi sur Mme Arman de Caillavet :

« Elle était valeureuse au delà de tout devant les misères de la vie, ses chagrins et ses déceptions. Elle allait au-devant, avec une vaillance sans égale. »

Enfant, elle était déjà fière. Agée de cinq ans, un jour qu'elle pleurait, sa bonne voulut lui essuyer les yeux. Elle lui arracha des mains le mouchoir, en disant :

« Rendez-moi mes larmes ! »

Trop orgueilleuse pour se plaindre, elle se replia sur elle-même en ces premières années où les chagrins ne lui furent pas épargnés et, triste, réfléchie, elle ne se plut qu'avec un petit nombre d'amis.

Elle sut puiser dans l'intelligence des uns, dans la philosophie des autres, une sagesse qui l'aida à supporter bien des épreuves.

« Sachant choisir, elle était fidèle dans ses affections et se reprenait rarement, peut-être parce qu'il était bien difficile de la tromper[1]. »

1. André Maurel, *Souvenirs d'un Écrivain*.

A cette époque, elle lut et elle écouta beaucoup.

Peu de femmes ont été aussi cultivées. Elle ne faisait pas étalage de son savoir; elle trouvait les bas-bleus ridicules et s'en moquait, mais sur n'importe quel sujet, avec n'importe qui, si on lui en fournissait l'occasion, elle parlait, discutait, dissertait avec éloquence et remplissait d'admiration ceux mêmes qui avaient cru tendre un piège à son érudition.

Sa mémoire était prodigieuse. Si on lui récitait une pièce de vers, même longue, elle la répétait sans une défaillance.

« Elle n'avait de coquetterie que de son intelligence, dont elle se montrait par ailleurs dédaigneuse, je veux dire n'en tirant de profit que pour elle-même et pour son intime joie[1]. »

On lui a reproché d'être égoïste, parce qu'elle détestait se mêler des affaires des autres. C'était chez elle prudence et goût de la paix, car on n'a jamais fait en vain appel à sa bonté. On l'a crue quelquefois méchante parce que, timide et exaspérée par sa timidité, elle croyait la cacher sous un masque ironique et se donner de l'assurance en prenant un ton moqueur. Alors on ne voyait plus que le masque; on oubliait le vrai visage. Et puis, elle était d'une franchise terrible et, comme elle apercevait tout de suite le ridicule des gens et des choses, elle ne résistait pas toujours à aiguiser son esprit sur les travers de ceux qui en avaient, mais la pensée d'avoir causé la moindre peine la mettait au désespoir et elle s'ingéniait à la réparer.

Elle s'était fait beaucoup d'ennemis parce qu'elle ne pouvait pas souffrir les gens ennuyeux. Elle manquait avec eux de patience, ils ne tardaient pas à s'en apercevoir, et, froissés, s'en vengeaient. Quand elle voyait

1. André Maurel, *Souvenirs d'un Écrivain.*

arriver certaines personnes, elle répétait le mot de Mme Aubernon : « Voilà des visites de Nessus! »

Agée de trois ans, elle avait failli pousser jusqu'au drame cette impossibilité où elle fut toujours de supporter ce qui l'ennuyait : elle voulut jeter par la fenêtre son petit frère, bébé de quelques mois, parce qu'il criait! A l'épouvante et aux reproches de sa mère, elle répondit : « Il est ennuyeux. » Pour lui faire comprendre toute l'horreur de son geste, on jeta sa poupée dans la cour et on l'emmena en ramasser les informes débris. Très pâle, elle dit simplement : « La poupée ne pleurait pas! »

Elle fit quelque temps de la peinture, mais, trop avisée pour ne pas s'apercevoir du résultat médiocre de son travail, elle l'abandonna.

Alors commença sa grande passion pour les voyages, la visite des villes, des églises et des musées, la recherche des sites pittoresques. C'est de cette époque que date aussi son goût pour les bibelots et les objets d'art. Elle aimait à fouiller la boutique des antiquaires.

Vinrent la guerre, la Commune, la chute de l'Empire, la ruine et la mort de son beau-père. Ce n'est qu'après son installation avenue de la Reine-Hortense qu'elle eut vraiment le goût de recevoir et de grouper des gens toujours choisis avec un instinct très sûr de la valeur et de l'agrément de chacun.

Elle avait pris ce goût chez Mme Aubernon et sa mère, Mme de Nerville, qui tenaient bureau d'esprit avec un despotisme qui les avait fait surnommer « les précieuses radicales. » Elle fut longtemps la reine de ce salon. Mme Aubernon démêla vite ce que la réserve de cette jeune femme cachait d'esprit et de finesse, de malice aussi, et le parti qu'elle en pouvait tirer pour ses réceptions. Elle l'accueillit avec empressement, la retint, lui donna de l'assurance, de la gaîté, la fit briller et établit sa réputation. Mme Arman de Caillavet doit beaucoup à

Mme Aubernon et en particulier tient d'elle une prédilection pour les conversations suivies, auxquelles sont si favorables les dîners intimes.

Les dîners de l'avenue de la Reine-Hortense réunirent à cette époque Dumas fils, le commandant Rivière, Pailleron, le professeur Brochard, Arsène Houssaye, Guillaume Guizot et Gassou, un voisin de campagne bordelais, sportsman élégant, grand chasseur, qui servit de modèle à France pour le personnage de Le Mesnil.

Ces convives goûtaient, à se trouver réunis autour de Mme Arman, un agrément très vif. On en trouve l'écho dans la dédicace d'une première édition du *Quarante et unième Fauteuil* qu'Arsène Houssaye lui offrit :

« A la plus charmante et à la plus spirituelle : j'ai dit son nom. »

***

Mme Arman de Caillavet était très républicaine et se moquait des tendances de son mari à admirer tout ce qui, de loin ou de près, touchait à la noblesse. Pour le taquiner, elle affichait toujours une préférence pour tout ce qui « faisait bourgeois. » Il s'établit deux clans dans son salon : ceux qui voulaient lui plaire l'appelaient Madame Arman et ceux qui voulaient gagner les bonnes grâces de son mari appelaient celui-ci Monsieur de Caillavet. En entendant ces derniers, elle haussait les épaules et disait : « Cela flatte *leur* vanité plus encore que celle d'Albert. C'est une sottise; elle est d'ailleurs innocente. »

Mais comme tout ce qui caresse les vanités a de la force, les amis de *Monsieur de Caillavet* finirent par l'emporter sur ceux de *Madame Arman*.

M. de Caillavet étendait cette vanité puérile jusqu'à sa propriété de Capian et même aux barriques dans lesquelles il vendait son vin. Voulant imiter les domaines

des grands crus — Château-Lafite, Château-Margaux, etc. — il se fit faire du papier à lettres orné d'une vignette où des ceps lourdement chargés de raisins entouraient un Château-Caillavet qui se reproduisit bientôt sur tous les tonneaux de son chai.

Pendant plusieurs années, il s'occupa à rechercher et à classer les papiers qui prouvaient l'ancienneté de sa famille. Il montrait avec complaisance des lettres et des documents qui attestaient qu'elle possédait cette terre de Capian depuis le XVII^e^ siècle.

Sa femme se moquait de tout cela, mais le laissait faire et disait : « Pendant qu'il s'adonne à ces niaiseries, il me laisse en paix. Encourageons-les.... » Tout ce qui pouvait le distraire des folles entreprises et des dépenses insolites lui paraissait excellent.

*
* *

Ce fut après un dîner chez Mme Arman qu'eut lieu une scène mémorable entre Dumas fils et Mme Aubernon qui s'était mise en tête de lui lire une étude de sa composition sur *L'Ami des Femmes*. Elle l'entraîna dans le petit salon, ferma la porte et pendant une heure on entendit les éclats d'une voix perçante, à laquelle répondaient de sourds grognements. Le tout se termina par des sanglots, dominés par la voix furieuse de Dumas qui déclarait : « Madame, vous n'avez aucun don littéraire et votre essai est détestable ! » Elle ressortit du petit salon très confuse et lui de très méchante humeur.

C'était, cependant, peu de temps après le fameux bal où Mme Aubernon, costumée en Gloire de Dumas, était apparue, aux yeux de ses amis consternés, un buste de Dumas sur la tête et des banderoles flottant autour de sa volumineuse personne. Sur ces banderoles étaient

inscrits, en lettres d'or, les noms des pièces et des romans du maître. Dumas, le plus consterné de tous, disait : « Faut-il que j'aie les reins solides pour résister à un pareil ridicule!... »

Toujours exubérante, Mme Aubernon porta ce soir-là l'enthousiasme jusqu'à l'absurde, mais on lui fut indulgent. Dumas le premier, car elle savait racheter ses manifestations intempestives par de délicates bontés. Le travers de magnifier tout ce qui touchait à sa famille, même les événements les plus vulgaires, lui fit un jour déclarer à un visiteur stupéfait : « Ma belle-fille a fait, hier, une superbe fausse couche. »

Mme Arman était passionnée de conversation, mais elle n'aimait pas se donner en spectacle. Elle écrivait en 1878 : « On me propose de jouer la comédie chez Mme de Nerville, mais Dumas doit mettre en scène : le plaisir sera plein d'épines. » Et elle refusa. Dumas ne lui en tint pas rigueur car, peu de jours après, il lui écrivit une lettre charmante qu'il termina par ces mots :

« Je suis très heureux de votre gentille lettre et je baise la main qui l'a écrite. Si l'autre main est dans le voisinage, je la baise aussi. »

Elle reçut de lui son *Théâtre complet*, édition des Comédiens.

Cette jeune femme, spirituelle et recherchée, fut une mère vigilante. Elle dirigeait elle-même les études de son fils, surveillant ses devoirs et lui faisant réciter ses leçons. Il n'a pas neuf ans quand elle dépose sur sa table ce billet :

« Monsieur Gaston,

« Je te prie de faire tes devoirs et de négliger la lecture du *Figaro*. Je serai rentrée vers dix heures.

« J'ai l'honneur de te saluer. Je te recommande de

manger à ton appétit et de ne pas altérer ta santé par un excès d'application. »

Elle lutta énergiquement pour combattre, chez l'enfant, un fort penchant à la paresse :

« Je n'ai pas le temps de t'en dire bien long; je veux seulement t'engager à songer sérieusement à ceci : après la résolution que nous avons prise, toute défaillance de ta part devient irrémédiable. C'est ton éducation perdue, ton avenir perdu aussi sans doute. Que cette pensée ne te quitte pas. Travaille de toutes tes forces, tu en seras récompensé de plus de façons que tu ne crois. Et si tu te sens pris de distraction ou de paresse, relis ce petit mot et arme-toi de courage et de résolution.

« Il n'y a que les premiers pas qui coûtent, mais il faut les faire à tout prix. »

Gaston de Caillavet portait toujours sur lui cette lettre comme un talisman. Voici un autre appel moins pathétique et qui montre que le petit garçon avait déjà le goût du théâtre :

« Je ne te cacherai pas que ta lettre m'étonne et me contrarie. Je pensais que tu étais tout résigné et décidé à venir reprendre, le 1er, ton collier de misère et voici que tu me parles de théâtre, de costumes et de feux d'artifice! Que deviendront, à travers tout cela, la composition d'histoire et celle d'histoire naturelle? Tout cela disparaît dans une fusée.

« Je te dirai que papa est fort opposé à ce projet, que moi je le vois d'un fort mauvais œil et ne suis arrêtée, dans un refus formel, que par une faiblesse bien connue.

« Enfin, je t'écrirai à nouveau pour te fixer mais, si tu n'y tiens pas beaucoup, renonces-y de toi-même. Je fais un appel, naïf peut-être, à ta conscience. »

« Mon cher Gaston.

« Je ne doute pas qu'il soit beaucoup plus amusant de regarder rouler les vagues que d'apprendre la botanique, mais que veux-tu la vie est ainsi faite que presque toujours le plaisir et le devoir se tournent le dos et qu'il n'est pas toujours possible d'envoyer promener la botanique pour aller admirer les vagues.

« L. »

Dans celle-ci il est encore question de spectacles :

« Je suppose que vous êtes aujourd'hui en pleine représentation et je suppose que les préparatifs de cette fête monstre t'auront empêché de m'écrire depuis deux jours. Je compte que tu joueras dignement ton rôle, tant d'acteur que d'artificier, et que tu laisseras en partant de bons et brillants souvenirs.

« Je te fais certaines recommandations pour le voyage : je tiens *absolument* à ce que tu ne te places pas dans les coins et que tu ne t'appuies pas à la portière lorsque le train sera en marche. Ne tombe pas non plus en descendant de wagon, ne perds pas ton billet ou ton bulletin, enfin ne commets aucune incongruité. »

« Mon cher petit,

« J'espère que ton voyage se sera bien passé et que vous aurez trouvé, aux Champs-Élysées, un bon dîner de la confection de Victoire en ses moments lucides, que ton entrevue avec Pageot aura été tendre et enfin que ta rentrée au lycée n'aura été marquée d'aucune traverse, comme l'an dernier.

« ... Gassou est parti mercredi soir, emportant le chien dans un panier. Le chef a paru fort contrarié de se le voir enlever. Quant au chien, il poussait, dans sa cage d'osier,

de lamentables gémissements, mais Gassou m'a promis d'avoir pitié de cet infortuné et de lui prodiguer des consolations de tout genre.

« Adieu, mon cher petit, sois bien sage, ne taquine pas bonne maman, ne mets pas les pieds sur les meubles et de l'encre sur les fauteuils. »

En voici une où l'on voit que l'un des futurs auteurs du *Sire de Vergy* et du *Roi* admirait déjà Meilhac et Halévy :

« J'espérais que tu m'aurais écrit une seconde lettre. J'aime à croire que c'est l'ardeur à tes devoirs qui t'en a empêché.

« Bon papa m'écrit que tu as de bonnes notes et qu'il t'a mené à *La Grande-Duchesse* où tu t'es bien amusé.

« Adieu, mon cher petit, je compte et j'espère que tu es bien sage. Je t'embrasse et te dis à bientôt.

« L. »

Chaque année, en octobre, l'écolier rentrait à Paris; ses parents prolongeaient leur villégiature annuelle en Gironde. Il habitait chez un professeur, où il s'ennuyait :

« Mon cher petit,

« Je t'écris d'abord pour t'envoyer le petit mot que tu me demandes. J'espère qu'il te portera bonheur, mais c'est surtout la peine que tu prendras qui sera efficace.

« Le temps est beau ici depuis dimanche, mais ne t'en afflige pas, voici déjà huit jours passés, c'est presque la moitié de la durée de notre séparation. Crois-moi, dans la vie, c'est une sottise de se mettre en peine d'un mal dont on sait la durée courte. Il faut se réserver pour les chagrins définitifs.

« Adieu, mon petit, travaille, je t'en supplie. Songe quelle gravité aurait maintenant ta négligence. »

Elle prend au tragique ses mauvaises places. Il n'a que treize ans quand elle lui écrit :

« Malheureux enfant,

« Si tu es satisfait de ta place, je dois te dire que j'ai été si mécontente qu'elle m'a rendue malade tout hier soir. Ce n'était pas la peine de redoubler pour te trouver au rang, à peu près, que tu avais.

« Je te vois avec désespoir passer au rang de cancre, dépassé par les élèves plus jeunes et devenant un sujet de risée. Quelle a été la place de Baignère? Si tu étais battu par lui ce serait une honte irréparable! Et quelle place auras-tu toi-même en thème et en grec? Je te donne à penser si papa s'est moqué de moi et a triomphé dans ses prévisions. Et j'avoue moi-même que si j'avais prévu ce résultat je t'aurais fait entrer en troisième. Du moins y avais-tu l'avance de l'âge, tandis que maintenant c'est le comble de la déroute. Je m'attendais à une place de troisième, au plus mal, et je t'assure que je me vois si complètement découragée que je ne sais plus que te dire.

« Pour ce qui est de ton changement de classe, il nous serait possible d'obtenir ta réintégration, par l'entremise de Guillaume Guizot.

« Adieu, mon cher Gaston. Tu me navres. »

Guillaume Guizot dut se prêter de bonne grâce aux démarches qu'on sollicitait de lui. On peut juger de son empressement par ces quelques lignes :

« Chère madame, je ne vous remercie pas de votre lettre, je garde cela pour Bordeaux et pour Capian. Voilà la première fois de ma vie que je regrette de n'être pas Monte-Cristo et de ne pouvoir pas me faire construire, en douze jours, un palais des fées ou une grotte d'ondines pour vous y recevoir. Mais ce qui me console

de n'être pas Monte-Cristo, c'est d'aller vous voir à Capian. L'endroit où s'écrivent des lettres comme la vôtre n'a pas besoin d'autre luxe ni d'autre charme. Je n'aurai, pour mon malheur, que bien peu de temps à moi.

« A bientôt donc, chère madame, je commence tout de suite à vous baiser les mains, aussi respectueusement que je le puis.

« Votre très humble et très affectionné serviteur :

« GUILLAUME GUIZOT. »

« Vous êtes pour moi d'une bonté parfaite, madame, avec une petite pointe de reproche, qui la fait pénétrer encore plus avant; l'injustice vous va comme le reste et ce n'est qu'une flatterie de plus de votre part.

« G. G. »

*
* *

C'est vers 1876 que Mme Arman de Caillavet prit l'habitude de garder les lettres de ses amis et nous devons à cette heureuse habitude de pouvoir la suivre aujourd'hui à travers son existence et ses amitiés.

Le commandant Rivière fut un de ses plus fervents admirateurs [1]. Ils se rencontrèrent d'abord chez Dumas; Rivière y dînait tous les mardis. Puis, très vite, il se mit à venir la voir chaque jour quand il était à Paris. Mais

1. Henri Rivière était né en 1827. Officier de marine, il écrivit des nouvelles et des articles dans la *Revue des Deux Mondes*; plusieurs de ses romans eurent un grand succès. Dumas tenait *Pierrot* pour un chef-d'œuvre. Rivière fit plusieurs pièces de théâtre. *La Parvenue* fut représentée, en 1869, au Théâtre-Français. Envoyé en Nouvelle-Calédonie, il y réprima une insurrection canaque. A son retour il publia ses *Souvenirs sur la Nouvelle-Calédonie*. Plus tard, au Tonkin, il s'empara de Hanoï, le 25 avril 1882. Abandonné à lui-même avec une poignée d'hommes, il fut tué dans une embuscade le 19 mai 1883.

les marins n'y sont guère qu'en passant, aussi leur amitié s'épanouit-elle surtout par correspondance.

Rivière était un causeur éblouissant et paradoxal, quelquefois cynique, avec des reparties promptes et mordantes. « Il plaisantait de tout, sauf de l'armée et de la marine. » Quand la conversation tombait sur ces deux sujets, pour lui sacrés, une émotion vibrait dans sa voix, on le sentait dominé par une noble passion.

Beaucoup de gens ont connu Rivière, homme du monde, sceptique et railleur; d'autres ont connu Henri Rivière, romancier, auteur dramatique de grand talent; plus rares sont ceux qui ont connu le commandant Rivière, l'officier intrépide, le savant consciencieux, le héros d'Hanoï et de Nam-Dinh.

Mme Arman de Caillavet a connu ces trois hommes. Elle a connu aussi un Rivière presque sentimental qui « portait son cynisme comme une cuirasse » et qui lui conserva, jusqu'au dernier jour, une affection à la fois bourrue et délicate.

Il était modeste et ne parlait jamais de lui-même. Quand on le complimentait sur un de ses romans ou sur une de ses pièces, il riait comme un écolier pris en faute vénielle et disait : « Il faut bien s'amuser pendant les récréations! » Si on essayait de l'interroger sur ses campagnes, il éludait toutes les questions.

« L'histoire parlera pour lui. Au rebours de tant d'hommes, inférieurs à leur chance, il fut très supérieur à la sienne. Il est vrai qu'il mourut jeune, au milieu de sa course[1]. »

Dans une de ses lettres à Claretie, on trouve ce passage : « Dites-vous bien qu'il est plus difficile d'écrire un roman que de prendre une citadelle et de faire de l'histoire à coups de fusil. Qu'est-ce qu'on risque à se

1. Victor du Bled, *La Société française depuis cent ans.*

battre? De mourir. Au moins, il n'y a personne pour vous siffler [1]. »

C'était une âme forte, d'une indomptable énergie. Rien ne l'effrayait. Il avait un beau visage aux traits fins, des yeux noirs très vifs, une expression si mobile qu'elle reflétait en un instant toute une gamme de sentiments, mais il savait, quand il le fallait, imposer à cette mobilité un masque impénétrable. Hélas! cette bouche fine a grimacé sous la torture, ces yeux charmants ont été crevés et cette belle tête a été promenée, sur une pique, par de féroces sauvages!

Les lettres du commandant Rivière ouvrent la série des grandes et belles correspondances entre Mme Arman de Caillavet et ses amis.

« Le 3 mars 1876, à bord de la *Vire*, en rade de Taïti.

« Enfin je suis arrivé à Taïti, mais je n'en suis pas plus fier pour cela. Je veux seulement vous donner de mes nouvelles et vous dire comment j'en suis venu à avoir la tête en bas et vous la tête en l'air, ou inversement, comme vous voudrez, et à vous écrire aujourd'hui à trois heures de l'après-midi, quand vous êtes au même moment dans votre lit, à la date de demain, deux heures du matin. Je suis parti de Paris le 30 décembre, après vous avoir dit adieu la veille et j'ai passé tout seul, au Havre, la journée du 31. Ah! cette journée-là a été dure! On s'aperçoit dans cet isolement complet et en face du départ, de l'inconnu et de deux ans d'absence, que l'on n'est qu'une pauvre et faible créature humaine, et le cœur désolé crie après toutes ses affections. On dit que les larmes font du bien, c'est vrai, mais ce n'est qu'après qu'on les a répandues. Le lendemain matin, je

1. Publié dans *La Vie à Paris*, 1883, de Jules Claretie.

partais sur le *Labrador*. Nous n'étions que six passagers. Il n'y a que ceux qui ne peuvent pas faire autrement qui traversent l'Océan au mois de janvier. Pendant treize jours, nous avons eu une grosse mer de l'Ouest, de grosses brises d'Ouest et des grains presque continuels de grêle et de neige. Il y avait aux secondes quatorze petites sœurs des pauvres qui s'en allaient, boulant par tas au mal de mer et au roulis. C'était la seule distraction du bord. Le 14 janvier nous sommes arrivés à New York, une brutale ville américaine dont je ne vous dirai rien. J'en suis parti, le lendemain 15, par le grand Continental, pour San Francisco, où je suis arrivé après sept jours et sept nuits de chemin de fer. Je savais que la dernière limite du départ du courrier de San Francisco pour Taïti était le 23 du mois et, comme je suis au fond un bon serviteur, je faisais ce que je pouvais pour arriver à temps. Mais j'aurais bien voulu que les neiges nous retinssent dans les Montagnes Rocheuses ou à la Sierra Nevada. C'est le train qui nous suivait d'un jour qui a eu cette chance-là. Cette traversée de l'Amérique est d'ailleurs merveilleuse. A partir de Chicago, on traverse pendant deux jours la Prairie, une mer de terre sans un monticule et sans un arbre; mais ce qui reste de Sioux, au lieu d'attaquer le train comme à la Porte-Saint-Martin, vient mendier aux différentes stations de la route. Aux Montagnes Rocheuses et à la Sierra Nevada, pendant deux jours, il semble encore que l'on navigue sur un océan immobile car la neige, avec l'aspect de la houle et de ses longs plis dormants, s'étend à perte de vue.

« Le 22, à sept heures du soir, j'arrivais à San Francisco, mais j'avoue qu'après avoir fait ma toilette et avoir dîné je n'ai eu que la force de me coucher. Le lendemain matin, qui était un dimanche, je cherchais inutilement le consul et dans la journée j'avais pris mon parti du départ possible du courrier et de mon séjour pendant un

mois à San Francisco, ce qui ne me déplaisait pas, lorsqu'en sortant pour voir la ville je fus reçu par de telles rafales que la *Paloma* n'avait pas dû certainement mettre à la mer par ce vent-là. Et, en effet, elle était dans le port, ce qui fit que nous partîmes en compagnie, elle et moi, pour Taïti, le 23 janvier. Quant aux vingt-huit jours de la *Paloma*, il faut les avoir vécus à bord pour s'en faire une idée. Moi qui cependant n'ai pas de nerfs, j'ai eu vers le dixième jour et vers le vingt-troisième deux petits accès d'idiotisme ou de découragement, au choix. Je me suis ressaisi en lisant obstinément des livres de marine sur les cyclones et des romans anglais, et en me promenant, en dépit du roulis et du tangage, dans un petit espace de dix pieds de long. Là encore nous étions six et chacun parlait une langue différente, un vieux docteur allemand qui baragouinait le français et buvait de la bière, un jeune Irlandais qui fendait les bûches du cuisinier, un Espagnol, le capitaine qui était Danois et sa femme, une demi-blanche de Taïti. Il y avait aussi huit canaques, un terre-neuve et quatre cochons, trois seulement en arrivant, parce que nous avions mangé le plus petit. La chaleur était effroyable et les puces sans nombre ainsi que les cancrelas. Ah! la *Paloma*! A toute heure, pendant vingt-huit jours, l'Irlandais a fendu ses bûches et le docteur m'a dit, sa bouteille à la main : « Voulez-vous beer, Monsee? » et, faisant sauter le bouchon : « Push, champaign, certainly très bon! » Enfin, je suis bien content de n'avoir pas manqué la *Paloma* du mois de janvier parce qu'il m'aurait fallu prendre sa camarade du mois de février et que je n'en aurais pas eu le courage.

« Je ne sais pas ce que la *Vire* va devenir, si elle va rester à Taïti, aller à la Nouvelle-Calédonie ou à Valparaiso. Je ferai volontiers tout ce qu'on voudra, ne pouvant pas d'ailleurs faire autrement. C'est là une sage dispo-

sition d'esprit qui prouve que je n'ai plus les ardeurs ni les curiosités de la jeunesse, mais que je navigue en marin philosophe. Ma philosophie, cependant, n'est pas encore bien grande car elle est faite de courage plus que d'insouciance.

« H. Rivière. »

Un an après, il est toujours sur la *Vire*, mais il quitte Taïti, l'île délicieuse du *Mariage de Loti*. Il est à Sydney d'où il écrit :

« *Vire*, Sydney, 27 août 1877.

« ... Je ne vous raconte pas mes voyages, car je n'en fais plus, ni ma station qui est monotone. C'est au point qu'on y deviendrait amoureux pour se distraire et le remède serait pire que le mal. Cette fois-ci il y a du changement et je vous écris de Sydney. C'est toujours l'hospitalière et aimable ville que je vous ai dite et Rochefort a dû la trouver de beaucoup préférable à Nouméa [1]. Moi aussi, si je comprenais la langue je serais très heureux. Je m'exprime dans un anglais très pur dont on me fait compliment, mais j'ai des oreilles de sourd qui ne saisissent pas les sons, de sorte que je ne comprends pas un mot de ce qu'on me dit. J'ai recours alors pour répondre à une pantomime souriante et aimable mais trop vague. Ce n'est d'ailleurs pour moi qu'une préoccupation momentanée, car nous retournerons à Nouméa dans les premiers jours de septembre. Ce qui m'importe, c'est de quitter Nouméa et ce ne sera peut-être pas très facile. Le gouverneur trouve que la *Vire* est encore en état de rendre pendant longtemps d'utiles services dans la colonie. Il m'a dit qu'elle ne retournerait en France qu'à la fin de

1. Henri Rochefort, déporté à Nouméa après la Commune, s'était évadé.

1878. Je vais, en conséquence, demander officiellement qu'on me donne un successeur en février à l'expiration de mes deux années de commandement et comme j'offrirai à ce gouvernement pingre qu'on appelle la République de revenir à mes frais par le courrier, il est probable que je l'obtiendrai. Cela toutefois ne me fera arriver qu'au mois de mai. Il est vrai qu'au lieu d'avoir cinq mois ennuyeux de mer, à reconduire la *Vire*, je reviendrai en touriste, en deux mois, soit par San Francisco et New-York, soit par la Chine et par l'Inde. Cette dernière route me plairait assez car j'aurais vu alors tous les pays du monde. Pure vanité d'ailleurs car, en imagination, on se les représente bien mieux qu'en réalité. Il n'y a pas de pays différents, il n'y a qu'un petit être, qui est soi, toujours le même et qui, où qu'il se trouve, veut manger, boire, dormir, faire l'amour de temps en temps et, quand il a des loisirs, user de son intelligence. Quand il peut faire tout cela, il est comme le philosophe Bias. Il porte le monde avec lui. Les Anglais, très pratiques, sont cet homme-là. Au Chili, aux Fidge, aux Samoa, où que ce soit, si on entre dans la maison d'un Anglais, c'est l'Angleterre, avec des misses, du thé et des keepsakes. Alcibiade, lui, était plus fort, il épousait les mœurs des pays où il allait et s'y faisait le roi de la mode, mais il se dépensait trop, comme notre pauvre et spirituel ami des Varannes, et il est mort de bonne heure.

« Le vrai c'est que, de même que j'ai eu l'envie de partir, j'ai maintenant le désir de revenir, ayant après tout fait mon devoir et mon métier de marin et d'une façon très platonique et désintéressée car on ne m'en récompensera probablement jamais. Mais ça m'est égal, je suis un Hindou et je resterai tel. J'ai fait un trou dans ma vie qui s'éparpillait à trop de hasards et tournait sur elle-même. Je reviendrai ayant repris des forces et résigné désormais à vivre doucement. Je ferai dévotement une ou

deux nouvelles par an pour la *Revue des Deux Mondes*, j'aurai de loin en loin le mirage du théâtre, j'irai à Puys au mois de septembre et j'irai en décembre à Monte-Carlo. Cela ira de cinquante à soixante ans, puis de soixante à soixante-dix et ainsi de suite, jusqu'au jour où je ferai mon dernier voyage de ce monde dans l'autre et où je me présenterai au Très-Haut en disant : « Seigneur, vous ne m'avez fait ici-bas ni célèbre, ni riche, ni puissant, mais j'ai vécu heureux. Recevez-moi à merci et continuez-moi vos bonnes grâces.

« H. Rivière. »

Le 17 octobre 1877, il est encore à Nouméa et il aspire à revenir en France :

« Il y a deux ans, le 28 décembre, que je vous faisais mes adieux et je ne sais pas encore quand je reviendrai. Quand on est à Nouméa c'est pour longtemps. Cependant la *France* est désignée, paraît-il, pour remplacer la *Vire*. Elle partira de France au commencement de janvier, arrivera ici en mai et, alors, nous nous mettrons en route, soit par le cap Horn, soit par le détroit de Torrès, pour être de retour en août ou en septembre. A Paris on n'a pas la notion du temps. Je rencontrais de mes camarades à qui je disais : « Il y a longtemps que je ne vous ai vu..., » et ils me répondaient : « Je viens de passer trois ans en Nouvelle-Calédonie! » Je croyais ne les avoir quittés que depuis trois semaines! C'est ce qui doit m'arriver dans le souvenir de mes amis. De loin en loin, ils doivent penser à moi comme s'ils m'avaient vu avant-hier. Vous me faites tous l'effet des cavaliers des ballades allemandes. Vous allez si vite, enfourchant vos dadas sous l'aiguillon de la vie, que vous ne songez plus à ceux que vous laissez derrière vous ou qui s'arrêtent dans l'absence ou dans l'exil. Ici, c'est tout le contraire. Les

jours, très sérieux, ont un peu de la longueur des jours sans pain et les années ont la plénitude et la gravité des matrones à la promenade, dans une ville de province. Ah! on les voit à son aise et l'on marche côte à côte et pas à pas avec elles. Aussi, même dans le travail, prend-on des allures de patience et d'éternité. Depuis le 15 février de cette année, jusqu'au 9 décembre, tous les jours, à part ceux passés à la mer, de une heure à quatre heures, avec une même placidité, j'ai écrit ma grande page qui se compose de 6 624 lettres. J'en avais fait autant, pendant six mois de 1876, tandis que, sur les soixante chapitres du roman, je n'en avais écrit que cinq à Paris, de 1872 à 1875. Maintenant que j'ai écrit le mot *Fin*, je suis un peu désœuvré de une heure à quatre. Je lis les journaux du dernier courrier et *L'Assommoir* de Zola. Cela influe sur mes mœurs et sur ma conversation. Je vais en cheulard, chelinguer l'absinthe chez quelque troupier, avant de monter à cheval pour la promenade de l'anse Vata, un délicieux petit coin de Taïti, égaré en Calédonie. Je ne suis guère allé que deux cents fois cette année à l'anse Vata; mais, après tout, il y a des imbéciles qui vont au Bois tous les jours et cela me console. Le soir, quand je ne reste pas à bord, j'ai les plaisirs hiérarchiques, je vais voir l'amiral et nous faisons deux parties de billard et trois parties d'échecs. Il m'a fallu venir en Calédonie pour apprendre les échecs. C'est intéressant quand on s'en est pénétré et cela — hiérarchiquement — dispense de causer.

« Je ne vous répéterai pas que nous continuons à faire de temps à autre de petits voyages sur la côte, à Marai-les-Moustiques et Bourail-les-Sauterelles et l'Ile-des-Pins-la-Commune [1].

« J'arrive, hier, de l'Ile des Pins. On n'y croit plus à

1. L'Ile des Pins était celle où étaient internés les condamnés de la Commune.

l'amnistie et l'on s'y pend. Je crois qu'ils ont tort, ce n'est pas le moment, ou la République, dont vous jouissez peut-être, serait tout à fait ingrate et sans cœur.

« D'ailleurs, les déportés sont toujours très polis et, comme à l'ordinaire, nous avons échangé force saluts.

« ... Je n'ai rien à vous dire de mon existence de marin, qui se continue au loin telle que je vous l'ai déjà contée. Si fort que je tarde, je reviendrai et si, quelque jour, comme un voyageur qui s'émeut au passé — le passé a toujours son charme — je vous raconte et les îles sauvages et la Calédonie, je le ferai mieux que je ne le fais aujourd'hui.

« H. Rivière. »

Cinq ans passèrent, après ces lettres, pendant lesquelles Henri Rivière fit de fréquents et longs séjours à Paris. Puis il repartit en 1881 et fut nommé commandant de la Marine à Saïgon. En 1882, il fut envoyé en mission, d'abord à Bangkok, auprès du roi de Siam, le jeune Chulalongkorn, puis au Cambodge.

« Hanoï, 17 juillet 1882.

« Madame,

« Il y a bien longtemps que j'ai voulu vous écrire. J'avais même commencé deux lettres. La première a été interrompue par un départ précipité pour Bangkok. Quant à la deuxième, j'étais si souffrant à ce moment-là que je ne l'ai pas achevée.

« Ce qu'il y a de dur dans la marine et ce que je n'en connaissais pas, ce sont les perfidies du climat, en Cochinchine surtout, ce poison à la fois subtil et lourd, qui est dans l'air que l'on respire, dans l'eau que l'on boit, dans l'humide pesanteur du jour, dans les fraîcheurs subites

de la nuit. On y laisse, par petits morceaux, sa santé, son intelligence et sa force. Si les circonstances me ramenaient à Saïgon, je crois que je demanderais à rentrer en France. Au Tonkin, où je suis depuis bientôt quatre mois, c'est différent, le climat est sain et l'on n'y sent pas un ennemi invisible autour de soi. Nous traversons cependant d'intolérables chaleurs. On ne vit qu'à grands coups d'éventail par larges bouffées d'air qui nous frappent au visage, le jour et la nuit. Ce sont des Annamites qui sont chargés de ce soin-là et ils le font avec une régularité mathématique et infatigable. Par cette chaleur on ne peut plus travailler, mais, ce qui ne me déplaît pas, on se laisse vivre de paresse et de rêverie. Vous savez que je ne crois pas aux souffrances morales; elles ne viennent que d'un mauvais estomac ou d'un système nerveux trop surexcité. Sous ce dernier rapport, on est ici parfaitement heureux. Les nerfs vivent dans une paix profonde. Il n'y a plus rien des soucis, des exigences, des passions factices de la vie civilisée. Tout en rêvant, on se souvient et, en caressant les chimères qu'on eût si doucement poursuivies, on les dégage de ce qu'elles auraient eu de réalité positive et gênante. On se sent délivré des liens qu'on s'était faits et l'on n'a plus besoin de s'agiter violemment dans ses chaînes pour se figurer qu'on est libre. Tout s'estompe d'indulgence et d'oubli. Les habitudes chères, les visages aimés, les amitiés tendres, les ambitions diverses dont on était sollicité, tout cela flotte dans un vague très doux. Hé oui, se dit-on, c'était ainsi, ou cela aurait pu être ainsi, et c'était vivant et charmant, mais c'était bien fatigant aussi. On n'existe plus qu'en soi, non pas sans les autres, mais loin d'eux et si loin qu'on se figure qu'ils n'ont plus que des sourires aimables pour vous, avec ce petit mélange d'indulgence et de demi-oubli qu'on a soi-même, sans méchanceté, pour eux. Les pays lointains, de soleil et sans femmes, c'est l'égoïste

sommeil éveillé de l'épicurien que je crois être et, dirait Dumas, de l'Hindou que je suis.

« Je fais cependant de la marine, de la politique et de la guerre, mais c'est si facile quand on ne passe pas le meilleur de son temps à écrire des nouvelles et des romans. Cela ne dérange pas, distrait un peu. C'est ainsi qu'il m'a fallu prendre la citadelle de Hanoï, que son désagréable gouvernement s'obstinait à fortifier à nos côtés. Je ne sais encore si j'en aurai été approuvé ou non, mais cela m'est égal, j'ai fait ce que je devais et je compte ce calme de la conscience comme un des éléments du bonheur. Voilà qui a l'air très moral et qui n'est que sage, parce que les routes droites sont plus aisées à suivre que les sentiers de traverse où il y a des ronces et des embarras de chemin. En somme, ma vie à Hanoï se résume en ceci : me faire éventer, rêver, monter à cheval de six à sept heures du soir, la seule heure où le soleil le permette, et jouer, le soir, à la roulette. Cet instrument de perdition, ramené aux proportions peu dangereuses d'un jeu de famille, est notre seule distraction. Il a pour moi l'avantage de grouper nos officiers autour de moi. Je puis les mieux connaître en les voyant plus souvent, car ils ne viendraient peut-être pas pour le seul plaisir de me voir et, s'ils venaient pour cela seulement, ils m'ennuieraient.

« Je vous demande pardon, madame, de cette lettre où je ne vous parle que de moi. Ce sont les nouvelles du marin et, comme il n'en donne pas souvent, c'est son excuse. Ne me croyez pas aussi égoïste que je me plairais à l'être, ma pensée est souvent près de vous, près de mes amis, chez Dumas, chez Mme Aubernon, avenue Hoche, dans cet hospitalier et joli hôtel qui doit être une merveille maintenant. Me voilà aussi loin du fleuve Rouge, qui roule sous mes fenêtres, que je l'étais de Paris tout à l'heure. Rappelez-moi, je vous prie, au bon souvenir de votre mari et de toute votre famille et laissez-moi, du

fond de mon exil, vous adresser l'expression de mes sentiments les meilleurs et les plus respectueux.

« H. Rivière. »

« Si vous étiez assez bonne, madame, pour me donner de vos nouvelles, il n'y a qu'à m'écrire à bord du *Tilsitt*, à Saïgon, Cochinchine. C'est de là qu'on nous envoie nos lettres. »

Avec quelle simplicité il parle de la prise d'Hanoï ! Il glisse la nouvelle entre deux peintures de sa vie au Tonkin. Dans une lettre à Dumas fils, il en plaisante : « J'ai pris Hanoï et la dysenterie. Je ne sais duquel des deux le Ministère me tiendra le plus de compte. »

Au fond de son Tonkin, le commandant Rivière apprit, par une lettre de Dumas fils, que Mme Arman de Caillavet avait été victime d'un grave accident de voiture en revenant des courses d'Auteuil. Elle était dans une victoria, avec son fils et Mme de Gévrie. Elle fut assez sérieusement blessée; l'enfant n'eut que des contusions. Mais la pauvre Mme de Gévrie mourut, quelques mois après, des suites de cet accident. Rivière, tout ému, écrivit :

« Hanoï, 14 août 1882.

« Madame,

« Je vous avais à peine écrit ma dernière lettre que j'ai appris le terrible accident qui vous était arrivé. Mais heureusement, les grands éloignements ont cela de bon qu'il n'y a point de jours d'intervalle pour la même nouvelle et qu'en même temps que le chagrin que l'on ressent vous vient la consolation de ce chagrin. J'apprenais aussi que l'accident, sauf la souffrance, n'aurait point de suites funestes. Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'en

suis heureux pour vous, pour votre fils, pour Mme de Gévrie, pour tous les vôtres. Quand cette lettre vous arrivera vous ferez sans doute les vendanges et vous n'aurez de tout ceci qu'un souvenir, avec une certaine peur des chevaux. Quoique Buffon dise que ce soit la plus belle conquête de l'homme, ce n'en sont pas moins des brutes et les pires des brutes. Au Tonkin, ils sont vicieux et dangereux. Mon aide de camp vient d'avoir le bras cassé. Son cheval s'était effrayé et emballé à la vue d'un éléphant. Un autre officier a été cruellement mordu. J'apprivoise assez lâchement mon cheval avec des morceaux de sucre, ce qui ne l'empêche pas de me faire des sauts de mouton et des sauts de côté dès qu'il voit ou qu'il entend la moindre chose qui lui déplaît.

« Je crois vous faire plaisir en vous racontant tous les méfaits de ces animaux-là. Il est prouvé d'ailleurs que M. de Buffon ne montait pas à cheval. Je n'ai voulu, madame, que vous dire toute l'émotion que j'avais ressentie et combien je suis heureux qu'il n'y ait eu là qu'un accident et non un malheur, et je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments de respectueuse sympathie.

« H. Rivière. »

Après l'accident, on avait envoyé le jeune Gaston passer quelques jours à la campagne pour se remettre de l'émotion. Sa mère le tient au courant de sa convalescence :

« Mon cher petit,

« Il y a un peu de progrès aujourd'hui dans mon état. Malgré cela, je suis encore bien faible et endolorie. La pauvre Mme de Gévrie est bien moins rétablie que moi. Il me vient toujours beaucoup de visites. Depuis dimanche, j'ai vu : Naquet, Saint-Martin, Dumas et Guizot. Je ne cite que les plus intéressants.

« Ta lettre est fort détaillée; peut-être les descriptions

y abondent-elles un peu, il faut les couper de quelques impressions, de façon à varier son ton.

« Un autre petit reproche : tu abuses des t. Tu en ajoutes un à fond et un à faisan. C'est de l'orthographe athée. Malgré cela, tu es fort gentil de m'écrire avec cette abondance.

« Et sur ce, mon petit, adieu. Comporte-toi bien, soigne ta personne, ta tenue et ton langage, et lis un peu d'histoire afin de ne pas t'encroûter dans la paresse.

« Je t'embrasse de tout cœur.

« L. A. C. »

Pendant ce temps, le marin, le conquérant, poursuivait sa rude existence. Mais, si loin qu'il fût, Paris s'occupait de lui. Dumas fils, qui l'aimait profondément, ne le laissait pas oublier. Il prônait ses livres, montrait toutes les lettres qu'il recevait de lui et préparait, dès cette époque, sa candidature à l'Académie. Mme Arman le secondait, tenant Rivière au courant de ces agréables nouvelles. Il lui répondit :

« Hanoï, 2 février 1883.

« Madame,

« Je viens vous remercier de votre aimable lettre du 16 octobre. Si égoïstement qu'on s'imagine vivre, dans ces lointains exils, on vit surtout de ce passé qu'on croit oublier. Le joli salon, la salle à manger, les tapisseries de l'avenue de la Reine-Hortense[1] me sont tout à coup apparus. Je n'ai pas besoin de nommer la maîtresse de la maison. C'est elle surtout, de pied en cap, gracieuse, charmante et bienveillante, que j'ai revue et, en face de mon fleuve Rouge, au-dessus de mes jardins de cactus, de lauriers-roses et de palmiers, je suis resté rêveur avec

1. L'avenue de la Reine-Hortense était devenue, depuis 1879, l'avenue Hoche, mais l'ancien nom rappelait à Rivière de vieux souvenirs.

un peu de mélancolie, de regret et de désir. Il y a dans la vie les rêves qui passent et, mieux que les rêves, des réalités dont l'heure n'est pas venue et ne viendra jamais. Je ne dirai pas : « Qu'importe? » car ce serait affecter un trop grand détachement, qui ne serait pas vrai, des meilleurs biens d'ici-bas, mais il est certain que ces rêves entrevus, tout irréalisés et irréalisables qu'ils soient, ont sur le cœur, sur l'esprit, sur le cours même de l'existence, une influence très douce, tout aimable et généreuse. Ils vous sont amis et on vit avec eux tout à la fois familièrement et respectueusement. On est sûr qu'ils n'en sauront rien, qu'ils s'en douteront tout au plus et que peut-être ils ne s'en fâcheront pas. Mes grandes occupations ici ne sont pas, autant qu'on pourrait le supposer, les Annamites et les Chinois. J'y pense de temps en temps, quand il le faut et voilà tout. C'est si facile, les choses sérieuses! L'imagination et la paresse, voilà ce qui remplit les longs jours qui sont très courts. C'est l'indépendance dans la solitude et cela seul, en y joignant l'autorité, parce qu'ils l'aiment, m'expliquerait les missionnaires. Nous en avons ici de meilleurs qu'en Nouvelle-Calédonie. Ce qui les soutient, c'est moins la foi, je crois, qu'un hébétement doux et l'attente des biens impérissables dont ils ne se font pas une idée très nette. Je ne sais pas trop comment cela se fait mais je suis, plus ou moins, depuis mon départ de France, en philosophie religieuse. D'abord, dans ma lente et longue traversée de France en Cochinchine, j'ai lu, puis relu et annoté *L'Idée de Dieu*, de notre ami Caro. C'est un grand et bon livre, très honnête et très sain. On me dira que les voyages ne servent à rien : sans ces quarante jours de mer, je ne l'aurais jamais lu. Aujourd'hui je lis les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Renan... Au fond, tous ces philosophes, en passant par Taine, qui divinise « l'atome en son développement et sa sérénité souveraine » (quant à avoir un dieu, j'aime autant Dieu), se

donnent une peine bien inutile. Le vrai, chez tous les peuples et dans toutes les religions du monde, c'est l'idée très consolante, très secourable d'un être qu'on appelle Dieu, infiniment bon, puissant et juste, qui peut, à la rigueur, s'occuper de chacun de nous en particulier. Je dis « à la rigueur » parce qu'en réalité il ne peut pas s'en occuper, car il lui faudrait pour cela changer à chaque instant les lois immuables dans lesquelles il s'est enchaîné lui-même. Il ne peut, si fort que je l'en prie, moi marin, déplacer l'écueil que je redoute et sur lequel court mon navire. Mais ma prière, qui est ma confiance en lui, me donne la force d'âme et la lucidité d'esprit qui me font éviter l'écueil. Et puis, toutes les philosophies n'y feront rien, c'est bon de croire en quelqu'un, fût-ce en Dieu, mais comme il est très haut et très loin, c'est meilleur encore et plus pratique de croire à un homme ou à une femme, à l'amitié ou à l'amour. J'écris ce dernier mot avec défiance. L'amour! Est-ce bien l'amour, tel qu'on a la bêtise de le comprendre, qu'il faut chercher? Ne serait-ce pas plutôt quelque chose de moins enfiévré, de moins extravagant? Une affection tendre, plutôt intelligente et souriante et qui croirait au plaisir, qui a des ailes, plutôt qu'au bonheur qui n'en a pas. C'est un bloc à remuer que le bonheur et il retombe stupidement sur vous, comme son rocher sur Sisyphe. Et puis ce n'est pas moi qui ai fait ce vers-là : « Le chemin est si doux du plaisir au bonheur... » Vous voyez que j'en reviens à mes moutons et peut-être aussi aux vôtres, que la vie ne semble pas donner tout ce qu'on a la prétention d'attendre d'elle, seulement mes moutons à moi sont enrubannés et il n'y manque que la bergère. Je ne suis ni si asiatique, ni si turc que vous me faites et mon avis n'est pas, sur les femmes, celui que vous me prêtez. Je crois seulement qu'elles n'ont ni le courage, ni la volonté d'être aussi heureuses qu'elles pourraient l'être.

« C'est moi qui, à juste titre, pourrais appeler du verbiage tout ce que je vous écris depuis trois pages et qui m'intéresse pourtant plus fort que la mort de Gambetta, en supposant qu'il soit mort, car, au 2 février où je vous écris, nous n'en sommes pas, ici, autrement certains. Aussi, ayant égoïstement un grand plaisir à causer avec vous, j'ai gardé nos amis pour la quatrième page, pour les expédier plus vite. Ne le leur dites pas. Les journaux, qui arrivent partout, même au Tonkin, m'ont tenu au courant de tous les incidents de Dumas. Mais je ne suis pas ferré sur Mme L...

« ... J'ai reçu de Dumas deux aimables lettres et je lui ai envoyé, pour ses étrennes, un panier de voyage annamite. C'est original, mais incommode en France. Je savais que Pailleron allait être de l'Académie et je sais qu'il en est et je suis très content. L'Académie, encore un rêve, et cependant peut-être que tout chemin y mène, comme à Rome. Je me rappelle que vous m'en parliez et avec une bienveillance dont j'étais si heureux qu'il me semblait que je la méritais. Je ne sais encore quand je reviendrai. On me conseille fort de ne pas passer l'été ici. J'hésite toujours et il va falloir que je me décide, car, avant trois mois, les effroyables chaleurs seront revenues. Vous ne m'en voudrez pas, madame, de cette longue lettre, vous n'y verrez que mon désir de me retrouver quelques instants près de vous et, dans tout ce qu'elle renferme, l'expression de mes sentiments tout respectueux, tout dévoués.

« H. Rivière. »

Rivière resta, parce qu'il sentait ses conquêtes menacées et l'effectif laissé pour les défendre insuffisant. Il résista à l'attrait puissant d'aller revoir ses amis et se reposer quelques mois.

Le début de la lettre suivante est mélancolique. Elle

nous paraît tragique, à nous qui savons que, onze jours plus tard, celui qui l'écrivait allait mourir.

« Hanoï, 8 mai 1883.

« Madame,

« La lettre que vous avez bien voulu m'écrire, le 22 décembre, s'est croisée avec la mienne, du 2 février, et j'y réponds le 8 mai. Les simples dates en disent bien long sur la distance où je suis de vous, sur la notion du temps qui se perd et cependant sur le temps qui passe. Vous savez mal, vous autres gens de terre, ce que c'est que l'éloignement. C'est d'une amertume un peu triste et cela se supporte. Ce qu'il y a de moins gênant, de meilleur peut-être, de plus conciliant en tout cas dans les affections humaines, la sympathie de la pensée, en allège le poids. On oublie de ses amis ce qu'ils ont pu vous faire souffrir. On ne revoit d'eux que ce qu'ils ont de bon et de charmant, autant vaut qu'ils soient loin. Et les chimères, donc, et les espérances, et les rêves de tendresse qu'on avait pu faire, comme tout cela, loin de la réalité dure, s'épanouit en plein azur de l'imagination et du cœur! Il y a les jouissances solitaires, où l'on est deux cependant, soi d'abord, et un fantôme aimé qui n'a que des complaisances et des sourires. C'est ainsi que je vis, sans trop m'en faire honte, car à mon âge c'est de sagesse, d'égoïsme, de rêverie et de paresse. De paresse, ce n'est pas tout à fait vrai, car, depuis deux mois, je suis très occupé, mais comme c'est de choses sérieuses, ça ne compte pas. Ce gouvernement, qui ne se décidait à rien, m'a ennuyé et, comme il avait eu l'imprudence de m'envoyer cinq cents hommes, je me suis mis à faire, de moi-même, ce qu'il ne se décidait pas à me faire faire. J'ai pris possession de toute une contrée minière, dont on avait grande envie mais qu'on hésitait à prendre, et

j'ai pris aussi une seconde citadelle. Leur question du Tonkin sera bien forcée de marcher. La prise de Nam-Dinh a été un peu plus difficile que celle de Hanoï. Il y a un an que la citadelle se hérissait de défenses et de soldats. Nous avons eu cinq blessés et le lieutenant-colonel Carreau, au moment où il mettait à terre un canon en position, a eu le pied droit broyé par un biscaïen. Je viens d'écrire cela à Dumas, qui vous l'aura peut-être dit, ainsi que le déjeuner qui devient de tradition, dans la Pagode Royale, avec un poulet froid, du bordeaux et du café.

« Il y a un joli moment d'élan et d'entrain quand la porte vient d'être éventrée par le pétard et qu'on entre, le clairon sonnant la charge. De Nam-Dinh, je revenais précipitamment à Hanoï qu'on avait attaqué pendant mon absence, mais l'attaque avait été vigoureusement repoussée. Depuis ce temps-là, nous avons autour de nous plus ou moins d'ennemis et je suis devenu administrateur, douanier, justicier, policier, toutes sortes de choses qui ne sont ni d'un marin ni d'un romancier. A la fin de l'année dernière, quand la saison fraîche venait, j'ai pu écrire une grosse nouvelle en deux parties, *Édith*, dont le manuscrit est là, dans un bahut à inscrustations tonkinoises, et, après cette nouvelle-là, j'avais commencé un roman dont j'ai le plan depuis longtemps et qui a pour titre *Perversité*. Mais il est dit que je ne l'écrirai jamais. J'avais écrit les trois premières pages, pas une de plus, quand les événements sont arrivés et, outre qu'ils continuent en me prenant un temps matériel assez considérable, voilà les grandes chaleurs qui reviennent. Je ne sais pas encore si on sera content, en France, de ce que j'ai fait. J'ai fait ce qu'il fallait et j'ai, en outre, une philosophie tranquille qui s'attend à tout et qui s'y résigne. Comme je relis votre lettre, madame, tout en vous écrivant, je me demande si cette philosophie, très épicurienne, ne me vient

pas aussi de ce XVIIIe siècle que j'aime comme vous et dans lequel vous vous réfugiez, dites-vous, par ennui du vôtre. On était bien spirituel en ce temps-là, et je prends le mot dans le sens de l'intelligence des plaisirs de ce monde et des affaires du cœur. Un mot du temps, vous voyez. Aujourd'hui on se dispute le bonheur, les femmes surtout, et on ne sait pas trop pourquoi. En effet, elles ne croient plus aux passions du romantisme et elles ne veulent pas, avec assez de raison, du naturalisme. Moi, je ne m'ennuie pas de mon siècle, parce que je suis un homme d'abord et puis parce qu'il me semble qu'en dépit de ses défaillances il y aurait de grandes choses à y faire. Là où je m'étonne d'être ambitieux, j'ai un peu de mélancolie. Je voudrais avoir dix ans de moins pour essayer de ces grandes choses, mais je ne les ai pas. J'en suis, très prosaïquement, aux dernières années actives d'une existence qui m'a été douce et facile, heureuse en somme. Je n'ai pas à me plaindre, il n'est donné qu'à quelques-uns de se hausser jusqu'aux étoiles, voire même à celles d'amiral. Il me reste bien peu de place, madame, pour vous remercier de votre aimable lettre, mais vous vous serez bien aperçue que toute la mienne est, en même temps qu'un remerciement, l'expression d'un sincère et respectueux attachement.

« H. Rivière. »

Encore une fois, il annonce avec simplicité qu'il a pris une citadelle. Et il écrit cette phrase prophétique : « Leur question du Tonkin sera bien forcée de marcher. » La mort est là, en embuscade, il le sait, mais insouciant, ou peut-être soucieux uniquement d'éblouir celle à qui il écrit, il ajoute encore ce mot, huit jours avant l'horrible fin : « Dumas veut que je me présente à l'Académie. Ne trouvez-vous pas cela prématuré? Son indulgence pour moi l'aveugle. Je crois qu'il serait prudent, avant, de

faire encore un livre et de prendre encore une ville. Qu'en pensez-vous, madame? »

Il eut cette téméraire *prudence* et fut massacré.

Le Myre de Villers, gouverneur de Cochinchine, qui ne l'aimait pas, a prétendu qu'il était mort « pour avoir désobéi à ses instructions formelles, » qu'il voulait « attirer l'attention par un coup d'éclat, afin de décrocher l'épaulette de contre-amiral et le fauteuil académique. »

Quoi qu'il en soit, « sa désobéissance est la base de notre empire indo-chinois[1]. »

*
* *

La mort du commandant Rivière jeta une grande tristesse sur le petit groupe de ses amis. Cependant on continuait toujours à se voir et à se recevoir. Les dîners de l'avenue Hoche rivalisaient d'éclat, maintenant, avec ceux de la rue d'Astorg[2].

Nous avons retrouvé des lettres charmantes de Dumas fils à Mme Arman de Caillavet. Nous en extrayons ces quelques lignes :

« ... et je me faisais une véritable fête de passer quelques heures avec vous et de faire plus ample connaissance avec M. Naquet que j'aurais été heureux de féliciter de son grand succès de ces derniers jours, mais il vous expliquera lui-même en sa qualité de médecin pourquoi je ne puis me rendre à votre invitation si aimable. J'ai, depuis deux jours, une conjonctivite aiguë, en train de devenir double. La lumière et l'air me sont absolument défendus. Je ne vous ai pas prévenue dès hier parce que j'espérais un mieux qui ne s'est pas produit, malgré les

1. Gabriel Hanotaux, *Correspondance.*
2. Où habitait Mme Aubernon.

gouttes d'atropine! Il me resterait la ressource de me présenter chez vous avec un bandeau sur les yeux, mais d'abord cela m'empêcherait de vous voir et, ensuite, il n'y a que l'amour qui puisse se permettre ces choses-là... »

Cette même année, on présenta Anatole France à Mme Arman de Caillavet; l'impression fut médiocre. Il était gauche, sans usage du monde et sa timidité aggravait un bégaiement naturel. Elle jugea fuyant cet homme « à l'âme vague, diverse, éparse [1]. »

Elle qui était franche jusqu'à la brutalité s'accommodait mal des manières doucereuses, des compliments excessifs et d'une politesse où elle croyait voir de l'obséquiosité. Elle le traita d'abord sans bienveillance et même assez rudement. Pourtant, comme le dit M. Jacques Roujon : « Ce qu'il a eu le moins, comme Jérôme Coignard, c'est le sens de la vénération : la nature le lui avait refusé et il ne fit rien pour l'acquérir. Peut-être le respect de soi-même lui a-t-il manqué autant que le respect des autres [2]? »

Malgré cela, gêné dans toute réunion, même intime, il pouvait dire comme Coignard : « Vous me voyez tout à coup incertain, embarrassé, balbutiant et stupide. »

Voici le récit que fait M. Émile Hovelaque de sa première rencontre avec France.

« Que vis-je en ce jour d'entre les jours, à la table où je devais si souvent le retrouver? Une longue et lourde figure chevaline comme tordue par un léger torticolis, la mâchoire de travers sous l'impériale rude et les cheveux durs en brosse, un gros nez, une peau grenue et grise; seuls les yeux noirs très brillants, magnifiques de vitalité et d'intelligence, mettaient une lumière dans cette physio-

1. *Monsieur Bergeret à Paris.*
2. Jacques Roujon, *La Vie et le Caractère d'Anatole France.*

nomie un peu inquiétante, où il y avait du séminariste, du bonapartiste et du faune. Il parla et parla mal. La voix était grave et comme onctueuse, mais hésitante et par moments nasillarde, la langue embarrassée; l'idée s'empêtrait parfois dans des digressions sans relief; l'anecdote tournait court, comme troublée par une timidité. A cette époque, la conversation de France, pleine de « repentirs, » de « retouches, » n'était pas encore ce qu'elle est devenue. Cette première rencontre me déçut...

« ... Si étrange que cela puisse paraître, chez France, le premier jet de la pensée était trouble [1]. »

Ces impressions furent probablement celles de l'amie qui devait les réunir plus tard si souvent.

Dans un article sur Racine, Anatole France a écrit : « Le don de ressentir vivement toutes sortes d'impressions donne de l'inconsistance et une sorte de perfidie aux natures les plus tendres et les plus exquises. C'est une grande vérité que les commerces les plus délicats ne sont pas les plus sûrs. »

Pensait-elle ainsi, celle qui allait devenir pour lui la plus dévouée des amies, la conseillère habile, le guide adroit, le soutien fort, celle enfin qui allait le conduire vers la gloire? Elle fut longue à surmonter la méfiance que lui inspirait le caractère de France, mais elle finit par être désarmée par la merveilleuse intelligence. La sienne était trop au-dessus des vanités mesquines pour s'arrêter indéfiniment aux menues disgrâces qu'entraînaient chez lui la gaucherie et la méconnaissance absolue des habitudes mondaines [2].

1. M. Émile Hovelaque, *Quelques Souvenirs sur Anatole France* (*Revue de France*, 1er avril 1925).

2. Lettre de Mme la comtesse de Martel (Gyp) à Mme Gaston de Caillavet : « J'ai été à même de constater tout ce que Mme de Caillavet a fait pour France. Je l'ai connu en 1882. Au début, il était parfaitement ignoré, sauf de quelques lettrés, et il l'eût été toujours, je crois, sans votre belle-mère. Sa gaucherie, sa timidité, son ignorance absolue

Mais pendant des années, beaucoup d'années, on ne constata chez elle aucune amitié pour lui. Elle n'admirait que son talent, auquel, jusqu'alors, peu de gens s'intéressaient. Elle le raillait souvent et on relève même, dans sa correspondance, des traits cruels.

Par contre et peut-être à cause de ses manières, plus aisées que celles de France, Jules Lemaître, présenté en même temps que lui, plut tout de suite. Comme France, cependant, il était timide, mais d'une timidité plus gracieuse. Sa parole n'était pas embarrassée, ses idées étaient nettes. Alors que Mme Arman de Caillavet décoche à France des pointes acérées, elle entre immédiatement avec Lemaître en relations et en correspondance amicales :

« Madame,

« Je vous envoie une petite brochure qui est ma thèse de doctorat. Elle a été écrite trop vite, mais il s'agit d'une époque que vous aimez et dont vous êtes un peu. Vous recevrez aussi une « histoire de martyr » qui a la prétention d'être très philosophique. Je ne sais pas au juste pourquoi je vous envoie ces bagatelles. Je crois que c'est tout simplement parce que cela me fait plaisir, parce que je suis très heureux que vous me lisiez. Cela veut peut-être dire que je vous aime beaucoup. Je me hâte de corriger ce que cette déclaration a de malséant par tous les respects qui conviennent.

« JULES LEMAITRE. »

des usages mondains, tout le prédestinait à demeurer *à côté*, quel que fût d'ailleurs son talent. C'est Mme de Caillavet qui l'a éduqué de pied en cap. Nous constations, avec étonnement, son changement relativement rapide, sans d'abord nous douter d'où il venait. Votre belle-mère a fait pour France exactement ce que Mme de Loynes a fait pour Lemaître. Pour moi, France n'a pas dû à son grand talent ses célébrités diverses. La plupart des gens — même les lettrés — qui se sont inclinés devant lui ne l'eussent jamais découvert sans Mme de Caillavet. De même, sans elle, il n'eût pas été de l'Académie. »

Photog. Charles Gallot, Paris.

ANATOLE FRANCE LORSQU'IL FUT PRÉSENTÉ
A MADAME ARMAN DE CAILLAVET.

Cette lettre est adressée à Royat, où Mme Arman séjournait avec son père. Voici comment elle dépeint ses premières impressions sur la petite ville :

« Nous sommes arrivés ici hier, vers six heures, après un voyage poudreux et fatigant. Nous sommes indignement mal logés, dans deux piécettes qui donnent sur la rue et si minces de cloisons que les voisins, les passants et les voitures ont l'air d'entrer chez nous. On nous fait espérer un changement immédiat car nous ne pourrions y rester.

« Il se pourrait d'ailleurs fort bien que je ne termine pas ma cure ici. Le médecin m'a mise à un traitement très compliqué et je ne me sens pas assez de force, ni surtout de maladie, pour le suivre.

« Les horreurs de la table d'hôte me sont, par exemple, épargnées. Nous dînons dans une salle de restaurant, ouvrant sur les jardins, et fort agréablement située. Quant à la nourriture, le mieux est de n'en pas parler pour ne pas renouveler de douloureux souvenirs.

« Le pays me semble très joli, mais, quant à Royat, c'est une petite agglomération de maisons si serrées les unes contre les autres, qu'on dirait qu'elles s'épaulent pour ne pas dégringoler au bas de la montagne.

« Sauf d'un seul côté, ces maisons, fort hautes, masquent complètement la vue. »

Ce même jour, elle écrivait à son fils, à propos de la place qu'il espérait au Concours général :

« Je suis fort anxieuse d'être sans nouvelles et les plus mélancoliques interprétations me viennent à propos de ce silence. Mon seul espoir est que Brochard avait raison quant au jour où l'on doit connaître le résultat. Enfin, mon cher petit, quoi qu'il en soit, ne te chagrine pas, tu

as bien travaillé, tu as fait ton possible et il te reste, outre mon estime, qui ne te paraît pas une compensation suffisante, l'espoir de te rattraper, ce qui ne manquera pas, en français surtout, où tu as des dispositions très réelles et qu'une année de rhétorique transformera en véritables aptitudes. »

Le lendemain, elle reçoit la nouvelle qu'elle attendait avec impatience et qui n'est pas aussi bonne qu'elle le souhaitait :

« Si ta dépêche m'a causé une petite déception, c'est que, sans doute, nous sommes trop ambitieux et qu'aussi Brochard avait été bien léger dans son affirmation.

« Mais il faut nous consoler, c'est la composition de français où se révèle le vrai mérite et le deuxième accessit est encore un joli succès. De là au prix d'honneur, l'année prochaine, il n'y a que deux places. Dans la composition d'histoire, la moindre omission suffit à vous déplacer. Je suis surprise, cependant, que tu n'aies rien obtenu.

« Mais l'amour-propre est sauf et tu peux te présenter à Puys sans rougir. M. Dumas appréciera particulièrement une nomination en style.

« Bon-Papa a pris courageusement mon arrivée. Il n'avait pas eu le temps encore de profiter de son isolement. »

Chaque fois qu'elle fut éloignée de son fils, elle entretint avec lui une correspondance presque quotidienne. Il était sa grande préoccupation, sa profonde tendresse.

Entre temps, elle avait dû remercier Lemaître de ses aimables envois, car il lui répondit :

« Madame,

« Il est certain que vous me faites trop de compliments; mais je ne vous en veux pas, parce que ce sont de jolis compliments qui savent bien ce qu'ils disent et qui caressent où il faut.

« J'ai à vous envoyer les miens sur le succès de Monsieur votre fils au Concours général. Je sais qu'il pouvait prétendre à mieux encore : mais tout n'est qu'heur et malheur et c'est déjà fort honorable comme cela. D'ailleurs cet austère jeune homme n'a pas dit son dernier mot et vous verrez qu'il vous couvrira de gloire, l'an prochain.

« Le dernier dîner du Cœur-Volant a été très amusant[1]. Il l'eût été encore plus si vous aviez été là. Mme Potocka m'a dit : « Madame Arman vous manque? » A quoi j'ai répondu simplement : « Oh! oui! » Et nous nous sommes lamentés, France et moi, sur votre absence.

« Je vous prie d'agréer, madame, l'expression de mon profond respect.

« JULES LEMAITRE. »

La correspondance échangée avec son fils montre quelle existence elle menait à Royat :

« Mon cher Gaston,

« Je suis charmée de voir que le séjour de Puys t'inspire toujours le même enthousiasme. Sois prudent en prenant tes bains et aussi en allant à la pêche. N'ayant pas de fils de rechange, je tiens à te conserver.

« Je ne sais si tu te plairais beaucoup ici; avec Bon-Papa, c'est forcément une vie qui gravite sur place. Toute la matinée est occupée par mon traitement; après

1. Chez Mme Aubernon, à Louveciennes.

le déjeuner, on se concerte : ira-t-on, n'ira-t-on pas en excursion? Le plus souvent, on s'abstient. Alors on va, on vient, on tourne en rond, on change de fauteuil et on finit par s'aventurer à la musique du Casino.

« Le soir, en revanche, Bon-Papa est plein d'entrain : il aime les plaisirs nocturnes. J'ai grand'peine à l'empêcher de voler aux représentations théâtrales, qui me fatiguent à cause de la chaleur étouffante. Fatiguée par mon traitement, j'aimerais à me coucher de bonne heure, mais il faut que les jeunes gens s'amusent.

« Adieu, mon petit. Je t'embrasse de cœur.

« L. A. C. »

« *P. S.* — Les vacances définitives vont sans doute m'amener Collet[1]. Il doit voyager sur les ailes des amours et des zéphirs. »

« Mon cher Gaston,

« Collet a bien déjeuné. On lui a servi : des truites de rivière, des œufs sur le plat, un poulet sauce tomate, des côtelettes aux pommes de terre, une salade de légumes, plus un dessert assorti, café noir et chartreuse. Il a paru satisfait. Il m'a dit galamment qu'il voudrait que les mères d'élèves fussent admises à écouter ses leçons, pour peu qu'il pût les choisir, toutefois. Il n'est pas fâché, nous a-t-il dit, de se soustraire momentanément aux affections trop absorbantes de la famille. La joie de Mme Collet sera d'ailleurs d'autant plus grande quand elle le reverra.

« J'ai reçu, l'autre jour, une lettre de Lemaître qui me fait compliment de ton accessit. « Je sais — me dit-il — qu'il pouvait espérer mieux, mais il a l'avenir. »

« Tâche de lire. Quelques livres un peu classiques et

1. Professeur de Gaston.

de style un peu châtié te feraient du bien. Prie ton père de répondre aux questions que je lui fais. Que s'est-il passé entre lui et Mme Dumas à déjeuner?

« A toi de tout cœur.

« L. A. C. »

« J'ai oublié de te dire que Collet m'avait annoncé dans notre dernière conversation qu'il ne reprendrait pas Vernudacchi, l'année prochaine, trouvant que tu suffisais à la dissipation de son étude. »

« Mon cher Gaston,

« Ce que tu me dis de *l'exquisité* du chef de Puys n'est pas sans me donner de l'inquiétude. Modère, je t'en prie, tes transports, car autrement tu vas me revenir amplifié d'une façon colossale.

« L'amitié que te témoigne M. Dumas est très flatteuse. Tâche de conserver ses faveurs.

« Je trouve, comme toi, la phrase de Victor Hugo jolie, cependant le mot de *bonheur* me semble passer la mesure. J'aimerais mieux qu'il eût dit *le charme*.

« Me voici à mon neuvième bain. Pour en prendre vingt et un, cela me conduira jusqu'à vendredi en huit et je trouve cela long. Après que deviendrons-nous! Bon-Papa fera sans doute quelques pirouettes. Quant à moi, je le laisserai suivre son penchant. »

« Monsieur Gaston,

« Votre lettre était convenable comme écriture, l'absence de pâtés donnait peut-être à l'ensemble une certaine monotonie, dont je m'accommode facilement. Quant au style, il n'était ni bien ni mal, cependant je dois dire que Bon-Papa l'a apprécié et me trouve sévère à ton endroit. J'y voudrais un peu plus de coloris. On a bien

le temps de se simplifier, avec les années, et de mettre de côté les ornements. La rhétorique sied bien à la jeunesse.

« Tâche de lire un peu de Chateaubriand, s'il t'en tombe sous la main. Mais je pense qu'à l'heure qu'il est les livres doivent avoir tort auprès de toi et que tu aimes mieux courir les bois que les pages les plus éloquentes. »

Toujours l'idée du travail, du travail nécessaire, indispensable revient dans ses lettres. Cette hantise, elle l'eut pour tous ceux auxquels elle s'intéressa.

Si elle gronde Gaston quand il s'endort dans la paresse ou se dissipe dans les plaisirs, elle l'encourage quand elle constate ses efforts et elle le console si ces efforts n'ont pas été couronnés de succès. Je glane, au hasard des lettres et des années, ces quelques passages :

« ... Pourquoi n'as-tu pas réussi au Concours? Cela ne peut provenir de ce que tu m'as raconté puisque les deux autres ont réussi. Il n'y a pas eu injustice, mais bien défaillance de ta part. Mon enfant tu ne veux jamais reconnaître tes torts, aujourd'hui encore tu veux me persuader que cela a tenu à des motifs étrangers.

« ... J'ai été agacée de voir tes lettres remplies de détails de pêche, sans un mot de souci pour le résultat de tes études. Réfléchis-y, tu prends ton parti trop facilement de ces choses sérieuses.

« ... Je te parle d'allemand et de latin et tu me réponds lapins et lièvres!...

« ... C'est ton avenir, mon enfant, que ton instruction. Aujourd'hui il n'est pas plus permis d'être ignorant que d'être malhonnête, dans les deux cas on devient un rebut social.

« ... Il serait triste que tu donnes tort à mon système d'éducation basé sur l'indépendance. Si tu as un peu de point d'honneur, tu voudras me faire triompher.

« ... L'effort, loin d'aggraver le travail, le rend attrayant. Le temps dépensé est le même, le résultat est obtenu et l'ennui est évité lorsqu'on s'applique.

« ... Ne te décourage pas de ton insuccès relatif quoiqu'il soit bien inattendu et immérité, je trouve. Je te plains de tout mon cœur et je suis malheureuse avec toi... mais cela ne t'avance guère. »

***

M. André Beaunier nous a appris dans l'article qu'il consacra à Anatole France[1] que « Lemaître faisait partie du petit groupe de lettrés qui découvrit France. » C'est lui qui présenta France chez Mme de Loynes. Cette dame essaya de l'attacher à son salon, mais Mme Arman de Caillavet, qui ne voulait pas aller chez Mme de Loynes, lui fit toujours une sourde opposition. Elle finit par détacher France de ce milieu, bien avant que Mme de Loynes arrivât à détacher Lemaître de Mme Arman, grâce à une maladresse de celle-ci et surtout à l'affaire Dreyfus.

Plus tard, quand on voulait taquiner Mme Arman, on lui rappelait qu'elle avait été la cause indirecte de la liaison de Lemaître avec Mme de Loynes, car c'est elle qui le fit inviter et le força presque à assister à la célèbre redoute donnée par Arsène Houssaye, où Mme de Loynes, dissimulée sous un domino mauve garni de violettes, intrigua Lemaître et fit sa conquête.

Mais en 1885 Lemaître ne connaissait pas Mme de Loynes; il était dans toute la première ardeur de son amitié pour Mme Arman et pour France. Il disait de celui-ci : « C'est un mandarin excessivement lettré et

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1924.

subtil, » et il l'admirait. Il combattait les préventions de Mme Arman; il y eut entre eux à son sujet des discussions. Elle s'obstinait : « J'aime son style et son esprit, je n'aime ni son caractère ni ses façons. » Mais lui, tenace, insistait, et à force d'insister il adoucit les sévérités et il ouvrit à France ce cœur qu'on lui fermait.

Le jour où Lemaître se vit éclipsé avenue Hoche par France, il en conçut beaucoup d'étonnement et un peu de mauvaise humeur. Alors, non sans malice, il se plaisait à rappeler à France le temps où il avait quelque peine à le faire inviter aux dîners du mercredi et où on le traitait avec désinvolture. On en jugera par ces deux lettres de Mme A. de Caillavet à son fils :

« Paris.

« Mon cher Gaston,

« J'ai aujourd'hui, un mercredi de Carême, les France et du Bled. Je vais soigner les petits fours. Caro a accepté pour le 20, mais pour mercredi je n'ai que la moitié des réponses, et comme tu n'es pas là pour me violenter je crains fort de m'endormir. Mme Renan m'écrit que son mari est fort souffrant, qu'on lui défend toute sortie du soir. J'ai invité aussi les Pozzi, les G. me font l'insigne plaisir de ne pas venir.

« Adieu, mon cher petit, t'avouerai-je que ta tyrannie me manque? Tu m'as si bien déshabituée de la liberté que je m'en trouve mal à l'aise. »

« Mon cher Gaston,

« Je viens de déployer une activité qui te toucherait peut-être : j'ai écrit quatre lettres d'invitation pour le 20 (dîner Caro). Les Pozzi ont accepté pour le 13, mais comme Lemaître est indécis, j'ai eu l'idée de relancer Loyson qui adressé à Leconte de Lisle une lettre enthousiaste.

« Maurice[1] a fait sa réapparition hier. Il a prêté à ton grand-père le discours prononcé par lui à la distribution de Braquemont. C'est un joli petit morceau de style qui n'a pas dû coûter beaucoup d'efforts à Dumas, mais dont au grand jamais le pauvre Maurice ne serait capable.

« Serge Napoléon est toujours dans sa couveuse; quant à Alexandre, il paraît qu'il a grandi en esprit et en sagesse. Cependant il m'est revenu d'autre part que l'on n'épargne rien pour le mal élever.

« France a donné hier de ses nouvelles. Il me raconte que ma lettre s'est perdue, égarée, puis retrouvée, cela m'a l'air d'une histoire. Il m'envoie une photographie de Saint-Valéry qui ne pique pas beaucoup ma curiosité. Ton père vient de lui écrire en lui demandant de venir à Capian avec sa maisonnée. J'avoue que cela m'ennuierait si fort s'il acceptait en bloc que je prendrais un biais pour les détourner. S'il vient seul, c'est autre chose. »

Mme Arman trouva « le biais » et ils ne vinrent pas encore à Capian cette année-là.

*
* *

En 1886 l'amitié entre Mme Aubernon et Mme Arman de Caillavet s'était bien refroidie. Alors que dix ans auparavant, quand on lui faisait compliment de sa jeune amie, Mme Aubernon souriait avec satisfaction et déclarait : « C'est moi qui l'ai inventée, » elle ne supportait plus sans agacement d'entendre ses familiers la lui trop vanter et concevait de la mauvaise humeur de ce qu'ils allaient chez Mme Arman aussi souvent et plus volontiers que chez elle. Elle prit ombrage des succès de celle qui allait devenir sa rivale, car elle voulait bien que Mme Arman

1. Son frère, gendre d'Alexandre Dumas. Il avait une propriété à Braquemont près de Puys, où Dumas passait l'été.

brillât, mais n'entendait pas que ce fût sur un autre théâtre que le sien. Jalouse de conserver exclusivement chez elle celle qu'elle considérait comme une attraction, elle lui voua une rancune proportionnée au prix qu'elle attachait à sa présence.

Lorsqu'elle sentit que « sa Léontine » était en mesure de se passer de sa tutelle et de fonder un salon rival, elle dissimula assez longtemps sa colère; mais les nuages s'amoncelaient. Ils éclatèrent un jour en une scène très vive que Mme Aubernon fit à Lemaître. On venait de lui apprendre qu'il avait refusé de dîner chez elle pour aller avenue Hoche. Nous trouvons une allusion à cette algarade dans ce billet de Lemaître à Mme Arman :

« Je vous dirai avec simplicité que je me trouve invité chez Mme Aubernon pour le mercredi 14; et vous savez dans quelles conditions j'ai manqué à sa dernière invitation!

« Ayez la bonté de m'excuser, chère madame, et laissez-moi espérer que je vous verrai quelque autre mercredi. »

Cependant Mme Arman accepta d'aller cette année-là, comme chaque été, faire visite à Mme Aubernon à Trouville. Elle écrivit à son fils alors à Capian :

« J'ai reculé tant que j'ai pu mon séjour à Trouville, mais je ne puis m'y soustraire tout à fait. Je suis ravie de voir ton enthousiasme persister à la suite d'un séjour qui sera bientôt d'une semaine, cela me console un peu de tout l'ennui et des charges si lourdes que cette propriété m'a causés et me causera peut-être encore.

« Et la littérature et la belle prose française, que deviennent-elles au milieu de tout cela? Non que la nature et la solitude ne soient souvent une source d'inspirations et des plus fécondes même, mais pour des natures plus rêveuses et plus portées au sentiment que toi.

« Il est beaucoup question ici d'un livre intitulé *La France juive* [1], sorte de pamphlet sur tous les Juifs connus. L'histoire de M. et de J. y est relatée au milieu de beaucoup d'autres. Cela t'amusera.

« Adieu, mon cher petit, amuse-toi de ton mieux et n'oublie pas trop Molière en t'appliquant à apprendre le patois.

« L. A. C. »

« Mon séjour chez « la veuve [2] » va se trouver fort écourté. Je pars pour Trouville jeudi, si donc tu ne me réponds pas par retour du courrier, adresse ta lettre : « au Manoir de la Cour-Brûlée, par Trouville (Calvados). » J'y resterai huit à dix jours et ensuite j'aurai peut-être une proposition à te faire. Nous en parlerons un autre jour.

« Il paraît que Maurice a été consulter Cassagnac au sujet de son duel et que celui-ci lui a conseillé de se tenir coi.

« France prépare un feuilleton sur *La France juive*. J'espère qu'il en tirera quelque chose de bien. Adieu, mon cher petit, et à bientôt cette fois. Tâche de te faire à l'horrible pensée du retour.

« L. A. C. »

« Quelle est donc la Bordelaise à laquelle j'ai l'honneur de fournir des bas de soie et des gants? »

1. « Le moment où *La France juive* a fait du « pétard » n'est pas celui où elle a paru. Drumont écrivait périodiquement cette phrase (ou à peu près) : « *La France juive* est restée deux ans enfermée dans les caves de l'éditeur sans se vendre. » Enfin un beau jour un article dans un journal (je ne sais plus lequel... pas *Le Gaulois* à coup sûr) la fit remonter au grand jour. Ce fut un succès fabuleux qui fut marqué tout de suite par le fameux duel Drumont-Arthur Meyer, où Meyer prit l'épée de Drumont dans sa main gauche. Je retrouve une petite plaquette de Gyp avec des dessins de Gorguet qui avait comme titre ce mauvais « à peu près » : *Une Gauche célèbre* (pour une cause célèbre!)
(Extrait d'une lettre de Mme la comtesse de Martel).

2. Surnom que quelques amis de Mme Aubernon lui avaient donné, quoiqu'elle ne fût que séparée de son mari.

« Manoir de la Cour-Brûlée, Trouville.

« ... Je n'aurais pas prolongé mon séjour si Mme Aubernon n'allait pas se trouver seule et si, ayant profité de la compagnie, je ne me faisais scrupule de la laisser dans la solitude. Il m'a fallu aller à Paris où j'avais rendez-vous avec le docteur Hardy. J'y ai vu ton père qui partait pour Puys le jour même, le lendemain ou le surlendemain. Il ne savait encore. Nous avons eu la visite de Maurice qui est venu dîner ici trois jours de suite. Il n'est pas difficile à nourrir. Il ne mange que de l'oseille et des épinards !

« Il blâme beaucoup mon imprudence de te laisser chasser. Il nous a confié qu'à Puys tu renversais régulièrement un verre à chaque repas, ce qui dénote peu de précaution dans les gestes. Enfin au petit bonheur.

« Adieu, mon cher petit, nous avons de nouveau un temps lamentable. Il pleut depuis ce matin. Du reste, ici, c'est le temps normal. Quand il ne pleut pas, c'est par accident. »

Revenue à Paris, elle écrivit à son fils :

« Te voilà tout à fait pastoral, et si tu faisais des vers je pourrais rêver à de futures bucoliques. Je suis toujours déroutée devant ton enthousiasme et je ne comprends rien à ta haine contre Paris. On dirait à lire ta lettre que tu habites quelque cloaque, quelque coin sombre où jamais ne pénètre ni lumière ni soleil, où la vie t'apparaît si amère qu'il te faut à toute force sortir de toi.

« Mon petit, je trouve que tu ne proportionnes ni tes sentiments, ni tes expressions. Je te fais une querelle à la fois morale et littéraire. A parler des choses avec cette exagération, on perd à la fois le sens sérieux de la vie et

le goût, et le tact dans l'analyse ; on tourne à la rhétorique et à l'injustice. Et pour ma part je suis avec les mesurés et les sobres contre les exaltés et les lyriques, je préfère, et toi aussi je crois, le style de Voltaire à celui de Rousseau. Tout ceci n'est pas pour diminuer le plaisir très vif que te cause le séjour de la campagne. Mais je voudrais que ce plaisir ne soit pas fait de désespérance et qu'il n'y eût pas d'invectives dans ton enthousiasme. Bon-Papa auquel j'ai raconté ta lettre m'a dit : « Gaston a des goûts paysans. » Ceci est aussi faux que possible, tu as au contraire des goûts très cultivés, artistiques et littéraires. C'est pourquoi tu m'agaces un peu en méconnaissant si complètement ce que Paris offre de ressources en ce genre... Enfin, tu es un enfant exagéré comme tous les enfants et ce que je t'en dis est surtout pour te mettre en garde contre ces façons absolues de trancher les choses qui ne sont pas d'un esprit pénétrant et délicat.

« Et sur ce, amuse-toi tant que tu pourras et ne t'attriste pas tant de revenir.

« L. »

*
* *

Les choses ne tardèrent pas à se gâter irrémédiablement entre Mme Arman et Mme Aubernon.

Lorsque cette dernière apprit que Dumas, Lemaître, Brochard, Pailleron et quelques autres étaient reçus avenue Hoche dans une intimité dont elle était exclue, Mme Aubernon ne put se contenir plus longtemps et donna libre cours à sa colère. Sa fureur rappela celle de Mme du Deffand contre Julie de Lespinasse : mêmes griefs, même indignation. Mme Aubernon, comme la vieille marquise aveugle, cria qu'on lui volait ses amis. Mme Arman accueillit ces reproches avec placidité ; elle ne se sentait

pas coupable. Mais la brouille, qui était au bout de ces querelles, fut précipitée par celle de Dumas avec Mme Aubernon. Il quitta ce salon dont il était l'idole avec une violence qui surprit. La raison qu'il donna ne parut pas suffisante pour motiver un pareil éclat : il exigeait que Mme Aubernon se brouillât avec *toute la famille D.* parce qu'il avait surpris le jeune D. en train de faire une déclaration à sa fille Colette. L'exigence était démesurée pour une faute bien excusable. Mme Aubernon, qui avait un robuste bon sens et qui aimait beaucoup les D., ne voulut pas s'y soumettre et traita l'offense de peccadille. Dumas, soutenu par son gendre, jeta feu et flammes. Mme Arman de Caillavet, dont le frère était providentiellement le mari de Colette, feignit d'épouser l'indignation de Dumas, qu'elle trouvait au fond très ridicule. Elle fut enchantée qu'on lui fournît un prétexte honorable pour s'éloigner aussi. Son départ fut présenté comme un acte de solidarité envers la famille soi-disant outragée. En réalité les deux femmes ne pouvaient plus se souffrir.

La plupart des habitués des deux salons continuèrent à les fréquenter l'un et l'autre. France seul ne retourna plus chez Mme Aubernon. Elle l'avait agacé à diverses reprises avec la discipline de ses dîners, où toute causerie particulière était interdite et où, à la moindre désobéissance, on était rappelé à l'ordre par une sonnette furieusement agitée. France, plusieurs fois, avait été réprimandé pour insoumission, pour avoir violé la règle immuable de la conversation générale. Il aimait la fantaisie, il ne tarda pas à trouver que l'ordonnance de ces réunions en manquait. Toute contrainte lui parut toujours insupportable. Il fut plus heureux encore que Mme Arman de s'évader d'une intimité qui lui pesait.

Un jour Mme Aubernon le rencontra, et France ne put esquiver l'explication : « Est-il vrai, monsieur, que vous

dites partout que vous ne reviendrez plus chez moi, et que mes dîners vous ennuient? — Madame, je l'ai peut-être dit, mais ce n'était pas à répéter. »

Mme Arman fut sensible à l'hommage discret que France lui rendit en désertant pour elle le salon Aubernon et elle l'invita en septembre 1887, avec sa femme et sa fille, à venir la voir en Gironde. Cependant elle parlait encore de lui avec hauteur. A son fils qui l'avait précédée à Capian, elle mandait :

« Ton lever de soleil est bien, il y a quelques images heureuses et les effets sont bien amenés. C'est du Chateaubriand. Cela ne plairait sans doute pas en pays universitaire. Les Anatole sont venus avant-hier soir, je leur ai rendu leur visite hier et ils se sont annoncés pour tout à l'heure. Mais je ne les ai pas invités. Nous aurons le temps d'en jouir là-bas.

« Commence à installer les pièces et à placer les assiettes aux murs de la salle à manger, ce sera plus gai pour l'arrivée.

« Adieu, mon cher petit, je souhaite que tu te plaises là-bas et que les plaisirs de Dinard ne fassent pas tort à la vie très champêtre de notre pauvre Capian.

« Fais des rêves d'avenir pour te distraire et tâche de les faire les plus beaux possibles. Il sera toujours temps d'en rabattre. »

« Mon cher Gaston,

« Il se pourrait que nous n'arrivions pas avant la fin de la semaine.

« J'ai vu les Anatole samedi soir, lui toujours tremblant et balbutiant devant son impérieuse épouse. Il avait combiné un petit projet de départ qu'elle a aussitôt démoli. Je les laisserai partir de leur côté. Je suppose qu'ils sont

dans les transes car depuis lors je ne leur ai pas donné signe de vie.

« Ton père a rencontré Brochard ce matin. Il part ce soir pour la Bretagne.

« Fais garnir les jardinières du salon, ainsi que les petites hottes. Occupe-toi aussi de l'état des lampes.

« Adieu, mon cher Gaston, continue à goûter là-bas les mêmes joies. J'ai besoin de ton enthousiasme pour me consoler des déboires qui ne manquent pas. »

« Mon cher Gaston,

« Ton désespoir au sujet de la vente de Capian est un peu prématuré. D'abord, je crois qu'il y manquera l'essentiel, c'est-à-dire un acheteur, ensuite je ne veux pas mettre le désespoir dans ta vie et, si ton bonheur ici-bas est attaché à cette propriété, je la garderai. Je souhaite seulement que cette passion juvénile soit durable et que, le désenchantement venu, tu ne regrettes pas quelque jour ce mauvais placement. Car pour l'heure le placement est exécrable, il n'y a pas à se le dissimuler.

« Pas de nouvelles de France. Je partirai lundi ou mardi.

« Adieu, mon cher petit. Je t'embrasse de cœur.

« L. A. C. »

« Nous partirons dimanche, Bon-Papa et moi, mais avant nous tu auras vu arriver les Anatole qui s'en vont par le train de l'État et ton père qui les rejoint à Bordeaux dimanche matin.

« Voici un temps magnifique qui nous permettra de courir le pays. Je me propose pour les promenades d'occuper avec toi la petite voiture, nous laisserons à Bon-Papa et aux France les grands véhicules.

« L. A. C. »

Mais Gaston se rendit en Espagne avec un ami, sans attendre sa mère ni les invités. Elle lui écrivit :

« La cravate et les gants sont partis hier; peut-être n'en fallait-il pas autant puisque « les Espagnoles sont peu farouches, » mais enfin on ne risque rien d'avoir quelques armes de trop.

« Nous partons demain Bon-Papa et moi, ton père s'en est allé hier, les Anatole suivront de près. »

Quelques jours après, elle l'informe de la déception que lui cause le ménage France :

« Les France sont arrivés lundi soir, elle fort rébarbative, lui très occupé de deux articles qu'il a promis pour cette semaine, de sorte que, jusqu'ici, l'agrément est mince.

« Comme nous étions sans chevaux et qu'on avait quelque peine à s'en procurer, Bon-Papa s'est décidé à faire venir les siens et Alba a fait son entrée solennelle dans la cour tout à l'heure.

« Nous pourrons bientôt promener Valérie[1] dans le pays, mais tu manques pour dire de temps en temps son fait à cette triomphatrice.

. . . . . .

« ... J'espère que tu vas bientôt revenir. Valérie a le plus urgent besoin d'être matée. »

1. Mme France s'appelait Valérie. « ... Elle était ravissante à vingt-deux ans. Elle avait tout à fait l'air d'être la fille de France. Ensuite elle a beaucoup grossi et ses dents se sont complètement déplacées... Ses pieds et ses mains étaient des merveilles, sa peau admirable. Elle était d'un blond très rare. » (Mme la Comtesse de Martel, *Correspondance.*)

*
* *

Cependant Mme Arman s'intéressait de plus en plus à l'œuvre de France, et bientôt on sentira son influence. Elle lui donne, sinon le goût du travail, du moins la discipline de la tâche quotidienne. Elle insiste pour qu'il accepte de faire chaque semaine une chronique littéraire dans *Le Temps*. Le remerciement qu'il adresse à Hébrard dans la préface du premier volume de *La Vie littéraire*, il aurait pu en toute équité l'adresser à Mme Arman :

« Vous avez fait de moi un écrivain périodique et régulier. Vous avez triomphé de ma paresse. » Ce n'est pas Hébrard qui le « tourmentait » chaque jour pour qu'il commençât ou achevât l'article de *L'Univers illustré* ou celui du *Temps*.

M. Fernand Vandérem l'a reconnu dans l'article qu'il consacra à France peu de temps après sa mort[1]. Il écrit, parlant de sa soudaine transformation : « C'est, après vingt années consécutives de bibliothèque, un homme qui rentre brusquement dans la vie et ne demande plus qu'à s'y livrer en jetant ses bouquins par-dessus les moulins, quand soudain une main amie le rassied à sa table de travail. Mais plus pour lire maintenant, plus pour rêvasser : pour écrire à jet continu. Et coup sur coup nous verrons le flâneur de la veille, qui en vingt ans n'avait donné que deux ou trois volumes, publier dans l'espace de cinq ans : *Balthazar*, *Thaïs*, *L'Étui de Nacre*, *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, *Les Opinions de Jérôme Coignard*, *Le Jardin d'Épicure*, et, lui le bénédictin d'hier, jusqu'à un roman d'amours mondaines : *Le Lys rouge*. Brusque explosion de fécondité tardive?

1. *La Revue de France*, 15 novembre 1924.

Non. Plutôt l'exploitation méthodique et imposée de tout le capital intellectuel accumulé par France durant les vingt années précédentes, la mise en œuvre de tout ce qu'il avait glané, en se jouant et sans calcul, à travers les livres. »

Ce n'étaient pas « ses amis, » comme le dit M. Jacques Roujon [1], mais bien son amie « qui lui mettait presque de force la plume entre les doigts. »

En reconnaissance et en témoignage de cette active sollicitude, il lui donna une belle édition du *Crime de Sylvestre Bonnard* avec cette dédicace :

« A Mme Arman de Caillavet ce livre triste de n'avoir pas été écrit près d'Elle et pour Elle. Très respectueusement et très affectueusement. Anatole France. »

C'est à elle qu'il pensera quand il écrira plus tard : « La femme est la grande éducatrice de l'homme, elle lui enseigne les vertus charmantes, la politesse, la discrétion et cette fierté qui craint d'être importune. Elle montre à quelques-uns l'art de plaire; à tous l'art de ne pas déplaire [2]. »

Au Jour de l'An, au lieu de fleurs ou de bonbons, il lui donnait toujours des livres accompagnés d'un mot aimable :

— « Permettez-moi, chère madame, de vous envoyer ce petit livre un peu ridicule, mais d'un ridicule mélancolique. »

— « A Mme A. de Caillavet qui a du style Louis XVI un sens si délicat, je soumets respectueusement cette nouvelle, fin Louis XVI. »

1. J. Roujon, *La Vie et le Caractère d'Anatole France.*
2. *Le Jardin d'Épicure.*

— « La seule habileté dont je suis capable est de ne point essayer de cacher mes défauts. »

— « Connaître pour aimer. »

Il lui donnait aussi des autographes dont elle faisait collection. Parmi eux, nous retrouvons le jugement de Taine sur *Les Noces Corinthiennes* :

« Cher Monsieur,

« Je crains de n'avoir pas réussi dans mon entreprise : on ne m'a pas encore fait réponse. J'aurais voulu vous faire offrir la situation que méritent votre savoir et votre talent; je me suis adressé à une personne compétente; mais dans ce journal, comme dans beaucoup d'autres, les gens qui ont du goût n'ont pas toujours de l'autorité, et les gens qui ont de l'autorité n'ont pas toujours du goût. On a beaucoup loué surtout votre étude sur Bernardin de Saint-Pierre. Qu'en adviendra-t-il? Je ne sais.

« Je suis revenu de Londres hier et j'ai trouvé le volume que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Rien de tel que les vers pour enseigner la bonne prose. Pour les vers eux-mêmes, je me hasarde à dire que vous réussissez encore mieux lorsque vous parlez que lorsque vous faites parler les autres; aussi je préfère Leuconoé au drame de Corinthe; les premiers vers surtout sont admirables; ce paysage sicilien est délicieux et d'une parfaite vérité locale. Dans le drame ou idylle, le costume antique, l'exacte fidélité archéologique gêne un peu l'élan et la vivacité du dialogue. Gœthe lui-même que vous citez n'y a réussi qu'à demi. Il est bien supérieur dans l'*Iphigénie en Aulide*.

« J'ai trouvé aussi dans *Le Temps* un article sur G. Sand et le paysage littéraire, un article dont je vous fais compliment. Vous avez bien raison de louer la grande artiste qu'on néglige maintenant et qui probablement est le plus

grand, le plus naturel, le plus vrai génie d'artiste que nous ayons eu depuis un siècle en France. Quant au choix du sujet, il est parfait : voilà les véritables études de psychologie littéraire; cela repose au milieu de ce Sahara de sciences positives et de mirages ultra-colorés dans lesquels nous nous desséchons. Faites d'autres articles pareils; je suis sûr qu'ils sont remarqués et restent dans la mémoire des connaisseurs. Si vous suivez cette voie, je vous recommande les paysages de Heine, ce sont probablement les plus beaux et les plus vivants qu'on ait faits; comparez à ceux de Hugo, de Gautier, de Flaubert; vous verrez qu'avec bien moins de couleur, Heine fait plus d'effet.

« A vous bien cordialement.

« H. TAINE. »

Voici ce que George Sand pensait de ces mêmes *Noces* et de ce même article :

« ... Je vous remercie du beau livre que vous m'envoyez. C'est beau et frais comme l'antique et me fait pleurer, une fois de plus, l'œuvre malsaine du christianisme, cette fausse interprétation de la parole de Jésus, plus que jamais torturée et calomniée de nos jours. Vos vers frappent ce mensonge en plein cœur et ils sont beaux parce qu'ils ont une grande portée, faites-en encore, vengez la vie de cette doctrine de mort. Merci encore pour le bel article du *Temps*, j'en suis encore plus reconnaissante et plus honorée depuis que je vous ai lu...

« GEORGE SAND. »

« Nohant, 26 avril 76. »

Dans une autre lettre, nous voyons Taine donner à France quelques conseils de style et lui reprocher d'avoir introduit des lamas dans l'île de Robinson :

« Cher Monsieur,

« Je viens de relire votre biographie de Bernardin; mon impression reste la même; c'est très sobre, plein et serré, d'une ironie discrète et contenue, très agréable à lire, juste et précis. Les mots *courtil* et *orée* me gênent un peu, à peine si un lecteur sur dix les entend. — Page 3, les *Lamas* sont de vous, il n'y en a pas dans *Robinson Crusoë*. — P. 8, *Leçons d'Empire* me semble douteux; on dirait plus exactement *leçons de royauté*, et encore! — P. 14, *Distant* de Versailles; *éloigné*, *loin*, ne sont-ils pas plus simples?

« Voilà tout, vous voyez que ce n'est rien. Compliments encore une fois et remerciements de votre très obligé et très dévoué :

« H. Taine. »

« Prévost-Paradol, qui avait beaucoup lu Bernardin, me disait qu'il y avait une étude à faire sur les formes de phrases, sur les procédés littéraires; Sainte-Beuve en a montré quelque chose, mais l'analyse complète n'en a pas encore été faite. »

Voici comment Taine jugeait *Le Crime de Sylvestre Bonnard :*

« Cher Monsieur France,

« Merci de votre bon souvenir; il est deux fois bien venu par lui-même et comme contre-poison du roman contemporain. La seule objection c'est que les deux parties (Le bûcher et la fille de Clémentine) ne se tiennent pas. Tout le reste, style et idées, est charmant, d'un effet doux, calme et noble; ce vieux philosophe, modeste, résigné, contemplatif et tendre, est un poète sans le savoir. Ses phrases longues, graves, d'un coloris si juste, si

modéré, sont l'image de son âme. Comme ami tendre des chats, je vous serre la main pour les deux premières pages sur Hamilcar; avec une nuance d'ironie discrète, cela ressemble aux meilleures pages de Charles Lamb et de Cowper.

« Restez ce que vous êtes et dédommagez-nous de tant de talents contemporains déviés par l'imitation de la peinture, par le goût des mauvaises odeurs, par l'admiration voulue de la platitude populacière ou bourgeoise, disciples d'Henri Monnier et de Courbet, et qui, sous prétexte de vérité et de rendu, nous feront prendre la vie en dégoût et la littérature en horreur.

« A vous bien amicalement.

« H. TAINE. »

***

Sauf Lemaître, les intimes de Mme A. de Caillavet voyaient sans plaisir France prendre dans son existence une place de plus en plus grande. Gassou, le sportsman, l'homme du monde raffiné, détestait les artistes et les écrivains. Ayant des gens et des choses une vue courte, il espérait détourner Mme Arman de celui qu'il traitait de « journaliste » et de « bohème. » Entre la distinction des manières et celle de l'esprit, elle n'hésita pas et elle laissa s'éloigner celui qui n'apportait plus dans son salon que des plaintes, un air grognon et d'élégantes cravates. Elle le regretta peu. Elle regretta davantage le professeur Brochard qui s'éloigna aussi, mais plus discrètement, et avec lequel elle entretint toujours, cependant, d'affectueuses, quoique lointaines relations.

Sully-Prudhomme, qui aimait France, venait quelquefois dîner avenue Hoche. Mais il allait peu dans le monde et s'en excusait :

« Combien je suis touché, Madame, du mot gracieux que vous m'avez adressé! J'y vois un gage de votre indulgence pour mes longs silences. Hélas! Il m'est devenu trop difficile de concilier les exigences de mon travail avec les séductions de la Société qui m'attire le plus et où mes relations se sont multipliées et demeurent toutes en souffrance. J'ai été accablé d'occupations l'hiver dernier. Mais croyez à toute ma respectueuse sympathie et à toute ma gratitude pour vos témoignages d'estime, et plaidez ma cause auprès de notre cher Anatole France qui m'en veut peut-être de ma sauvagerie.

« SULLY-PRUDHOMME. »

« Madame,

« Je suis très touché du bienveillant souvenir que vous avez gardé de ma visite et confus de l'obligation où vous vous croyez de me la rendre.

« Je serai chez moi vendredi entre cinq heures et demie et six heures et demie. Si vos occupations vous amènent dans mon quartier, je serai très heureux de renouer avec vous l'entretien que vous m'avez accordé et que votre goût si vif et si éclairé pour les lettres m'avait rendu, chez vous, si intéressant.

« Veuillez agréer, Madame, l'hommage de ma sympathie respectueuse.

« SULLY-PRUDHOMME. »

« J'ai trouvé deux numéros de la *Revue Internationale* joints à votre lettre. Je n'ai pas eu le loisir de les lire entièrement, mais je les ai feuilletés. Je vous demanderai, si j'ai l'honneur de vous recevoir vendredi, de m'indiquer les articles qu'il peut m'être le plus utile de connaître dans ces numéros, qui, je le pense, me sont communiqués par vous. »

Paul Hervieu était plus assidu. On retrouve de lui beaucoup de jolies lettres qui rendent hommage à l'intelligence de Mme Arman de Caillavet et à son accueillante bonne grâce :

« ... Là où vous daignez être, Madame, votre seule présence crée tout un monde charmant et divers. »

« ... Madame, veuillez être bien assurée que je ne connais point de joie intellectuelle meilleure que celle d'occuper ma modeste place à la table que vous présidez... »

« ... Je vous remercie vivement de la grâce infinie avec laquelle vous avez la bonté de m'ouvrir si largement l'hospitalité de votre maison. Je serais charmé de partager dans la mesure de mes moyens votre émoi intellectuel devant le tournoi qui ne saurait manquer de s'accomplir entre MM. Anatole France et Émile Ollivier; et, pour cette fois, j'ai réussi à remettre au mercredi prochain ce que j'avais engagé pour le suivant.

« Paul Hervieu. »

***

En août 1888, Mme A. de Caillavet faisait une cure à Saint-Gervais et écrivait presque chaque jour à son fils pour qui sa sollicitude ne se démentait pas :

« La liste du Concours général parue dans les journaux me cause un sérieux agacement. Tu auras vu que Trarieux a un premier accessit. Tu restes donc tout seul dans ton déshonneur, seul veux-je dire parmi ceux qui devaient faire mieux. Je suis au regret de troubler l'agrément de ton séjour par ces considérations, mais outre que le sujet

me tient fort à cœur, je te dirai que je ne suis pas épargnée non plus. Ton père m'accuse d'être en grande partie la cause de cet échec. Peut-être a-t-il raison. Peut-être t'ai-je laissé te dissiper trop longtemps. La comédie m'a été jetée à la tête. »

Gaston aimait déjà écrire et jouer de petites pièces. Sa mère l'y encourageait.

« Mon cher Gaston,

« J'ai partagé ta déconvenue à vingt-quatre heures d'intervalle. Cette année, la dernière de tes études, j'espérais une petite consécration qui prouve que tu n'es pas perdu dans la foule des élèves médiocres.

« Tu m'avais dit même avoir mieux fait qu'Halévy et quand je vois que lui et Brunschwig enlèvent les deux premiers prix et que tu n'es même pas nommé à leur suite, j'en éprouve plus que du dépit, je suis tentée de m'attribuer quelque responsabilité dans cet échec. J'ai encouragé ta mondanité. Je t'ai aidé à choisir des habits gris perle, je t'ai laissé aller au courant qui t'emportait au lieu de réagir comme je le faisais quand tu étais plus jeune. Je sais bien que ma tâche n'aurait pas été facile, du moins devais-je la tenter. Enfin, le passé est le passé, n'y revenons plus.

« Si les bonnes résolutions dans lesquelles tu parais être persistent, tu peux rattraper tout ce qui te manque. Seulement tu es léger, mon petit, très léger, et ce que tu me dis maintenant sous l'empire d'un désappointement ne persistera peut-être pas et tu trouveras que le but suprême de la vie est de cotillonner avec une orchidée à la boutonnière.

« Je t'avais élevé avec le respect et l'admiration des choses de l'esprit, mais cette année tu m'as échappé, je l'ai bien senti. Tu m'as dit qu'il te fallait des plaisirs et

je t'ai laissé dire et maintenant nous nous apercevons avec douleur que sur cette pente tu en arriverais à ne plus être qu'un de ces jeunes oisifs qui arpentent le matin l'avenue des Poteaux. Et il faut absolument que tu sois mieux que cela.

« Je crains que le goût de la lecture que tu avais autrefois ne t'ait passé aussi. Je t'en prie, réfléchis-y...

« Ton départ a porté malheur à Saint-Gervais. Nous avons eu deux jours de pluie, sans trêve. Toute la gaîté s'en est allée aussi avec la famille D.; N. erre lamentablement sous les ombrages et ne veut pas être consolé.

« Une déception : ce n'est pas pour son mari que Mme L. se faisait si belle mais bien pour l'ami qui l'accompagnait, le comte de L. qui est parti avec eux.

« Mes amitiés à Maurice et à Colette.

« LÉONTINE. »

« Merci de ta lettre, elle m'est arrivée hier au soir. Je te félicite de trouver le temps de m'écrire au milieu des attraits de tout genre qui te sollicitent et cependant je vais te chercher une querelle tout de suite. Te voilà sorti du lycée, tu n'as plus d'autre direction que celle que je vais essayer de te donner, avec la grande liberté dont tu as toujours joui, ma voix risque fort d'être emportée par le vent. Enfin j'essaierai toujours de la faire entendre.

« D'abord tu écris trop mal, tes lettres s'en vont à la débandade, à tout hasard, comme des bêtes débridées. Il faut absolument que tu mettes un peu plus de fermeté et de tenue dans ton écriture. Je t'assure que je prendrais mauvaise idée de quelqu'un dont je verrais ce spécimen. Je ne prétends pas que les écritures soient un critérium certain, mais la tienne marque une absence de mesure et de possession de soi qui sont inquiétantes. En outre elle n'est pas de ton âge mais d'un médiocre élève de quatrième.

« Deuxième querelle : ne cherche pas à pasticher Victor Hugo, cela pourrait te porter malheur. Et puis, même chez ce grand poète, les rois ne doivent pas coucher dans leurs manteaux. A moins d'être des rois de Bohême, ils ont habituellement des chemises de nuit.

« Tu vas me trouver bien maussade, mon petit, et bien renfrognée, mais cela tient à ce que je suis prise de remords à ton endroit; je t'ai laissé trop à toi-même, je n'ai pas tiré de toi tout ce que j'aurais pu. Heureusement rien n'est perdu encore. Mais je t'en prie, tâche d'aimer les lettres.

« L. A. C. »

« Nous avons eu ici une semaine désolante, j'en excepte deux jours, mais il a plu mardi, jeudi et aujourd'hui sans trêve ni arrêt.

« Il est arrivé pourtant pas mal de monde, mais ce sont tous inconnus et je me tiens à l'écart plus que jamais. Le beau N. avait entrepris l'ascension du Mont-Blanc, peut-être pour user son chagrin sur les hauteurs, mais après avoir excité au plus haut point l'intérêt et l'inquiétude de l'établissement, il est revenu bredouille ce soir, n'ayant pu monter nulle part, très laid, très noir et pas intéressant du tout.

« Le « Bavard » a fini par mettre sa femme sur le flanc, elle est couchée avec des cataplasmes.

« Ton père m'annonce sa venue pour le 18. Mme F. s'attend à voir une merveille. Elle sera peut-être désillusionnée.

« A propos, tu es accusé d'avoir laissé, à Paris, brûler le gaz du bain. On ne s'en est aperçu que le soir fort tard. Je t'assure, mon petit, que tu n'es pas assez soigneux, ces négligences-là peuvent avoir de fâcheuses conséquences.

« L. A. C. »

« Mon cher Gaston,

« Je ne t'ai pas adressé « quatre pages de reproches sur grand papier, » je t'ai dit mes réflexions et mes impressions, mais tu restes encore un écolier et tu prends cela pour un « poêle. » On a beau être résigné on est déçu tout de même et les succès de ceux avec lesquels tu as pu te mesurer tout l'hiver augmentent mes regrets. Loin de te dire que tu es irrémédiablement condamné, je suis surprise de voir que le succès t'échappe et je l'attribue à des défauts, d'un ordre secondaire, mais à des défauts persistants, puisque les échecs se renouvellent.

« Ce que je te reproche aussi, c'est de prendre trop vite et avec trop d'aisance, peut-être, ton parti des choses. Il ne sert à rien, sans doute, de se désoler sur les faits accomplis et la philosophie elle-même enseigne la résignation, mais il ne faudrait pas non plus, je crois, que les impressions fussent si fugitives que l'on n'en gardât nulle trace. De cette façon tous les enseignements de la vie sont perdus, jamais l'on ne s'améliore et on ne progresse.

« Tu vois, je profite de l'éloignement où nous sommes pour prendre avec toi des allures de pédagogue et pour te glisser le fruit modeste de mes réflexions, car dans la vie habituelle et quand nous sommes ensemble, c'est bien plutôt moi qui suis l'élève et qui subis les remontrances. Et de nous deux, tu es assurément le plus intéressant, car, bien ou mal, j'ai fait plus de la moitié de mon chemin dans la vie et toi presque tout te reste à faire. Et je voudrais pour cela te voir armé et bien armé et paré aussi. L'esprit est une chose que l'on doit orner et embellir sans cesse, le tien jusqu'ici n'a guère reçu que le nécessaire, il est habillé d'un honnête complet, fort propre et convenable, mais je lui voudrais une tenue plus recherchée, plus d'élégance et plus de raffinement.

. . . . . .

« J'en étais restée là ce tantôt et voici que le courrier m'apporte une nouvelle lettre de toi.

« Je maintiens mon dire : Je n'aime pas le roi qui dort dans son manteau, que Taine ou tout autre l'ait écrit.

« LÉONTINE. »

« Le beau temps a été long à nous arriver, enfin, depuis hier le soleil a fait mine d'entrer dans notre gorge et on ne voit plus guère que quelques lambeaux de nuages qui s'attardent sur les montagnes par entêtement.

« Depuis deux jours Saint-Gervais est devenu presque brillant, les arrivées sont nombreuses, la seconde table est aux deux tiers garnie et ce matin j'ai vu poindre une blonde savamment teinte, avec un face-à-main et une élégance ultra-parisienne. Elle est accompagnée d'un monsieur brun qui pourrait bien n'être que son admirateur.

« Le pauvre « Bavard » a été de drames en drames. Tandis qu'il expédiait ses aiglons à Paris et qu'il attendait la guérison de sa femme pour s'en aller en Italie par des chemins étonnants, il a appris par une dépêche que le feu avait pris chez lui. Tous deux sont partis précipitamment hier. La pauvre femme était à peine transportable. Épilogue : hier soir le « Coiffeur » glissait furtivement une photographie dans son portefeuille : c'était le portrait de la femme du « Bavard. »

« Le salon de danse est fort animé le soir, il est arrivé plusieurs jeunes gens et le beau N. n'est plus le coq du village. Ce serait d'ailleurs un coq bien endommagé car il est revenu bredouille mais non indemne, sans gloire, mais non sans cicatrices.

« J'ai lu dans *Le Figaro* de dimanche l'annonce de la représentation de l'hiver prochain de la rue Dumont-d'Urville. J'espère que la publicité est faite à temps et qu'on aura tout loisir de prendre ses places.

« T'arrive-t-il au milieu de tes ébats de lire un livre? Songe que tu n'es plus un écolier en vacances, que les habitudes que tu vas prendre seront les habitudes de toute ta vie et que je ne me résignerais pas à avoir en toi une sorte de réduction d'anglais coureur de sport, de plaisirs nautiques et de tennis. C'est très gentil toute cette vie sportive, mais il faut absolument autre chose à côté si l'on ne veut pas être simplement des muscles et un estomac.

« L. A. C. »

« Depuis hier une calamité est tombée sur Saint-Gervais. Cela s'est fait vers six heures et alors que rien ne le faisait prévoir : Mme Beulé est arrivée à Saint-Gervais ! Et depuis qu'elle est ici, adieu mon repos, adieu ma liberté, adieu mon goût de solitude.

« Comme une araignée, elle est postée dans un coin de la cour et toutes les pauvres mouches se viennent prendre dans sa toile. Quand je sors, elle sort avec moi; quand je me réfugie dans un coin, elle m'y suit; quand je me retire dans ma chambre, elle me regarde avec stupeur et colère. Je suis consternée.

« L. A. C. »

« Je ne sais pas si cette lettre te parviendra encore à Puys. Ton père est arrivé hier soir. Nous avions tellement pioché cette arrivée que nous l'avons ratée. Enfin l'entrevue avec Mme F. et Mme R. s'est bien passée. Il repartira mercredi et j'ignore s'il pourra t'envoyer à temps la boîte de Boissier. Enfin, si elle arrive après ton départ, il n'y a pas grand mal, si ce n'est que tu ne pourras pas manger les bonbons.

« Saint-Gervais est maintenant tout plein de scandales et de potins de toutes sortes. Je te les raconterai un autre jour, si je ne les ai pas oubliés.

« Mme Beulé continue à me persécuter. Je lui ai heureusement trouvé un partenaire aux échecs et plusieurs au whist, mais il lui reste encore des heures disponibles.

« Je suis charmée de te voir t'amuser. Quoiqu' « il me soit dur en effet de ne plus te voir de professeurs et de leçons, » je suis d'avis en somme qu'il faut vivre selon ses goûts et qu'il serait par trop niais de se désoler parce qu'un prunier ne produit pas de pommes. Je tâcherai de te développer le mieux que je pourrai, mais ce sera toujours dans la direction que tu auras choisie.

« L. »

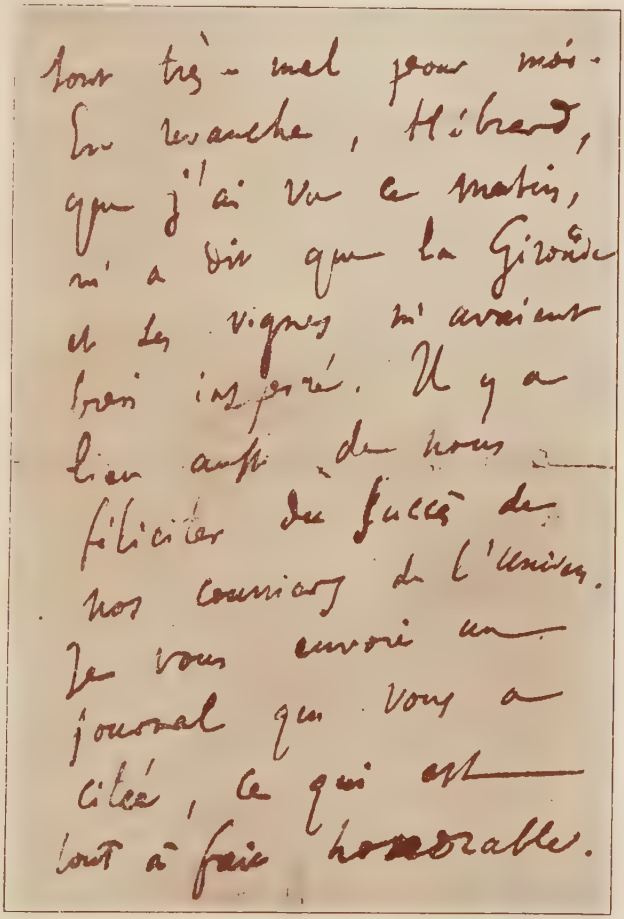
« Figure-toi que ton séjour à Puys et les explications que tu as données sur notre rupture avec L. de N. ont donné lieu à un gigantesque potin. L. a écrit à Valérie, elle a écrit à ton père, elle veut une attestation en règle, comme quoi elle n'a rien dit, pour la montrer à Dumas. Dumas a dû l'accuser dans une lettre. Écris-moi donc au juste ce que tu as dit. C'est Valérie qui m'a mise au courant de tout cela. L. te prend à partie très rageusement.

« L. »

« De retard en retard : me voici encore à Saint-Gervais. J'en partirai jeudi.

« C'est Mme Beulé qui est le pivot et le centre de tous les désœuvrés, en quête de commérages, c'est autour d'elle que se groupent toutes les âmes en peine des affaires du prochain.

« A propos tu ne sais pas quelle traînée de poudre tu as fait partir par tes propos à Mme Dumas. Dumas a écrit à L. qu'elle avait fait des cancans à Valérie; L. a écrit à Valérie, la sommant d'avoir à la justifier, enfin la même L. a adressé une lettre à ton père lui disant :



PAGE D'UNE LETTRE D'ANATOLE FRANCE
A MADAME ARMAN DE CAILLAVET.

« Vous n'ignorez sans doute pas, monsieur, la jolie vilenie « que votre fils a commise contre moi chez Mme Dumas. « Le potage coûte cher chez vous, monsieur. »

« Je voudrais pourtant bien savoir ce que tu as dit et je regrette infiniment que tu aies dit quoi que ce soit.

« Je t'enverrai à Paris les articles de France, il y en a un sur saint Antoine, le dernier me manque.

« L. A. C. »

Mme Arman de Caillavet, qui écrivait presque chaque jour à son fils, négligeait ses amis et ceux-ci s'en plaignaient. France lui demanda où elle était, pourquoi elle ne lui répondait pas un seul mot. Quelques jours plus tard, ce furent de nouveaux reproches, de nouvelles lamentations : « ... Pourquoi ne me répondez-vous pas un seul mot?... Vous n'avez raison de m'oublier que si vous le faites par plaisir... » Enfin elle envoya de ses nouvelles mais il les trouva trop brèves.

« Chère Madame,

« rassurez-moi. Êtes-vous bien? Les eaux ne vous fatiguent-elles pas? Avez-vous du beau temps? Il souffle ce matin une si noire tempête qu'on en est engourdi jusqu'au fond de l'âme. Votre torrent m'intéresse infiniment. Il faudra m'en rapporter un petit caillou, une des petites pierres blanches du bord.

« Je vous envoie mon article du *Temps*. Mais lisez-le comme je l'ai écrit, sans trop y penser. Je n'ai guère de nouvelles à vous donner, vivant seul. Mme de B. m'a écrit une lettre un peu comique dans sa mélancolie élégante. Elle m'annonce que Robert a eu une crise hépatique dans la Forêt-Noire. Cela n'est que triste. Mais écoutez la suite : « Je ne réponds pas de sa vie, madame, a dit un médecin allemand — un médecin qui soigne Lote et Dorothée — je réponds encore moins de la vôtre. Vous

êtes trop belle. Vous mourrez de beauté. » Elle m'a rapporté ces paroles avec une candeur touchante. Décidément elle a une innocence de fleur artificielle. Elle est enivrante comme une rose de papier.

« Voulez-vous encore des nouvelles? Il m'en reste une à vous donner et ce sera tout. J'ai déjeuné ce matin au Parc aux Princes, vous savez chez qui, avec M. de Blowitz, le général Annenkof, qui est très bien, et Lemaître qui m'a demandé pourquoi je n'étais pas à Capian. Je lui ai répondu que je ne dansais pas avant la musique. La musique, une musique délicieuse, la belle harmonie, c'est vous, madame. Mais voulez-vous que je vous dise, je suis horriblement triste. Le travail m'ennuie et je suis comme ce grand d'Espagne que j'ai connu sur son déclin, dans les petits cafés du quartier latin, il y a bien longtemps. C'était un grand diable qui avait promené des moustaches terribles et ses rêves sublimes à travers le monde. Il disait : « j'ai éprouvé la vanité des choses. Je ne suis plus rien, je n'ai plus rien. Il ne me reste que la méditation et c'est bigrement embêtant la méditation. » Seulement mon Espagnol avait fait le tour du monde et je ne l'ai pas fait. Je ne suis pas sorti de mon terrier. Il me semble que je serais plus heureux si j'étais un autre. Qui? Je ne sais. N'importe qui! Je ne me plais pas. Mais ce que je vous en dis, chère madame, n'est pas pour vous en dégoûter. Gaston n'est pas venu me voir.

« Gardez-moi, chère madame, votre précieuse bienveillance et croyez-moi votre bien respectueusement dévoué.

« Anatole France. »

« Il est donc vrai, chère madame, que vous ne m'oubliez pas tout à fait puisque vous m'avez écrit. Vous vous êtes rappelé que j'étais votre pauvre. Je vous remercie. Et puisque vous voulez savoir où il est allé notre pauvre ami, il est allé à Alexandrie. Il a assisté à

une des représentations du théâtre. Il a vu Thaïs qui jouait le rôle de Polyxène, dans une pantomime tragique. Dans le désert il a rencontré un vieillard tout nu et je crains bien que Brochard ne se plaigne que je lui aie volé cet homme tout nu, car c'est un sceptique et vous savez que notre ami n'entend pas qu'il y ait eu des sceptiques visibles à l'œil nu avant qu'il ne nous les ait montrés. Ils sont à lui.

« Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

« En attendant, je commence à m'amuser de cet abbé Paphnuce. Il me distrait de la vie et des choses. Il est sorti de nos conversations, enfin c'est notre secret[1]. Vous ai-je assez ennuyée à vous conter ses aventures. Ce que vous me dites de Mme Beulé m'a donné une profonde impression de la fatalité. La rencontrer au bord d'un torrent! Elle est inéluctable comme le destin. J'ai rencontré ce matin, avenue de Friedland, Mme H. un peu rafraîchie. C'est une ruine, mais une ruine moderne. Elle a un air de jeunesse fait d'innocence. Elle ne voit, ne comprend, ne sent rien. Cela vous donne tout de suite un air d'enfant, et va bien avec des cheveux jaunes. Elle m'a dit je ne sais quoi dans le langage des oiseaux, « the language of birds. » C'est tout ce que je sais d'anglais. La première page de la méthode Robertson.

« Est-il possible, chère madame, qu'il ne se trouve pas une seule petite pierre au bord de votre torrent, du torrent qui, *comme nous tous, n'entend jamais que lui-même.* Il n'y a que vous pour dire des choses qui donnent un frisson douloureux.

1. France conçut l'idée première de son roman « *Thaïs* » en lisant le théâtre de Hrostwitha, religieuse allemande du x^e^ siècle, traduit pour la première fois en français par Charles Magnin, édité à Paris chez Claude Duprat, 17, rue du Cloître-Saint-Benoît, 1845.

Les Marionnettes de M. Signoret ayant donné une comédie de Hrostwitha, France consacra à ce théâtre un de ses articles du *Temps*. (*La Vie littéraire*, 3^e^ série.)

« Suzon vous envoie des baisers, mais elle me presse de terminer cette lettre. Elle tient la promenade pour la plus grande joie de la vie. Est-ce vrai?

« Je vous baise les mains avec toute l'affection et tout le respect possibles.

« Anatole France. »

« Chère Madame, dites-moi exactement le jour de votre retour afin que je puisse vous présenter mes hommages sans retard. »

Les témoignages d'admiration qu'il donnait au talent épistolaire de Mme Arman se retrouvent très nombreux dans les lettres qu'il lui écrivait à cette époque : « Vous dites de bien belles choses des sapins. Ils sont donc si beaux, si vénérables et si graves que vous leur pardonnez leur tristesse. »

« ... Savez-vous bien, Madame, que vos lettres sont des merveilles de goût, de sens (oui, de sens, je sais que cela vous fâche, mais je les trouve sensées!), de critique et d'ironie. J'en ai une bien belle sur Venise, celle des sapins est encore plus imbibée de nature et d'âme, ah! si vous vouliez écrire!... »

« ... C'est pourtant un fait que je ne puis écrire qu'à vous et que j'ai horreur de toucher une plume. »

Leur correspondance s'interrompit pendant leur séjour à Capian, elle reprit dès le retour de France à Paris.

« Mardi soir.

« Chère Madame,

« arrivé à Paris ce soir, mardi, seulement, je veux tout d'abord vous dire quel souvenir de reconnaissance enchantée je garde de votre hospitalité. Vous m'avez

rendu le séjour de Capian vraiment délicieux et vous êtes cause que Paris me semble infiniment triste et sombre. Ce que j'en dis n'est pas pour vous faire tarder à y revenir.

« Mercredi matin.

« Chère Madame, j'achève ce matin à la bibliothèque le petit mot de souvenir que j'ai commencé hier. Avez-vous beaucoup de vin et les vendanges contentent-elles la maîtresse de la vigne?

« Pour moi j'ai bien des raisons de me déplaire ici et la moindre est que les questeurs sont très mal pour moi.

« En revanche, Hébrard que j'ai vu ce matin m'a dit que la Gironde et ses vignes m'avaient bien inspiré. Il y a lieu aussi de nous féliciter de nos courriers de l'Univers. Je vous envoie un journal qui vous a citée, ce qui est tout à fait honorable.

« En tournant le feuillet, je m'aperçois, chère Madame, que mon papier *boit* et si j'ose pourtant vous envoyer une lettre d'un aspect si affreux, n'en accusez que votre bienveillance, dont j'abuse quelquefois.

« Si j'ai passé à Bordeaux la journée de lundi, vous pensez bien que c'est sur les instances de P. Décidément je l'aime bien. Il n'est pas très heureux; il a des rêves étriqués d'idéal qui le font souffrir. Mais il vous trouve charmante et Gaston très intelligent. Et puis il y a quelque chose de touchant à le voir faire fatalement des enfants à une femme laide. Quand on le lui reproche, il répond avec une résignation douce que c'est la vie. Aimez-moi un peu, chère Madame. Ce sera une bonne œuvre. Je vous baise les mains avec le plus affectueux respect.

« Mes amitiés à Gaston.

« ANATOLE FRANCE. »

Nous avons appris par l'article de M. Louis Barthou sur « Anatole France, commis bibliothécaire du Sénat[1] » que ce séjour lui créa beaucoup d'ennuis avec les questeurs. « France, commis surveillant, n'était pas un employé exemplaire. » Aussi, « entre le commis surveillant et le bibliothécaire en chef, les relations devenaient de plus en plus tendues : elles aboutirent en 1888 à un conflit aigu. » Le bibliothécaire en chef, M. Charles Edmond, « résumait en un seul mot : Néant, le résultat du travail incombant à M. Anatole France. » Le règlement fixait pour chaque employé de la Bibliothèque sa part de vacances. Anatole France fut invité le 16 juillet, après avoir épuisé les siennes, à s'acquitter de la tâche qui lui avait été assignée. Or, le 3 octobre, M. Charles Edmond constatait qu'il n'avait pas encore paru une seule fois à la Bibliothèque et il signalait aux questeurs ses « agissements persistants. » Le 9 octobre, le commis surveillant, ou plutôt surveillé, reçut l'ordre de reprendre immédiatement son service. Il reparut à la Bibliothèque le 11. Mais, s'il faut en croire le bibliothécaire en chef, son retour ne se marqua pas par un excès de zèle : « il bornait son service à une simple présence intermittente » et « il restait constamment en dehors de toute participation au travail quotidien de ses collègues. » Mandé par le secrétaire général, il reçut une « remontrance » ou une « admonestation... »

Dans la lettre de France que nous avons citée, il n'accorde aux foudres administratives qu'un mot dédaigneux. Il pense surtout à la bonne influence du séjour de Capian sur ses articles. Il rend un hommage délicat à l'aide discrète que Mme Arman lui apportait dès cette époque et lui attribue galamment une part des compliments qu'il a reçus.

Cette lettre donne aux souvenirs de tous ceux qui ont

1. *Revue de Paris*, 1er décembre 1924.

connu à cette époque Anatole France et Mme de Caillavet une force qu'ils n'auraient pas sans elle, et en écarte cet air de légende qu'on est tenté d'attribuer à l'attendrissement du passé, aux exagérations de l'amitié et aux déformations qu'apporte le temps.

Tous ceux qui ont fréquenté avec intimité l'avenue Hoche ont vu Mme Arman de Caillavet seconder France dans son travail. A l'occasion il la jugeait digne de penser et d'écrire sous son nom. Le plus bel hommage que le maître ait rendu à sa modeste collaboratrice fut de l'admettre à glisser, de temps à autre, dans son œuvre quelques phrases ou quelques idées.

Il ne s'agit pas d'exagérer la part de Mme Arman dans l'œuvre de France. Son rôle a été à la fois plus humble et plus vaste. Elle a été, avant tout, une merveilleuse stimulatrice de son génie, en apportant sans relâche des matériaux neufs à son érudition, de nouveaux thèmes à ses méditations et en l'arrachant à son rêve pour l'obliger à créer.

Elle fouillait les littératures étrangères qu'elle connaissait parfaitement et suggérait à France des sujets de contes et d'articles. Elle traduisait tout ce qui semblait pouvoir l'intéresser. Dans ces innombrables traductions, France a glané, de-ci, de-là, une idée, un détail pittoresque, un renseignement utile. Elle passait de longues heures dans les bibliothèques, même en voyage, mais n'y cherchait que ce qui pouvait piquer la curiosité de son ami. Elle n'avait qu'un but, l'œuvre et la gloire de France. Elle notait sans se lasser tout ce que le maître exprimait au cours de ses bavardages et de ses flâneries, et formait ainsi des dossiers considérables dans lesquels ensuite il puisait. Elle a, grâce à cet acharnement méthodique, sauvé de l'oubli une part importante de la pensée de France, qui sans cela se serait évanouie et que dans sa négligence il n'aurait jamais écrite.

« C'est à Mme de Caillavet, écrit M. Hovelaque[1], que nous devons le France des grandes années. Elle l'a révélé à lui-même. Elle a fait de ce paresseux un laborieux. A force d'insistance infiniment intelligente, elle lui a donné l'habitude et presque le goût d'écrire. Il se plaisait souvent à reconnaître sa dette et disait souvent : « Sans Mme de Caillavet, je n'aurais rien fait. » Cette dette, en effet, était grande et diverse, car jamais Égérie n'entoura son grand homme de soins plus adroits...

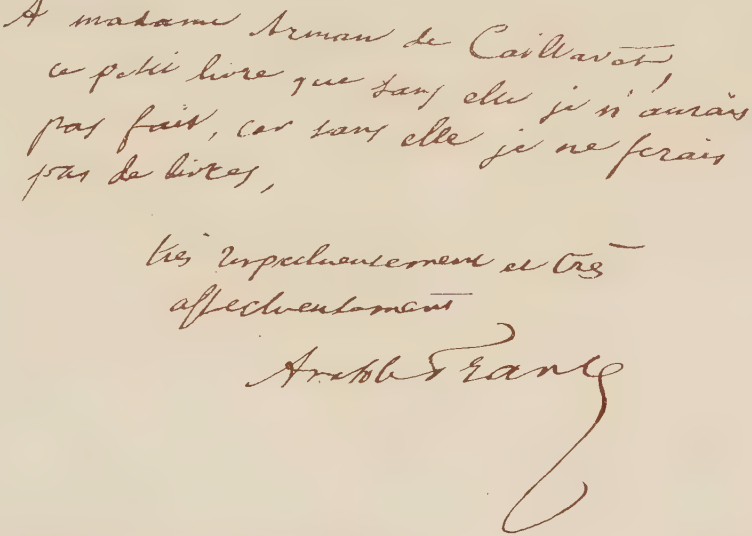
« ... Sa gloire était toute son ambition. Elle y travaillait avec ténacité et la géra avec génie. D'une pesée continue elle a poussé et maintenu France dans la voie droite hors de laquelle son génie voluptueux et musard l'aurait fait flâner indéfiniment sans aboutir. Elle a tiré de lui des trésors que dans sa nonchalance lui-même ne se connaissait peut-être pas. Elle ouata l'existence de ce douillet, donna à ce timide l'aplomb, organisa la vie matérielle de ce grand enfant, qu'elle gâtait à plaisir, aplanit sous ses pieds tous les chemins, fut sa volonté et sa conscience. »

Quelques années plus tard, sur l'édition originale de *Crainquebille*[2] France écrivit : « *A Mme Arman de Caillavet ce petit livre, que sans elle je n'aurais pas fait, car sans elle je ne ferais pas de livres.* »

Cette collaboration modeste ne fut pas sans apporter dans la vie de Mme Arman, outre les satisfactions profondes qu'elle devait en retirer pour elle-même, quelques incidents qui marquèrent. Elle lui doit d'avoir connu Loti et d'avoir immédiatement cimenté l'amitié qui l'unit à celui qu'elle appelait « Le Magicien » et qu'elle admirait autant que France.

1. M. Hovelaque, « Quelques souvenirs sur Anatole France, » *Revue de France*, 1er avril 1925.

2. Cette édition originale a été léguée à la Bibliothèque Nationale par Mme Arman de Caillavet.



DÉDICACE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE *CRAINQUEBILLE*. *Bibliothèque Nationale.*

Pl. 4, page 80.

Un jour qu'en présence de Mme Arman de Caillavet, Loti remerciait France d'un article qui l'avait touché, France, désignant Mme Arman, répondit : « Remerciez plutôt Madame, car c'est elle qui a écrit l'article. »

Cette scène a été racontée bien des fois par les intéressés à des amis, dont M. le Professeur Dumas qui en a gardé le souvenir, mais qui n'a pu malheureusement préciser de quel article il s'agissait.

La vieille amitié de Jules Lemaître fut au contraire refroidie par un article écrit de la main de Mme Arman sous la signature de France.

L'article était aimable cependant, mais la susceptibilité de Lemaître y démêla quelques réserves. Il dînait ce soir-là avenue Hoche et, à table, en présence d'une dizaine de convives, il s'en plaignit et fit à France quelques reproches. France balbutia des explications et des excuses. « D'ailleurs, dit Lemaître, en regardant alternativement France et Mme Arman, cet article n'est pas de vous. Il est bien écrit mais il n'est pas de vous. Je suis bien curieux de savoir qui est celui... ou... celle dont vous estimez assez le style et l'intelligence pour lui prêter votre signature. » Mme Arman, flattée, avoua « qu'elle aidait souvent M. France quand il était pressé. » Lemaître lui fit de grands compliments mais ne lui pardonna jamais.

Dans une lettre de Mme Myriam Harry, nous lisons :

« Jules Lemaître m'a raconté qu'à cette époque il était bien embarrassé pour choisir entre le salon de Mme de Caillavet et celui de Mme de Loynes. Il a bien failli suivre France, mais Mme de Loynes l'a enchaîné par des dettes de reconnaissance (elle a fait jouer sa première pièce, *Révoltée*, à l'Odéon). »

La reconnaissance a pu l'enchaîner à Mme de Loynes, mais la petite rancune de l'article n'a pas été étrangère au ralentissement de ses relations avec Mme Arman de

Caillavet et France. Plus tard, l'affaire Dreyfus les fit cesser complètement. Cependant au plus fort de leurs polémiques, alors qu'ils étaient champions dans deux camps ennemis, Lemaître gardait pour France la tendre admiration de ses jeunes années et disait : « Il ne faut pas médire de lui, c'est offenser les Muses, » et il rangeait ses livres « parmi ceux qu'il voudrait le plus avoir faits[1]. »

Quand France lui envoya, en 1908, *L'Ile des Pingouins* avec un mot aimable, Lemaître lui répondit affectueusement et il termina sa lettre par cette déclaration : « ... mon royalisme et mon catholicisme vous passent à peu près tout parce que vous avez un génie admirable. »

***

France avait tellement pris l'habitude de travailler auprès de Mme Arman, que loin d'elle il se sentait très désemparé.

Elle prolongeait ses séjours en Gironde jusqu'à la fin de novembre. France rentrait beaucoup plus tôt. Nous devons à ces séparations de jolies lettres :

« Chère Madame,

« pardonnez-moi de vous ennuyer encore de mes bavardages; mais vous m'avez laissé un si doux souvenir de votre hospitalité que Paris me semble tout triste et que je n'ai guère de goût qu'à causer avec vous.

« Il me semble qu'il doit faire bon dans vos vignes, même par la pluie et le vent. Il me semble que les soirées sont délicieuses à votre feu de sarments. Je travaille ici beaucoup et mal, dans une sorte d'engourdissement.

1. André Beaunier, « Anatole France, » *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1924.

J'entends toute la journée avec stupeur des gens qui font de la politique et je vous assure que je trouve cela bien ennuyeux.

« Je dîne mardi avec le Général, vous savez chez qui. Nous ne serons que trois. Lemaître lui-même n'est pas invité. C'est la gloire cela ; mais ce n'est pas le bonheur.

« Mme Thierry est venue m'interrompre pendant que j'écrivais dans la salle à manger. Je m'enfuis pour m'entretenir avec vous, chère Madame, plus à l'aise. Mais je suis pris d'une tristesse noire et j'ai peur que cela ne se gagne. La seule chose qui m'ait un peu occupé, un peu intéressé depuis que je suis dans ce Paris sombre comme moi, c'est la poële d'un marchand de marrons. Je l'ai contemplée, dans un coin, derrière un réverbère pendant plus de cinq minutes. Elle n'avait rien d'extraordinaire cette poële où l'auvergnat grillait ses marrons ; elle était comme toutes les autres et c'est pourquoi justement j'ai été si ému en la voyant. Elle m'a rappelé mon enfance et toute ma vie, tous les retours d'hiver après des printemps sans fleurs. Ah ! chère Madame, il n'y a dans ma vie que des poëles à marrons. Vous seule y avez mis une fleur. Revenez m'apporter votre lumière et la douce chaleur de votre âme. Paris et l'hiver sont trop noirs et trop froids sans vous. J'ai peur de mourir sans vous revoir.

« Je vous baise les mains, chère Madame, avec la plus respectueuse tendresse.

« Anatole France. »

CHAPITRE II

(1889 à 1896.)

Lettres à Gaston soldat. — Le Général Boulanger. — Thaïs. — Marcel Proust. — Charles Maurras. — Le divorce d'Anatole France. — Anatole France à Capian. — Le Lys rouge. — Voyage à Florence. — Anatole France à Lion-sur-Mer.

En 1889 Gaston faisait son « volontariat » à Versailles. Dès le premier jour, sa mère lui adresse ce billet :

« Mon cher petit,

« Je te remercie de ton petit mot, mais il est écrit avant l'épreuve et ne me rassure qu'à demi. C'est le second bulletin que j'attends avec impatience, c'est le récit de cette première nuit, le coucher, le lever matinal, enfin l'apprentissage de cette dure vie qu'il te va falloir mener. Mais je ne veux pas amollir ton courage et je prendrai modèle sur les mères de l'histoire romaine.

« Ton père vient de t'envoyer le journal. Il est maintenant d'un zèle sans égal pour toi et me reprochait de ne pas t'avoir encore écrit.

« Adieu, mon petit, je pense sans cesse à toi et tâche de me figurer toutes les choses que tu es en train de faire et qui m'apparaissent presque comme les travaux d'Hercule.

« Je t'embrasse de tout cœur et te souhaite force, courage et gaieté. « L. »

« Mon pauvre petit malheureux,

« Je pense à toi avec grande compassion car tu dois avoir bien froid dans cette cité ouverte à tous les vents, à manier le fer et l'acier. J'espérais que cette épreuve te serait épargnée et j'espère maintenant qu'elle ne se prolongera pas, peut-être n'est-ce point un mal que tu l'aies traversée. On ne jouit des douceurs de la vie que lorsqu'on en a connu les cruautés et l'on est plus compatissant aux souffrances des autres quand on a souffert soi-même.

« Tu vois je te fais de la belle morale assise au coin de mon feu. Tout à l'heure je lisais saint Augustin qui est devenu un grand saint après avoir été un pécheur et un professeur de rhétorique, ce qui, paraît-il, n'est pas incompatible.

« Mme P. est venue m'interrompre pour me raconter les succès de Y. Il paraît qu'elle a refusé pour le cotillon un prince persan authentique; elle ne s'en console pas quoiqu'elle ait dansé avec son amoureux M. Elle a de l'étoffe de Manon. Le succès de ton habit gris se confirme.

« Nous voici loin de la philosophie, il ne faut pas pourtant la perdre de vue, chasser les tristesses, les découragements, se dire que la vie est un spectacle changeant, qu'hier ne ressemble pas à aujourd'hui et que demain en différera encore.

« L. »

Dans toutes les circonstances où sa tendresse pouvait e réconforter, elle s'y employait avec une ingéniosité délicate. Pendant cette année de service militaire qu'il subissait sans entrain, elle lui adressa chaque jour un mot pour le distraire, pour lui donner du courage, pour ranimer sa gaîté. Une ou deux fois par semaine elle allait dîner avec lui dans un petit restaurant proche de

la caserne. Il supportait mal la discipline mais ses chefs et ses camarades supportaient plus mal encore ses espièglerie. Cela amenait des conflits et des punitions :

« Qu'y a-t-il encore, malheureux enfant, est-ce une nouvelle punition ou la suite du malheureux coup de brosse?

« Mon Dieu, mon Dieu, mon petit, que tu es peu débrouillard. J'espère que tu pourras venir samedi soir. Lepelletier m'a dit que son cousin t'avait recommandé à ton capitaine; mais plus on recommande et plus tu es puni!

« J'ai rencontré hier Mme P. Elle tenait à la main une lettre de son fils, datée de l'Ambassade, qu'elle arrosait de larmes.

« Au revoir, mon petit, j'espère que tu n'es plus plongé dans le désespoir. Les consignes, c'est comme le choléra, ça s'attrape quand on en a peur.

« J'oubliais de t'annoncer les fiançailles du baronnet, avec une Viennoise de deux millions. Arrivé à Vienne, jeudi matin, il était agréé le vendredi soir. On ne s'était jamais vu.

« L. »

« Mon cher Gaston,

« La présente te sera remise par estafette comme une correspondance diplomatique. Fais-moi dire si tu comptes arriver demain soir.

« ... Le baronnet ne se mariera pas à Paris. Il paraît que le faste est tel dans la maison où il va entrer que six carrosses se tiennent en permanence, tout attelés, devant la porte. Dix laquais sont chargés du service de la table. D'après les éloges discrets que l'on fait d'elle la fiancée doit être très laide.

. . . . . .

« J'ai fait sa connaisance hier au soir! Il m'a saluée, il m'a parlé, il viendra dîner le 30. Sa figure est agréable mais son parler est commun et son allure lourde.

« L. »

« Il » c'est Boulanger, à l'apogée de ses succès[1]. Les petites madames prédisent qu'il va faire de grandes choses et, en attendant, se le disputent. Il est invité, fêté, adulé. Mme Arman de Caillavet, peu éblouie par tout ce bruit et tout cet encens, reste froide et lucide et juge le général sans subir le moins du monde l'influence de ceux qui voient en lui un grand politique et un prochain dictateur. Elle se moquait de France qui le prenait au sérieux et qui « arborait l'œillet rouge[2]. »

M. Jacques Roujon nous raconte « qu'on le vit même à une certaine heure prendre l'allure dégagée d'un homme à qui on avait laissé entrevoir un portefeuille. France, ministre de l'Instruction publique! Le triomphe du boulangisme nous aurait peut-être valu cela...[3]. »

Cependant, si Mme Arman ne cède pas à l'engouement, elle céda à la curiosité. Elle voulut aussi que le général vînt chez elle. Elle désira l'étudier tranquillement dans l'intimité, ce qu'elle ne pouvait pas faire dans les fêtes où elle le rencontrait.

« Mon cher Gaston,

« Le fatalisme a du bon, il inspire beaucoup de résignation et peut-être ne nuit-il pas à l'activité, car Napoléon était fataliste. C'est une façon de concevoir qui convient

1. Boulanger était assez vain de sa personne et manquait d'éducation. Il avait de très jolies mains. Au cours d'un dîner, la vieille Mme d'E. lui en fit compliment. « Ah! s'écria le général, si vous voyiez mes pieds! »

2. Signe de ralliement des boulangistes.

3. Jacques Roujon, *La Vie et les Opinions d'Anatole France.*

aux brutes et aux grands hommes et vraiment je ne puis te classer parmi les premiers.

« Nous avons ce soir un dîner Leconte de Lisle agrémenté de Houssaye et de Laffite qui me paraît quelque peu incohérent, mais parfois l'harmonie jaillit de la confusion.

« On est toujours sans nouvelles de Boulanger, sauf la carte en lettres gigantesques où il a écrit ses remerciements.

« L. A. C. »

« Je reçois ton petit mot, excuse-moi si je ne viens pas, je suis très fatiguée.

« J'ai aussi une soirée, mais je ne sais pas si j'irai. C'est chez Mme de la V... On dit que Boulanger y sera. Ce serait peut-être une façon de tirer au clair cette question du dîner qui est encore dans le bleu.

« Le festin, hier soir, a été assez tumultueux. Laffite a bavardé comme une pie. Leconte de Lisle rageait, Houssaye était plein d'élégance.

« Adieu mon petit, je suis toute chagrine de ne pas aller te voir.

« L. A. C. »

« Le général m'a écrit deux pages d'un style sans légèreté pour me dire qu'il acceptait pour le 20. Il m'appelle : « Chère madame! » Après cela la lettre est peut-être d'un secrétaire.

« Hier dîner intime et sans grand éclat.

« L'élection de Boulanger reste toujours aussi controversée et incertaine, mais il paraît que les colleurs sont pour lui, aussi ne voit-on guère que ses affiches.

« Je t'embrasse de cœur.

« L. A. C. »

« Je suis allée voir Mme M. Je l'ai trouvée manquant un peu de grandes façons. Elle avait avec elle une amie

coiffée en accroche-cœur avec un énorme croissant dans les cheveux. »

« Mon cher Gaston,

« Je suis vraiment navrée de te voir à ce point victime de la politique. Le succès retentissant du général est au prix de l'emprisonnement de bien des pauvres diables de casernés. Il est vrai que son insuccès en eût fait de même.

« Mercredi il y aura Pailleron, les Heredia, les Munkaczy, Andrieux, un dîner assez intéressant. Mercredi en huit Renan, Bardoux, etc., etc... et le 20 Lui!

« Il faudra absolument que l'on t'obtienne une permission.

« L. A. C. »

« ... Nous avons eu hier au soir un Pailleron fort aimable et en verve. Cernuschi a manqué ainsi que Lepelletier. Et les truffes se morfondaient! Je lui ai écrit ce matin pour lui parler de son neveu.

« Décidément, nous aurons Boulanger, c'est pour le 30. Tout le monde veut en être, Pailleron a demandé une place. Seulement je l'avoue je redoute les articles des journaux. »

« L. A. C. »

Enfin, ce fameux dîner a lieu et Mme Arman peut causer avec le général. Voici ses impressions :

« Mon pauvre petit,

« Je suis vraiment affligée de te voir ainsi la victime des sottises et des agitations de la politique. Je t'attendais tout à fait hier au soir et ma déception a été grande de ne pas te voir arriver. Parce qu'on craint les ébats de quelques voyous, on consigne des malheureux auxquels on ravit leur pauvre congé. Je me demande si les gouver-

nements ont toujours été aussi bêtes ou si c'étaient les gouvernés qui étaient plus aveugles. D'ailleurs si tu veux mon sentiment sur le général je te dirai qu'il me fait douter de l'histoire et que je me demande si toutes les grandes figures qui de loin nous paraissent si imposantes ne sont pas faites d'un panache, d'un plumet ou de l'engouement populaire.

« Il paraît que les propos que j'ai tenus pendant le dîner ont scandalisé par leur hardiesse et que l'on s'est demandé même si je ne perdais pas le bon sens.

« La soirée m'a paru assez brillante, Mlle B. est venue couronnée de violettes et comme elle s'est avisée de me parler de toi je lui ai dit tes regrets de n'avoir pu l'attendre.

« M. pense qu'il a été l'objet de l'attention flatteuse et prolongée de Boulanger qui compte sur lui pour ses prochaines listes électorales, mais ses engagements antérieurs avec l'opportunisme, représenté par le préfet H., rendent sa situation délicate. Enfin il avisera de façon à ne désoler aucun parti.

« Je crains de t'avoir envoyé des livres un peu sérieux pour charmer les ennuis de ta garnison.

« L. »

Mme Arman de Caillavet ayant de l'homme et de son parti une opinion si juste ne fut pas surprise lorsque se produisit une série d'événements inopinés : refus du général de marcher sur l'Élysée le soir où, de la rue Royale, les passants pouvaient voir et deviner ce qui se passait entre lui et ses partisans à l'entresol du restaurant Durand, dans l'un des salons brillamment éclairés; habileté de Constans, ministre de l'Intérieur, qui ayant fait annoncer bruyamment l'imminente arrestation de Boulanger lui laissa le temps et les moyens de s'enfuir, n'ignorant pas qu'en prison il soulèverait une pitié

enthousiaste, tandis qu'en exil il n'inspirerait que le mépris.

« La fugue de Boulanger est diversement interprétée, mais quoique au premier abord son action ne fasse peut-être pas grande figure, je crois qu'il était plus habile de se dérober à la fureur d'ennemis déchaînés.

« C'est un renard et point un lion. La grandeur d'âme ne convient plus que dans les pièces en 5 actes; dans la vie, et notamment dans la politique, elle n'est qu'une duperie. Dorénavant on cherchera les héros dans l'histoire ancienne. La société se divise en malins et en non-malins et les uns se moquent des autres.

« L. A. C. »

. . . . . .

« ... Aujourd'hui 5 mai nous ne célébrons par aucune manifestation extérieure l'auguste anniversaire, la maison n'est pas pavoisée et toute l'avenue Hoche sait à présent que nous ne sommes plus les amis du pouvoir, que notre cœur est avec l'autre au delà du détroit!

« L. »

« Mon cher Gaston,

« Rien de particulier ici. Ton père est revenu mercredi soir pour se mettre à table. Coquelin a été très drôle. Mercredi en huit j'aurai John Lemoine avec Bardoux et ensuite un dîner Ollivier-Laguerre.

« Je suis chargé par une dame de proposer une maison à Londres au général. Tu vois je deviens un des agents du parti, mais sois tranquille je ne m'emballe pas et ils restent pour moi à l'état de curiosité.

« J'ai visité mardi l'Exposition, c'est de l'hispano-américain, c'est rutilant, c'est brillant, c'est incandescent, c'est à la fois camelote et barbare, mais il est certain que ceux qui sont venus des îles lointaines, de Sumatra,

Java, en remporteront un souvenir d'éblouissement. Et c'est peut-être pour eux que l'Exposition est faite; nous autres, sceptiques et blasés, nous désespérerions tous les efforts.

« ... Paris devient déjà insupportable. C'est une invasion de tous les barbares, on en est déjà aux verroteries et aux plumes bariolées, bientôt nous verrons les peaux de bêtes. Et la Tour Eiffel continue à se dresser dans son arrogance stupide. Et il y a au-dessous des badauds qui l'admirent. Je voudrais qu'elle tombât pour les écraser, ce serait tout bénéfice.

« Adieu, mon petit, écris-moi et dis-moi si tu n'as besoin de rien, dis-moi ce qu'il te faut; de toute façon tu sais que je suis désireuse de t'apporter tous les adoucissements puisque je suis responsable de ton existence.

« Je t'embrasse de cœur et te souhaite de garder ta gaieté et ta bonne humeur.

« L. A. C. »

Gaston quitta Versailles pour faire « les petites manœuvres de campagne » du printemps, qui entraînaient les jeunes soldats et les préparaient aux « grandes manœuvres » de septembre. Le temps était détestable, le jeune soldat se plaignit de l'humidité qui lui donnait des rhumatismes. Toujours empressée à adoucir ses peines ou son ennui, elle lui offre d'aller le voir :

« Je tâcherai d'aller à Chartres, je connais la cathédrale mais ce sont souvent les choses que l'on connaît que l'on aime le mieux revoir. La preuve en est que nous nous connaissons fort et que nous tenons à nous retrouver.

« Le tableau que tu me fais de la vie sous la tente est lamentable, j'espère que ton pessimisme en force les tons, car à lire ta description on se prend à songer à Job et à son fumier.

« Nous n'avons pas eu hier au soir Laguerre que je pensais réunir à Ollivier. Il m'a adressé le matin une dépêche de Londres où il était retenu. C'est une combinaison à recommencer. Le pauvre Ollivier aurait grande envie de se mettre à la remorque du parti mais il est bien lourd à remorquer et je doute qu'on s'en charge.

« Je vais encore à l'Exposition tout à l'heure, ce sera ma quatrième visite. Je ne suis pas encore au degré d'enthousiasme qu'il convient d'éprouver en face de cette merveille du génie français. Dans la galerie des machines il faut tomber en pâmoison. Le jeune Hervieu m'a soutenu que la Tour Eiffel était un admirable objet d'art! L'Amérique nous a conquis et il n'y a qu'à se résigner. Heureusement elle nous envoie de jolies filles et c'est sur elles qu'il faudra se venger. Je te donne de mauvais conseils, aussi je m'arrête en t'embrassant de cœur.

« L. »

Gaston s'effare un peu à l'idée de voir arriver sa mère au milieu d'un camp. Il redoutait les méprises et les plaisanteries des soldats devant cette femme élégante, qui avait l'air très jeune. Il lui écrivit de renoncer à son projet. Les prétextes qu'il lui donna furent évidemment mauvais, car elle insiste gentiment :

« Il me semble impossible que je ne puisse te voir à une étape, les soins à donner aux chevaux ne peuvent t'absorber assez complètement pour ne pas te laisser un instant et je ne puis croire que des canonniers voyagent comme le personnel d'un harem, caché à tous les étrangers. Avise-moi donc tout de suite, soit par lettre, soit par dépêche de l'endroit où je pourrai te rejoindre, le plus tôt sera le mieux car j'aurai ainsi moins de chemin à faire.

« Adieu mon petit, j'attends un mot de toi pour m'éclairer sur tes traces. »

Gaston céda. Elle alla le voir à Nevers, et la visite se passa sans incident. Elle le réconforta, lui donna quelques remèdes pour ses douleurs et revint, le laissant dans un meilleur état d'esprit et de santé. D'ailleurs les « petites manœuvres » allaient finir.

« Les temps approchent comme il est dit dans l'Évangile, et tout a une fin, même nos ennuis. Je suis très heureuse de te savoir des préoccupations littéraires et je suis de ton avis sur le style de Voltaire. C'est un bon style, peut-être le meilleur de tous. Il est vrai qu'il lui manque la couleur mais aujourd'hui on en abuse à tel point que j'aime la sobriété, la sécheresse, le nu et le gris pourvu qu'il soit irréprochable.

« Je ne sais où tu as trouvé que mon style ressemble à celui de France, je ne puis m'en fâcher, mais je n'y vois nul rapport. J'écrivais comme j'écris bien avant de connaître l'auteur de *Paphnuce*. »

Gaston avait repris la vie monotone de la caserne. Il n'avait pas de permissions aussi souvent que l'eût souhaité sa mère. Alors elle continuait à lui envoyer chaque jour des nouvelles et de petits potins mondains.

« J'espérais un peu que tu aurais obtenu, non de la clémence mais de l'abrutissement de L., un congé pour ce soir. Je vois qu'il n'en est rien et que Lamy et Laguerre vont se livrer en ton absence à leur joute politique. Je crois que le dîner sera amusant.

« J'ai vu hier la baronne retour de Vienne. Elle s'est plainte amèrement de son petit baron. Il paraît que son attitude avant, pendant et après la cérémonie a été déplorable. Elle tremble de lui voir abandonner l'infortunée dont le sort est attaché au sien pour aller rejoindre sa donzelle d'opéra. Elle se demandait même si, poussant

le mépris jusqu'à l'extrême, il avait daigné consommer ce mariage pour lequel on avait allumé tant de girandoles et tressé tant de couronnes.

« R. est fiancé lui aussi. Il épouse une beauté pauvre et d'origine douteuse, ce qui ne lui constitue pas un bonheur assuré. Enfin, puisque après tout ce que l'on en sait il se trouve encore des gens pour se rechercher en mariage, il ne faut pas désespérer de l'humanité, son aveuglement est heureusement irrémédiable. Grand Dieu ! si elle se mettait un jour à voir clair ! Mais il n'y a pas de danger.

« Tu vois, je nourris ton pessimisme.

« L. »

Elle ne négligeait pas ses amis. On lit dans une de ses lettres à cette époque :

« *Paphnuce* est terminé et remis à Brunetière, mais on ne sait pas si la *Revue* l'insérera. »

C'est la *Revue des Deux Mondes* dont il s'agit; Brunetière en était le directeur. *Paphnuce*, c'est *Thaïs*. Ce titre bientôt prévalut. On n'était pas sans inquiétude sur l'accueil que Brunetière allait faire au roman, car il avait refusé peu de temps auparavant une nouvelle de France. Nous trouvons cette mésaventure résumée dans ces deux billets de Mme Arman :

« Pour ce qui est du conte, il est remis depuis plus d'une semaine à la *Revue* et je crois qu'on n'a pas encore donné de réponse. B. qui est, paraît-il, un de ceux qui opinent dans la docte maison, a laissé entendre que l'on trouvait cela bien irréligieux. A défaut de celle-ci, *La Nouvelle Revue* insérera la chose. »

« ... B. a échoué dans la négociation Brunetière et c'est bien fait pour moi qui ne devais pas en charger cet imbécile. »

Brunetière accepta cependant de publier le roman, mais il demanda des coupures et des changements. Cela exaspéra France. Un mot de Mme Arman nous apporte l'écho de cette exaspération :

« La *Revue* va insérer *Paphnuce*. Mais ces imbéciles ont exigé quelques suppressions de façon à pouvoir le faire paraître en deux fois. Rabusson et Delpit ont seuls droit à davantage. »

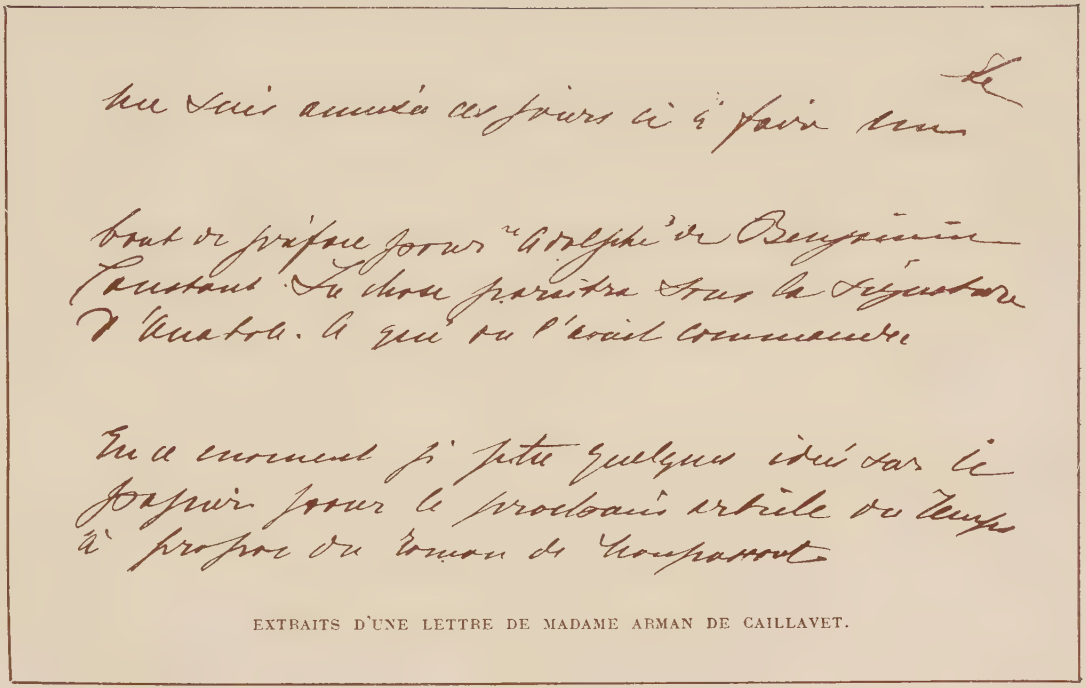
France jaloux de Rabusson et de Delpit! Cela nous paraît aujourd'hui comique. Enfin tout s'arrangea :

« *Paphnuce* a paru sous le nom de *Thaïs* dans la *Revue* du 1er juillet. C'est la première partie qui est courte; malgré les suppressions je trouve que cela se présente très bien mais je n'ai encore recueilli aucun avis à son sujet.

« ... Nous avons eu hier soir un dîner Ollivier assez intéressant. Ce sera probablement la dernière fête, après cela il n'y aura plus que quelque modeste poule au pot offerte à L. comme régal d'été.

« L. A. C. »

De plus en plus Mme Arman servait à France de secrétaire. Elle faisait pour lui de longues recherches dans les bibliothèques, des traductions ; elle lui « préparait » des articles et corrigeait des épreuves. Elle s'ingéniait à lui rendre service et à écarter de son travail ce qui pouvait le rendre fastidieux. Nous en trouvons maintes preuves dans leur correspondance :



EXTRAITS D'UNE LETTRE DE MADAME ARMAN DE CAILLAVET.

Pl. 5, page 96

« Je me suis amusée à faire ces jours-ci un bout de préface pour *Adolphe* de Benjamin Constant. La chose paraîtra sous la signature d'Anatole à qui on l'avait commandée. Je veux laisser mûrir mon talent avant de me risquer sous un pseudonyme. En ce moment je jette quelques idées sur le papier pour le prochain article du *Temps* à propos du roman de Maupassant. »

« ... Le prix Vittet vient d'être décerné à notre ami; il est vrai qu'on l'a partagé pour en donner la moitié à Yriarte, cela fait 3 000 francs pour chacun d'eux. Halévy et quelques autres ont trouvé ce partage injuste. Ils promettent un fauteuil à France comme dédommagement.

« ... Adieu mon petit, je suis bien fâchée de ne te voir que dans si longtemps, mais tandis que nous en parlons, le temps coule et c'est toujours ça. »

Elle pensait déjà à l'Académie et c'est elle qui, profitant adroitement de l'occasion, avait suggéré à Halévy l'idée de ce « dédommagement. » Cependant le travail de France dominait toutes ses préoccupations.

Une partie de la préface de *La Princesse de Clèves* est de Mme Arman de Caillavet. Voici le passage[1] :

« ... Voilà qui, à bien des égards, semble admirable. Il n'en est pas moins vrai que Mme de Clèves met la vertu à bien haut prix, puisqu'elle ne croit pas la payer trop cher de la mort d'un mari et du désespoir d'un amant (je prends ce dernier mot dans le sens qu'il avait au XVII^e^ siècle). » Qu'en pensez-vous? ai-je demandé à une femme dont j'admire l'esprit hardi et pénétrant. Voici ce qu'on voulut bien me répondre :

« *La princesse de Clèves, la préciosité en moins, est bien*

1. Le passage est imprimé en italique pour le distinguer du début de la citation.

une héroïne de l'hôtel de Rambouillet. Elle est divine comme Clélie et comme Arthémise. Sa beauté est sans égale et son âme sans faiblesse. Mais Mme de Clèves n'est pas une héroïne factice et les mobiles qui la font agir tiennent à la réalité et n'empruntent rien à la fiction. Les soucis qui la guident sont très humains et sans idéal d'aucune sorte; la sagesse et la raison, qui sont des vertus temporelles, dirigent sa vie et règlent ses sentiments. Et, mieux encore que la sagesse, c'est la notion de sa grandeur mondaine qui la pénètre et la sauvegarde. Elle a, au plus haut point, le culte des apparences, et sa belle attitude de fierté hautaine lui adoucit peut-être bien des peines secrètes. Je me figure qu'à cette belle personne, d'une psychologie et surtout d'une morale moins troublée que les nôtres, le monde devait apparaître comme un beau salon très éclairé et qu'il s'agissait de traverser avec dignité et noblesse. Puis, sur une révérence majestueuse, on se retirait et tout était dit. C'est le triomphe de l'étiquette, d'une étiquette qui peut aller jusqu'à l'héroïsme, car il faut plus de courage parfois et plus de fermeté d'âme pour sourire au milieu d'une fête que sur un champ de bataille.

La princesse de Clèves a cette sorte de courage, elle l'a jusqu'à l'oubli, jusqu'à l'immolation d'elle-même; elle est sans faiblesse, mais aussi elle est sans pitié. Elle laisse se désespérer et mourir deux hommes dont l'un au moins est aimé d'elle. Elle est sans remords, puisqu'elle est restée irréprochable et que rien n'a sérieusement dérangé le bel ensemble de sa conduite. Elle est une preuve de ce que produisent des sentiments sociaux très fermes et une règle de vie très sévère sans rien de supérieur à ces principes mêmes. Elle est aussi un exemple, édifiant peut-être mais désolant de ce que peuvent la morale et la vertu pour le bonheur des hommes. En face de cette âme loyale et impitoyable, on se prend à songer aux autres, aux héroïnes d'amour qui furent faibles, qui furent coupables, mais

qui furent douces. Et l'on se demande si, à la base de cette vertu altière, n'était pas un orgueil qui l'a consolée de tout, même du mal qu'elle faisait.

« ANATOLE FRANCE. »

M. Maurras écrit à ce sujet :

« La femme dont France dit qu'il admire l'esprit hardi et pénétrant est Mme de Caillavet. Vous avez mon souvenir formel. Les trente-cinq lignes entre guillemets sont d'elle. Elles portent sa marque, son style. On peut renvoyer en toute sûreté aux pages XIX, XX et XXI de l'édition Conquet 1889.

« Il me souvient très bien que France m'a dit devant Mme de Caillavet en me lisant ce passage : « C'est elle qui l'a écrit. »

***

De Saint-Gervais où elle alla faire sa cure annuelle, elle envoya à son fils de ses nouvelles, ajoutant :

« Rien de nouveau. Je me sens ici tout abrutie et comme dépaysée, je n'ai même plus d'idées, je n'arrive pas à faire ma chronique et cependant je m'y applique mais la légèreté manque.

« J'ai comme du plomb dans la tête.

« L. »

« Mon cher Gaston,

« De Saint-Gervais je n'ai rien à te dire, j'y vis plus isolée et plus à l'écart que jamais, et cela par goût car tout le monde y est sociable, expansif et plein d'élan. A table j'ai pour voisin un monsieur chic, il est du cercle de la rue Royale et porte un œillet blanc à la bouton-

Univ. of Arizona Library

nière. Je lui ai prêté un livre qui s'appelle *La Haute* et nous causons de sujets qui n'ont rien de transcendant. J'ai été obligée aussi de subir une ou deux dames, entre autres la comtesse A. dont la laideur m'exaspère et qui dit du « japse » pour du « jaspe. » Mais en somme j'échappe à tout le monde et l'on me voit passer de loin comme une ombre furtive qui ne fraie pas avec les humains.

« Je suis le procès de la Haute-Cour [1] et j'avoue que j'éprouve des uns et des autres un insurmontable dégoût. Il me semble qu'on est chez la portière et qu'on voit défiler tous les ragots du quartier. Il me semble que de toutes ces histoires ne se dégage qu'un immense, qu'un prodigieux ridicule. Ridicule l'accusation, ridicules les accusés, ridicules ces sénateurs qui se réunissent gravement pour entendre ces billevesées et qui ne trouvent à protester que lorsque le magistrat s'écrie : « Ce général avait dépassé l'âge des plaisirs. » Tout cela est pitoyable et je ne vois pour la France aucun avenir acceptable entre les bandes qui se la disputent. Enfin comme nous n'y pouvons rien, pensons à autre chose. Il est vrai qu'aujourd'hui les pensées gaies ne me viennent guère, Saint-Gervais est sous la pluie et tout y pleure, les montagnes, les sapins et les rochers. Quand il y pleut on dirait que c'est pour l'éternité car on n'aperçoit rien au delà de la mince bande du ciel entre la gorge. La neige est tombée cette nuit sur les aiguilles de... et l'humidité se glisse dans les chambres et dans les esprits. »

De Biarritz, en septembre, elle lui écrivait :

« Me voilà à Biarritz depuis vendredi soir, mais si tu comptes que j'ai le temps de t'écrire c'est que tu comptes

1. Procès du général Boulanger

sans Bon-Papa et sans sa folie de divertissements et les musiques et les bals et les stations au Casino. Bien mieux, nous y sommes logés ! Nous sommes au centre même des réjouissances, dans le temple des danses, des jeux et des orchestres et la nuit nous nous endormons au son des valses entraînantes auxquelles à grand'peine j'ai fini par arracher ton grand-père. Hier, aux premières mesures de la contredanse, il s'est écrié : « Mon Dieu que je m'amuse ! » Pauvre homme, je ne veux pas lui gâter sa joie; je le suis, consternée, mais courageuse et je regarde sans broncher défiler les couples voyants sous la lumière électrique, au son des violons.

« Je n'aime ici que la mer, mais celle-là je l'aime infiniment. Je passerais des heures et des heures à suivre le jeu changeant et magnifique de ses couleurs. J'ai une joie singulière à regarder le souffle de sa vie puissante aller et venir en elle car comme nous elle est vivante, elle est changeante, elle est inconsciente. Et elle est belle. Malheureusement il y a tous les baigneurs en veston blanc et en souliers jaunes qui me gâtent la plage, il y a le déploiement des ombrelles criardes, dernières élégances madrilènes, les sociétés empilées en tas comme des bancs d'huîtres, tout cela me paraît horrible.

« Par exemple, on dirait que tes amis se sont donné le mot; M. à Saint-Gervais, ici S. et toute sa famille. Il m'a paru assez gommeux et très suffisant, avec un frère un peu plus gommeux et un peu plus suffisant que lui. Ils sont ici dans l'intimité des M. Il y a aussi beaucoup de F. de P. de S., mais dans tout cela rien pour moi. Je continuerai donc à escorter Bon-Papa et à causer avec la mer.

« L. »

« Mon cher petit,

« Voilà une lettre qui va errer un peu à l'aventure car tu ne dois plus être à Nevers et c'est bien le cas de dire

qu'elle va courir après un soldat. Un pauvre soldat livré tour à tour à la poussière des routes et aux brumes de la Loire. Enfin c'est la vie, il est bien rare d'être à point entre le chaud et le froid. Au moment où je t'écris, la musique du Casino sévit dans toute sa fureur et Bon-Papa pâmé sur le rebord de sa fenêtre cherche à deviner à vol d'oiseau la valeur des minois que recouvrent tous les chapeaux qu'il voit passer. Cela lui fournit un travail d'imagination qui n'a rien que d'aimable.

« Nous vivons ici sous un ciel si pur, sous un tel éclat de soleil que j'ai oublié la couleur des nuages. J'aurais quelque plaisir à en revoir un, on se fatigue bien vite de la pureté monotone du ciel, les nuages au moins ont une physionomie mobile et tourmentée comme nous.

« Nous avons été hier à Fontarabie. Ça n'a pas été chose facile que de hisser Bon-Papa jusqu'à la petite rue montante de si pittoresque allure. Elle n'est d'ailleurs plus aussi jolie qu'autrefois. On l'a nettoyée, badigeonnée. La propreté, cette barbare aux tons crus, cette ennemie des chaudes couleurs, a passé là avec ses brosses à lessiver et a déchiré le beau vêtement d'or roussi qui recouvrait tout. Les petites rues latérales gardent encore toutefois leur puanteur, leur éclat et leurs magnifiques haillons. Le clocher de l'église qui est ravissant m'a donné une envie folle d'aller en Espagne. Il m'a fourni la vision de ces villes charmantes, d'une fantaisie invraisemblable et qui doivent ressembler au décor d'un immense opéra-comique. Je compte bien que nous irons ensemble quelque jour.

« L. »

« Mon pauvre petit soldat,

« Je suis navrée de voir combien tu mènes une dure vie et je me reproche mes dîners fins, mon existence douce, mon lit de plumes en songeant à ta gamelle et à

ton rude coucher sur la terre. Enfin les jours filent et quand ils sont passés ce sont encore les mauvais qui forment la vue la plus réconfortante. Ils sont comme des ennemis qu'on a couchés à terre.

« J'ai été injuste pour Biarritz, c'est un séjour idéal pour ceux qui veulent s'amuser, agréable pour les vieilles gens tranquilles comme moi. Je commence même à m'habituer à la musique, c'est-à-dire à ne plus l'entendre. Quant au pays, il est enchanteur. Ce petit coin de terre semble vraiment fait pour la joie des yeux et de tous les sens. La nature y est d'une beauté charmante et tout y respire la volupté, la douceur, le plaisir. On dirait un petit monde sorti de terre et qui ignore les soucis, les misères et les charges de la vie, où tout le temps se passe à humer la brise chargée de parfums, à boire des sorbets et des limonades et à s'enivrer de la splendeur de la mer et du ciel. C'est la fête en plein air des jolies villes du Midi, mais ici la fête est d'une élégance rare, rien n'y détonne, rien ne l'attriste, les mendiants sont repoussés à plusieurs lieues à la ronde, et dans les petites rues aux coquettes boutiques on ne rencontre que des bouquetières aux paniers débordants et des petits garçons qui crient « à la fraîche » et qui vendent des bonbons au citron. Et alors on a beau avoir été récalcitrant comme moi, on se laisse gagner par cette atmosphère douce de gaîté qui court dans l'air. Je crois que tu te plairais beaucoup ici.

« Adieu mon petit, prends courage et compte les jours.

« L. »

« Capian.

« Comment, petit malheureux, il a fallu que tu y passes et que tu ajoutes un souvenir de plus à tous ceux que t'aura laissés la vie militaire. Qu'as-tu donc fait pour mériter *in extremis* ce terrible châtiment?

« Ne t'emballe pas trop au sujet de ce qui t'attend si tu ne veux pas te préparer encore des déceptions et des dégoûts.

« Envoie la lettre de Proust, cela m'amusera de la lire.

« Je t'embrasse à travers les grilles de ton cachot.

« L. »

« Paris [1].

« Je t'écris par un ciel très clair, par un beau soleil un peu froid qui me permet cependant de laisser ma fenêtre ouverte. L'avenue est pleine de feuilles sèches et les arbres ont de pauvres silhouettes amaigries. J'ai remarqué que dans les villes les arbres vieillissent mal, ils se flétrissent tout à coup sans les belles transitions des arbres qui trempent dans un sol fécond. Mais assez de paysages. Nous sommes arrivés mercredi avec une heure de retard à cause d'une locomotive qui a éclaté entre Étampes et Paris. Bon-Papa est resté calme. A la gare nous avons trouvé ton père et Maurice; il y avait concurrence de poulets qui rôtissaient avenue Hoche et avenue de l'Alma, cependant on a dîné ici.

« Je suis allée voir Colette ce matin parce qu'elle était couchée avec une maladie mal définie. Elle m'a parlé de toi avec beaucoup de sympathie. Elle a eu le temps pendant ma très courte visite d'ébaucher deux querelles avec Maurice. J'ai d'ailleurs pour ma part entamé plusieurs discussions avec ton père au sujet de ce que tu vas faire cette année.

« Anatole est venu tout à l'heure pendant que nous déjeunions, la question a été vivement agitée, il est très opposé à la licence que ton père soutenait, il offre toujours de te mener chez Taine et chez Sorel. Il a dit des choses qui m'ont paru très raisonnables. Il m'a dit

1. Adressée à Capian.

ensuite quelques mots au sujet de ton allure avec lui; il n'a aucune colère contre toi, mais : « Gaston est vraiment bien méchant pour moi, m'a-t-il dit, il cherche à me faire sentir que je suis un parasite. » J'espère que tu sentiras toi-même ce que ton attitude avait d'inconvenant et d'absurde.

« Adieu mon cher petit, je te sais gré du concours que tu veux bien me donner en restant là-bas à surveiller. Je désire bien vivement n'avoir jamais qu'à te louer et j'espère que tu agiras en sorte qu'il en soit toujours ainsi.

« A bientôt. Je t'embrasse de cœur.

« L. »

*
* *

A peine de retour à Paris, on lui présenta Marcel Proust qui nous raconte lui-même le début de ses relations avec elle et son fils :

« ... Je ne sais plus qui m'a conduit chez la mère de Gaston; je sais que j'allais partir pour le service militaire que j'ai fait très jeune parce que c'était la dernière année de ce qu'on appelait « volontariat. » Je ne sais si Gaston l'a fait dans les mêmes conditions. En tout cas, il allait finir quand moi j'allais commencer et c'est au cours de brèves « permissions » que je l'entrevis chez sa mère. Mais il y fut si délicieux pour moi que notre amitié commença tout de suite. Je voudrais bien savoir si dans une des trois grandes malles où gisent mes affaires il n'y a pas les lettres qu'il m'écrivit alors, me connaissant à peine (je suppose 1889). Car ayant à ce moment-là pour mon « intelligence » une estime que je ne méritais pas, ses lettres n'étaient pas seulement admirables de sentiment, il mettait à les écrire une véritable coquetterie. Une page sur la musique, science des nombres (et peut-

être bien un peu inspirée de M. France) fit mon admiration. Cette amitié née ainsi presque par correspondance, il l'entretint longtemps avec une bonté, une infinie gentillesse que jamais je n'oublierai. Si vous songez qu'à ce moment-là le taxi n'existait pas, vous serez stupéfaite de penser que tous les dimanches soirs où je retournais à Orléans par le train de 7 h. 40 il vint chaque fois me conduire en voiture au train. C'était pour lui partir avant 7 heures, rentrer à 8 heures et demie, autant dire ne pas dîner. Et il lui arriva même de venir à Orléans. Le cœur se fond à ces souvenirs, comment pourrait-on les revivre sans pleurer? Il avait d'autant plus de mérite à persévérer, au moins quelque temps, dans son amitié que j'étais détesté de presque tous ses camarades. Un certain L. ne m'adressait même pas la parole, non plus que le G. de l'avenue de Messine. L'autre Paul était au contraire très gentil pour moi, mais cela n'a pas duré.

« ... Mon amitié pour Gaston était immense, je ne parlais que de lui à la caserne, où mon brosseur, le caporal, etc., voyaient en lui une sorte de divinité, de sorte qu'au Jour de l'An ils lui envoyèrent en hommage une adresse! Dieu sait comment elle devait être tournée! A cette époque Robert de Flers ne connaissait pas encore Gaston qui prit même assez mal mon affection pour son futur collaborateur. Mon affection pour Gaston eut vers cette époque un effet de vaccin que je n'avais pas cherché. Elle m'immunisa contre les souffrances trop vives dans l'amour que m'inspira Mlle P. Sachant qu'ils étaient à demi fiancés, je ne me permis pas un seul espoir. »

Les habitués du salon de Mme A. de Caillavet ont vu bien souvent, le dimanche, cette année-là, Marcel engoncé dans son uniforme, la tête rejetée en arrière et penchée sur une épaule, assis, presque couché dans une des grandes bergères, dont les coussins débordants rendaient

absurde la tenue guerrière. Il se tenait toujours un peu tassé, comme accablé par une perpétuelle lassitude, que l'avenir — hélas! — a prouvé n'être pas feinte. Une grande fatigue pesait toujours sur lui. Quoique le visage fût grave et les grands yeux bruns mélancoliques, ses dents très blanches éclairaient sa pâle figure, et son rire fusait au moindre prétexte. Il était beau, il était charmant, il était gentil. Cette dernière épithète qui lui était si familière, qu'il employait à chaque instant, était celle qui qualifiait le mieux son caractère, ses façons, sa manière d'être, son accueil, son obligeance, son amitié. Tout en lui était gentil. Quelle bonté, quelle sensibilité, quelle reconnaissance il avait pour le moindre service ou la plus petite attention! Et quels chagrins affreux, démesurés, si on lui faisait de la peine ou s'il croyait découvrir un motif d'en éprouver!

En ces beaux dimanches, vers six heures, on bourrait le jeune soldat de sandwiches et de gâteaux, on lui en donnait aussi à emporter « pour le voyage », et rien n'était plus comique, alors, que de voir Marcel faisant ses adieux autour du salon, gêné par son képi et ses petits paquets et bousculé par Gaston qui craignait qu'il ne manquât son train.

Après sa libération, il allait souvent retrouver Gaston et ses amis à un tennis situé au milieu de terrains vagues, boulevard Bineau, à Neuilly. Marcel, ne pouvant jouer à un jeu si violent, y venait pour bavarder, et jeunes filles et mères, assises en cercle autour de lui sous de maigres feuillages, l'écoutaient dévotement.

Chargé du goûter, il arrivait toujours avec une grande boîte pleine de friandises. Quand il faisait chaud, on l'obligeait à aller chez un mastroquet voisin chercher de la bière et de la limonade qu'il rapportait, en gémissant, dans un affreux panier emprunté au restaurateur.

Parfois une balle tombait au milieu de la conversation

et des petits fours, faisant tressauter verres et demoiselles. Marcel accusait toujours les joueurs de l'avoir lancée « par malice et sans cause. » Peut-être y en avait-il une, une toute petite, et dont les coupables eux-mêmes n'avaient pas conscience : le charme de Marcel, la tendresse qui émanait de lui et qu'il inspirait agaçaient souvent ses camarades ; ils en étaient un peu jaloux et sans intention mauvaise, ni même bien définie, n'étaient pas fâchés de troubler un peu « la cour d'amour. » C'est ainsi qu'ils appelaient « le rond des bavards » quand ils étaient en veine poétique. La partie terminée, les joueurs venaient bien vite se reposer « à l'ombre des jeunes filles en fleurs » pour goûter comme elles la douceur charmante des bavardages de Marcel. Bien des années après, à propos d'un livre en préparation, ces souvenirs de jeunesse lui reviendront à la mémoire et il écrira : « ... Vous y verrez amalgamé quelque chose de cette émotion que j'avais quand je me demandais si vous seriez au tennis. Mais à quoi bon rappeler des choses au sujet desquelles vous avez pris l'absurde et méchant parti de faire semblant de ne vous en être jamais aperçue [1]. »

Gaston, lui, s'en était bien aperçu et cela obscurcit un instant la bonne entente.

« Le seul nuage qu'il y ait jamais eu entre nous est venu de ce que nous étions tous les deux follement amoureux de vous et que j'avais voulu avoir la consolation de photographies de vous, ce qui l'avait mis dans une colère épouvantable et si naturelle, le pauvre petit [2]. »

On a peine à imaginer de nos jours, où le kodak est si

1. Extrait d'une lettre à Mme Gaston de Caillavet.
2. *Idem.*

répandu, que le désir d'avoir la photographie d'une jeune fille puisse amener un si grand trouble dans l'âme de deux amis.

D'ailleurs amours et querelles n'étaient pas bien sérieuses et il ne subsista nulle trace de ces légères disputes, car trois ans plus tard Gaston pria Marcel d'être garçon d'honneur à son mariage. Un mot de Marcel, adressé bien des années après à la fille de Gaston, nous prouve que les efforts de l'un et l'émoi de l'autre avaient été également vains :

« Quand j'étais amoureux de votre maman, j'ai fait pour avoir sa photographie des choses prodigieuses, mais cela n'a servi à rien. Je reçois encore au Jour de l'An des cartes de Périgourdins avec lesquels je ne m'étais lié que pour tâcher d'avoir cette photographie. »

Les parents de Marcel désiraient le voir entrer dans la diplomatie, mais sa santé rendait toute carrière bien difficile. L'asthme dont il souffrait depuis son enfance faisait de grands progrès. Mme Arman et son fils furent les premiers à encourager Marcel à écrire, et lorsqu'il publia son premier livre : *Les Plaisirs et les Jours*, elle obtint pour lui une préface de France, comme elle en obtiendra une plus tard pour Maurras et pour tant d'autres de ses protégés. Elle obligeait la gloire naissante de France à épauler les débuts de ses jeunes amis.

Ce n'était pas chose facile que d'obtenir de France une préface. M. Hovelaque en fit l'expérience. Malgré une promesse souvent renouvelée, il dut perdre tout espoir, à la suite d'une scène dont il fait un récit bien amusant [1] :

France lui avait juré de faire *une vraie* préface pour une publication de vers et d'articles de leur ami Paul Guigou.

1. M. Émile Hovelaque, « Quelques souvenirs sur Anatole France, » *Revue de France*, 1er avril 1925.

« Mais les semaines, puis les mois passèrent, et il parlait toujours de cette préface et ne la rédigeait pas. Excédé, je finis par aller un matin, de très bonne heure, lui porter un ultimatum : il fallait livrer la préface dans la huitaine ou rendre le dossier.

« Je trouvai France au lit sous une montagne de couvertures. Il se tortillait comme un ver en faisant fébrilement tourner sur son crâne un multicolore madras noué, dont les deux bouts lui faisaient des cornes : il avait l'air d'un vieux diable pris au piège. Il se lamenta avec minutie :

« — Ah! que je suis malade! Vous voyez, cher ami, comme je suis malade! Ah! que je souffre! J'ai le ventre ballonné. Je suis tel qu'une femme enceinte et qui ne peut accoucher. Mais vous aurez votre préface. Mais je vous le jure. Mais ne me faites pas l'offense de douter de moi. »

« Et pendant qu'il gémissait ainsi, son œil, étonnamment vif et malin, guettait sur ma figure une défaillance et démentait ses grimaces. Et la voix nasillarde reprenait :

« — Je sais parbleu bien que j'aurais dû vous la donner il y a longtemps. Mais, cher ami, vous ne savez pas dans quel état misérable je languis! Je ne suis plus bon à rien. Je suis devenu incapable de tout travail, de toute pensée. Mais je vous jure que je ferai l'effort nécessaire. Je vous jure que vous aurez votre préface — voyons — disons mercredi. Je vous l'ai promise; soyez indulgent; faites-moi crédit et vous ne serez pas déçu.

« Je le quittai se tortillant et gémissant toujours comme un diable dans un bénitier, avec le sentiment d'avoir été joué, plein d'amertume et de doutes trop justifiés. En effet, lorsque je retournai huit jours après à la Villa Saïd, j'appris que France était brusquement parti en croisière avec Mme de C.[1]. Je lui écrivis alors une lettre de rupture où j'exhalais mon indignation et ma tristesse. »

1. Mme de Caillavet.

Un an plus tard Mme Arman les réconcilia et dit en confidence à Hovelaque : « Une autre fois, adressez-vous à moi. Car moi, je tiens ses promesses. »

Elle était d'une fidélité admirable à toute parole donnée. C'était pour elle chose sacrée. Elle ne se reprenait jamais, n'admettait aucune raison de se dégager et poussait si loin ce scrupule qu'elle fit un jour un très beau cadeau à une personne avec laquelle elle venait de rompre toute relation. A l'étonnement qu'on lui manifesta, elle répondit simplement : « Je le lui avais promis, » surprise qu'on ait pu croire qu'elle se déroberait à un engagement.

Marcel Proust qui, lui, avait pris la bonne voie en s'adressant à Mme Arman, en reconnaissance, lui donna un bel exemplaire de son livre avec une dédicace ingénieusement composée de phrases choisies dans *La Vie littéraire* :

« A Madame Arman de Caillavet,

« Une de ces femmes, qui nourries dans la douceur du luxe et des arts... donnèrent à la vie, par le sel de leur intelligence... un goût fin qu'on n'y sentait pas avant elles... Elle avait l'âme d'un philosophe sans rien perdre de sa fierté ni de sa grâce. Nulle n'est plus douce à rencontrer. Il n'en est pas d'un plus gracieux entretien... »

***

En 1890, France perdit son père. Il n'avait jamais pu être exact et ne le fut même pas à l'enterrement. Arrivé en retard, il se glissa derrière le corbillard et, tout en marchant, aperçut une couronne ornée d'un ruban sur lequel on lisait : « A François-N. Thibaut, ses employés

fidèles. » « On dirait un vers de Coppée, » murmura France. Cependant, il garda de son père un souvenir pieux; il en parla toujours avec vénération dans ses souvenirs d'enfance et dans une lettre qu'il écrivit quelques années plus tard à M. Ludovic Naudeau en réponse à une question que celui-ci lui avait posée sur son pseudonyme.

« Le nom de France que je porte dans la vie comme dans les lettres n'est pas proprement un pseudonyme. C'est un sobriquet plus ancien que moi. Issu d'une très nombreuse famille de vignerons angevins qui, près de Saumur, peuple environ deux ou trois villages, mon père avait nom François-Noël Thibaut. Mais au pays natal on le désignait par le diminutif de son premier prénom, France. C'est le nom qu'il garda pendant les quatre-vingt-cinq ans de sa vie laborieuse, modeste et pleine d'honneur. L'usage, plus puissant que la loi, m'impose à mon tour ce nom de France que je porte comme mon père l'a porté [1]. »

C'est en 1890 que France fit la connaissance de Charles Maurras « entouré de félibres » sur le quai de la gare d'Agen et se prit immédiatement pour lui d'une vive amitié. Ils visitèrent ensemble Bayonne, Lourdes et Saint-Sébastien. A Lourdes, ils allèrent à la grotte miraculeuse, et devant les ex-voto, les dons et les béquilles, France avec un sourire diabolique fit cette remarque, « je ne vois pas de jambes de bois [2]. » « Dickens dit quelque

1. Extrait d'une lettre publiée dans *L'Illustration* du 18 octobre 1924. Cette lettre fut écrite d'Ostende où France se trouvait sur le yacht de M. et Mme Arman de Caillavet : *Zuleika*.

2. Anatole France dit, dans *Le Jardin d'Epicure* : « Étant à Lourdes, au mois d'août, je visitai la grotte où d'innombrables béquilles étaient suspendues en signe de guérison. Mon compagnon me montra du doigt ces trophées d'infirmerie et murmura à mon oreille : « Une seule jambe de bois en dirait bien davantage. »

part qu'il est mauvais pour soi de saigner en dedans, mais que rire en dedans n'indique rien de bon pour les autres. France rit en dedans. Il se moque de tout, de lui-même — une fois ses aises assurées — comme des autres hommes[1]. »

Il a toujours raillé toutes les religions, et il fut ravi ce jour-là de saluer d'un sarcasme les humbles offrandes des « miraculés. »

France revint ensuite à Capian, mais de graves ennuis l'empêchèrent d'y rester longtemps. Cette année-là il eut encore des difficultés avec M. Charles Edmond, bibliothécaire en chef du Sénat, « qui lui reprocha sur un ton inacceptable ses inexactitudes dans le service[2]. » Il y avait longtemps que Mme Arman de Caillavet le poussait à donner sa démission. Il s'y décida et désormais il ne fut plus question du Sénat.

« Chère Madame,

« comment allez-vous, vous et les vôtres? Avez-vous beaucoup de raisin blanc et beaucoup de raisin noir? Et la lune se lève-t-elle toujours au bout de votre chemin? Vous promenez-vous dans votre petit bois et qu'en disent les feuilles? J'arrive à Paris après un petit voyage archéologique à Soissons, à Laon, à Reims où j'ai vécu avec les pierres en doutant s'il n'est pas meilleur de dormir ou d'être pierre, comme disait l'ami de Vittoria Colonna, dont Ollivier et Guillaume nous parlaient dans les soirées délicieuses de l'avenue Hoche. Je vais tout de suite voir si, par hasard, M. Arman n'est pas à Paris. J'ai commencé une nouvelle pour *Le Figaro* qui, après beaucoup de papier barbouillé, n'est pas très avancée. C'est l'histoire d'un seigneur qui comme Ulysse revient dans son châ-

1. J. Roujon, *La Vie et le Caractère d'Anatole France.*

2. M. Louis Barthou, « Anatole France, commis bibliothécaire au Sénat. » *Revue de Paris*, 1er décembre 1924.

teau et n'est pas reconnu. Sa femme qui le croit mort se remarie. On l'invite à la noce. Ayant fait longtemps la guerre et beaucoup voyagé, il est plein « d'usage et raison. » Il comprend qu'il doit rester mort par politesse et pour ne rien déranger. Et il retourne en Orient où il cultive un petit jardin, comme Candide, mais avec plus de philosophie. Je vous explique cela très mal, chère madame, mais il y a beaucoup de choses d'une douce sagesse dans ce petit conte que je médite. L'illustration n'en sera pas difficile. Mais ce ne sont là que des bagatelles. Je suis très en peine de vous, chère madame. Je voudrais bien avoir aussi des nouvelles de M. Arman, de votre père et de Gaston. J'espère en avoir en passant chez vous, avenue Hoche. J'espère que vous voudrez bien me répondre. Daignez agréer, madame, l'hommage de mes plus affectueux respects et de mon attachement solide.

« Anatole France. »

Dès que Mme Arman revint à Paris, Anatole France s'empressa de lui présenter Maurras, qu'elle accueillit avec bonté. Il lui inspira, dès la première causerie, une sympathie qui ne tarda pas à se changer en réelle affection. Toujours elle aima la jeunesse avec ses ardeurs, ses enthousiasmes et ses anxiétés. Elle savait combattre ses inévitables découragements et en triompher. Que de jeunes gens elle a réconfortés en ces moments décisifs de leur vie, en ces crises d'angoisse ou de désespoir où s'abîment tant de jeunes existences et de talents à peine éclos. Combien d'hommes, maintenant au faîte des honneurs ou de la fortune, se souviennent d'avoir été soutenus par elle aux heures les plus critiques de leur destinée! Elle disait en riant :

« Je ne recherche pas les gens « arrivés » parce qu'en général ils arrivent très fatigués! Je préfère aider les jeunes à atteindre leur but. »

Charles Maurras n'a pas oublié cette amie de la première heure ni la bienveillance de France. Il devait écrire longtemps après : « Leur accueil, à tous deux, fait partie des plus inoubliables de mes souvenirs. » Et à propos de l'avenue Hoche : « ... je reviendrai bien volontiers dans la maison charmante qui fut si hospitalière à mon antique jeunesse!... » Car un jour il s'en éloignera à la suite de graves divergences politiques, mais rien n'effacera jamais de son cœur la reconnaissance qu'il garde à Mme Arman de Caillavet. Ce qu'elle a fait pour lui en cette première année de leur amitié ressort de leur correspondance :

« ... Malade ou plutôt remalade au commencement d'août je suis venu me reposer et je m'efforce de ne ressentir plus que des émotions aimables. Les idées me fuient sans que je tente de les poursuivre. Je mange les fruits de la terre qui sont cette année, pour une terre si légère et si pauvre, miraculeusement lourds, pansus et dorés; et je grignote aussi les mystérieuses poutargues qui sont le caviar provençal. La seule espèce de travail spirituel à laquelle je sois livré est une étude sur M. France qui paraîtra à la *Revue Hebdomadaire* en préface de *La Rôtisserie* si l'on peut s'exprimer ainsi. Mais c'est là une tâche infiniment légère et pour moi aussi naturelle que de dormir au grand soleil. Non que bien louer M. France ne soit une chose subtile, mais je me suis accoutumé à penser tout haut là-dessus et à démêler un grand nombre de mes sentiments. C'est un peu grâce à vous, chère madame.

« ... N'empêche que je suis mortellement fâché; j'ai poussé tout le jour contre le ciel injuste mille cris variés et des réclamations confuses. Vous rirez de ma peine. Elle est vraie cependant, chère madame, j'ai la faiblesse de m'intéresser à la chose publique et il m'est impossible

de considérer tout le peuple des événements relatifs et des contingences terrestres sans songer à les dominer. Il serait plus sage de m'en tenir à les voir sous leur forme d'éternité. Mais la sagesse n'est chez moi que le meilleur des désirs. Me voudrez-vous tirer un peu de ces folies?

« CHARLES MAURRAS. »

« Chemin de Paradis au Martigue, Bouches-du-Rhône. »

« Chère Madame,

« Comment faire pour vous remercier de la lettre si bonne, si complaisante, si amie que vous avez voulu m'écrire? En rentrant dans mon ermitage, au retour d'un petit voyage sur la bordure de la Crau, je la trouve et je la relis comme une de ces *consolations* que les anciens poètes recevaient quelquefois de leurs meilleurs amis. Vous me parlez de mille choses auxquelles je pense rarement et qui doivent avoir leur prix, puisque vous avez la bonté de me les rappeler.

. . . . . .

« Et ce n'est point la vie, du moins le train des choses de la vie, qui me cause de la tristesse. Je n'ai jamais songé plus d'un quart d'heure à ce qu'on nomme des affaires. Le malheur que j'ai d'être sourd m'a simplement réduit à ne plus fréquenter que des sociétés aimables, vides de bas railleurs et de plaisants méchants. L'activité ne me manque pas et si l'on en voit peu les marques, c'est que jusqu'ici je me suis extrêmement dispersé. Tout spectacle me divertit; je ne sais pas à quoi je ne m'intéresse pas et les gens dédaigneux ou spécialistes me sont des espèces de monstres. Il me semble que tout vaut bien la peine d'être vu et, lorsque je suis embarqué dans ces sortes de rêveries, la vie me semble bien ridiculement courte pour goûter, comprendre et aimer tant d'objets différents qui s'offrent de tous les côtés; je n'ai pas

encore fait de choix, je ne sais si je pourrai en faire. Et si je me sens nihiliste, ce n'est pas faute de sentir l'abondance de l'univers. Je ne fais à la vie qu'un reproche, c'est d'être mienne ou, pour mieux dire, je ne m'en veux que d'une chose, c'est de n'être que moi.

« Me pardonnerez-vous, chère madame, cette confession qui n'en finit pas. Il me semble que vous m'y provoquiez un peu et que vos gracieuses pages, si bonnes, manifestaient une surprise qu'il me fallait dissiper. Voyez à quoi cela m'entraîne. Il est vrai qu'il fait aujourd'hui un temps de méditation. Il pleut. Les maisons, les rivages qui tremblaient au milieu des folies du soleil sont aujourd'hui marqués d'une ligne plus nette. Les canaux, les étangs ont cette teinte pâle et douce des beaux yeux verts qui sont privés de rayonnement.

« Charles Maurras. »

Dans une lettre récente, M. Maurras nous raconte comment France, qui signait Gérôme ses Courriers de *L'Univers*, en arriva à les signer de son nom et comment Mme Arman de Caillavet, qui lui faisait quelquefois ces articles, en vint à les lui faire presque toujours :

« Le Courrier de Paris de *L'Univers Illustré* a été signé « Gérôme » pour la dernière fois le 30 août 1890. Au numéro du 6 septembre suivant, le pseudonyme est remplacé, la signature Anatole France apparaît; pendant plusieurs années, elle revient régulièrement tous les quinze jours.

« Je m'étais figuré que l'immense succès de *Thaïs* à la *Revue des Deux Mondes* avait déterminé ce changement.

« Détrompez-vous, me dit, un après-midi de l'hiver suivant, Anatole France lui-même : cette obligation de signer me fut infligée comme un châtiment. Je faisais quelquefois mon « Gérôme » un peu vite, et je suis

distrait! Bref, un jour, donnant une citation, et trouvant plus court de couper mon auteur que de le copier, j'ai eu la fâcheuse idée de coller sa feuille à l'envers, ce qui fit un abominable non-sens. Ah! ah! me dit le directeur, puisque c'est comme ça, dorénavant, monsieur France, vous signerez le courrier de votre nom. Et j'ai signé! Je signe comme vous le voyez! Et je n'ai souvent qu'à me donner la peine de la signature! »

« Les derniers mots seraient incompréhensibles, chère madame, si je n'avertissais qu'ils m'ont été dits avenue Hoche, dans la chambre haute, à deux pas de la table où Mme Arman de Caillavet, qui avait dû écrire bien des « Gérôme » à la place de son illustre ami, était en train de rédiger « l'Anatole France » de *L'Univers*. Ce courrier bi-mensuel avait fini par lui incomber tout à fait.

« Il était dans la convention, la loi et la coutume, qu'elle le fît, sans qu'il fût même question de l'en prier. Ce rayon était bien à elle. Un jour déterminé était réservé au travail, et, sauf erreur possible, ou changement ultérieur, c'était il me semble le samedi.

« Non seulement Anatole France ne s'en est jamais caché, mais il en parlait en riant au premier venu. Je ne vois pas pourquoi, chère madame et amie, je refuserais mon témoignage à la divulgation de ce secret de Polichinelle. L'étroite, l'incessante collaboration de Mme Arman de Caillavet et d'Anatole France s'est appliquée à bien d'autres sujets, et pour des ouvrages d'autre importance!

« Elle avait la passion de la gloire de France, et, sauf, peut-être, en ce qui touchait à ses vers, l'intuition la plus pénétrante, la plus juste, de son goût, de son art et de son génie. Cas exemplaire, mais fort rare, et, à ma connaissance, unique, dans lequel une personnalité vigoureuse, âme et esprit de premier plan, s'est tout à fait identifiée à une autre : une femme, et très femme, en put

seule accomplir la difficile merveille, qui n'a pas fini de nous étonner !

« Charles Maurras. »

*
* *

En août 1891, Mme Arman fit un voyage avec son fils. Elle visita l'Autriche, la Hongrie, la Bohême, le Tyrol et l'Engadine. En voyage, elle était « infatigable et impitoyable. » Personne, sauf son fils, ne pouvait endurer le surmenage qu'elle supportait allégrement. De Paris, Anatole France lui donnait des nouvelles :

« ... Je vous écris au milieu d'un article interminable sur le *Mithridate Eupator* de Théodore Reinach, qui ennuiera tout le monde, mais personne autant que moi. Je parle de mon article, car le livre a de la solidité...

« ... Et il pleut. Il pleut tous les jours. Par ce mauvais temps, M. Arman souffre avec résignation d'une fluxion qui lui gâte le visage d'autant plus qu'elle brille extrêmement, non pas à la vérité d'un éclat naturel, mais parce qu'il y met une huile lénitive. Pourtant, il songe à un bateau qui est à vendre et il est heureux. »

Quand elle fut à Capian, en lui annonçant sa prochaine arrivée, il lui écrivit encore :

« ... J'ai appris hier, du conseiller municipal Villain, rédacteur du *Temps*, qu'on garde aux archives des hôpitaux, avenue Victoria, l'inventaire des meubles trouvés chez Mme de la Sablière après son décès. On les a vendus et la pièce indique les prix, qui m'ont semblé assez élevés, car Villain m'a montré la copie

qu'il a prise et dont il veut publier lui-même un extrait. Voilà pour enrichir notre publication. »

Dès son retour à Paris, après son séjour en Gironde, il la remercie :

« Chère Madame,

« je vous écris de chez Charavay, après avoir corrigé mes épreuves et un peu bouquiné sur les quais. Je garde le meilleur souvenir de Capian et je prie mon hôtesse de croire à ma reconnaissance. Mon hôte aussi, dites-le lui, s'il vous plaît, madame.

« J'ai eu en chemin de fer une nuit chaude et claire. Mais la voiture était pleine et un vieux monsieur très gros a dormi sur mon épaule. Pendant ce temps un juge de Poitiers (j'ai connu sa qualité par sa conversation) expliquait à son voisin qu'il y avait au *Temps* un rédacteur bien distingué : M. A. F.

« Paris est un peu frais. Il ne sera aimable que quand vous y serez.

« J'ai trouvé chez moi en frissonnant cinquante lettres. Mais quand j'ai eu le courage d'y regarder j'ai vu que rien n'était perdu, hors Zamora à qui j'ai fait manquer un engagement de vingt-cinq mille francs, faute de lui avoir envoyé en temps utile le certificat qu'il m'avait communiqué. A cela près, tout va bien. Je n'ai pas de nouvelles de Mlle Cantel. Quant au capitaine Marin, il est dans un état affreux. Il a dit à Virgile[1] qu'il n'avait jamais été si inquiet de sa vie. Mon article est bien mauvais. Mais vous considérerez en le lisant que je l'ai écrit après une nuit blanche et roulante. Il fait très froid ici. Dites s'il vous plaît à M. Arman que le climat de Paris est presque aussi rude que celui de la Gironde.

1. Domestique de France.

« Excusez-moi de n'avoir encore fait aucune de vos commissions, mais je n'ai eu que le temps d'écrire et de corriger ma détestable copie. J'ai reçu ce matin la visite de Tony Borel qui me réclame de la Jeanne d'Arc pour la *Revue de Famille*. Il m'a confié que rien n'était plus ennuyeux que de diriger une revue honnête. J'envie, m'a-t-il dit, le directeur du *Gil Blas*. Je vous baise les mains, chère madame, et vous prie de dire à votre mari les choses les plus gracieuses... de ma part.

« ANATOLE FRANCE. »

*
* *

En 1891, France divorça. Il vivait depuis longtemps en mauvais termes avec sa femme ou plutôt dans un pénible silence. Il ne lui parlait plus. « A table, assis devant elle, il avait le génie de ne pas la voir. Et s'il se rencontrait un moment par hasard avec elle dans une des pièces de l'appartement, il donnait à cette pauvre femme l'impression qu'elle était invisible. Il l'ignora, il la tint pour étrangère et non avenue. Dans la maison, parmi les soins innombrables de la vie commune, il ne la vit point, ne l'entendit point, ne perçut rien d'elle. Elle souffrit d'être comme si elle n'était pas. »

« ... Elle avait un orgueil dynastique[1], » elle était née Guérin; elle était la petite-fille de Guérin, le miniaturiste de Louis XVI et de Marie-Antoinette. « Son père l'avait fortifiée dans ce sentiment domestique et fier[2]. »

Mme de Martel, très liée avec le mari et la femme, recevait leurs confidences et leurs plaintes réciproques. C'est elle qui nous a renseignés sur les incidents de cette

1. Anatole France, *Le Mannequin d'osier*.
2. *Idem*.

période troublée de la vie de France. L'histoire du mannequin d'osier s'est passée, à peu de chose près, comme dans le livre qui porte ce titre, un jour où France, ayant rencontré Leconte de Lisle dans la rue, peu de temps après leur réconciliation, le pria de monter chez lui un moment[1]. Il précédait Leconte de Lisle pour lui montrer le chemin. En ouvrant la porte de son cabinet de travail, il aperçut la silhouette de Mme France fidèlement moulée en roseaux flexibles : le fameux mannequin.

Il avait interdit qu'on rangeât cette effigie conjugale dans la pièce qu'il réservait à son travail et à ses méditations. « De tout temps il s'était senti agacé par cette machine qui lui rappelait à la fois les cages à poulets et une certaine idole de jonc tressé qu'il voyait enfant sur une des estampes de son histoire ancienne[2]. »

Il se précipita sur « la chose sans tête » et furieux « l'étreignit, fit craquer dans ses doigts, comme le cartilage des côtes, l'osier du corsage, la renversa, la foula aux pieds, l'emporta gémissante et mutilée, et la jeta par la fenêtre dans la cour[3]... » du manège Pellier. Il habitait à ce moment-là un petit hôtel, rue Chalgrin, qui appartenait à sa femme. Un écuyer du manège rapporta le pauvre mannequin « bancal, estropié. »

Une autre scène envenima les rapports déjà si tendus. France avait fait venir un tapissier pour poser aux murs de son cabinet un velours de Gênes que lui avait donné Mme Arman. Ce velours restait d'une ancienne installation. On n'avait pu le placer ni avenue Hoche, ni à Capian, et Mme Arman avait prié France « de l'en débar-

1. La brouille de France et de Leconte de Lisle se trouve racontée par M. Louis Barthou dans *Conferencia* (18 mai 1925, « Conférence sur Anatole France. »)

2. *Le Mannequin d'osier.*

3. *Idem.*

rasser. » Mme France à qui le cadeau avait déplu s'opposait à ce qu'on s'en servît « chez elle. » France, en voulant passer outre à cette interdiction, la mit dans une grande colère. Quand elle vit le tapissier clouant déjà ce fameux velours, elle exigea qu'il descendît de son échelle. France intima l'ordre au malheureux ouvrier de rester et de continuer son travail. Le tapissier lui obéit. Alors, Mme France sortit de la pièce, les enferma tous les deux et s'en fut, en emportant la clé dans sa poche, dîner à Neuilly chez Mme de Martel, laquelle, effrayée de l'aventure, l'engagea à retourner bien vite délivrer les prisonniers. Lorsque Mme France arriva rue Chalgrin, elle vit un attroupement dans la rue, causé par les cris du tapissier, qui, de la fenêtre, adjurait les passants de venir enfoncer la porte. Quant à France, il écrivait paisiblement à son bureau et ne leva même pas la tête en entendant sa femme rentrer.

« Pour la date du départ de France de la rue Chalgrin, écrit Mme de Martel, je crois que c'est un an après l'histoire du velours de Gênes... Mme France m'a raconté comment les choses s'étaient passées. Elle m'a dit : « Il était en train de faire son article, je l'ai attrapé... Il m'a répondu... J'ai fini par l'appeler [1]... alors il s'est levé de son bureau... j'ai pensé qu'il allait sortir de la pièce et je suis partie... Et puis, un instant après, j'ai entendu fermer la porte de la rue... J'ai pensé : Il est impossible qu'il ait déjà eu le temps de s'habiller... j'ai couru à la fenêtre... et je l'ai vu qui refermait la grille... Il était toujours en robe de chambre, avec sa calotte! Les glands de la cordelière traînaient dans la rue derrière lui... et sur un plateau il emportait son encrier et l'article com-

1. D'un mot que France « estima grossier, malséant et bassement njurieux. » (*Le Mannequin d'osier.*)

mencé... Une heure après il a envoyé quelqu'un de l'hôtel Carnot chercher du linge avec un mot... »

Le mot était pour apprendre à Mme France qu'il ne reviendrait plus jamais rue Chalgrin.

Environ cette époque, Mme Arman était triste et désemparée. Son père, dont elle s'occupait beaucoup depuis plusieurs années, venait de mourir. Elle se sentait aussi plus éloignée de son fils depuis qu'il était libéré de la caserne et revenu avenue Hoche qu'aux jours où il était à Versailles.

La « vie de jeune homme » s'accommode mal de l'intimité et de l'influence maternelles. Elle ressentit cela très vivement. Gaston de Caillavet, plus tard, a raconté dans une lettre les mélancolies de sa mère, les siennes et les torts qu'il s'imaginait avoir eus envers elle :

« Elle n'a pas été heureuse, ma pauvre maman, et elle avait en elle un besoin d'expansion qu'elle a dû replier longtemps. Puis, lorsque j'ai eu l'âge de la comprendre un peu, elle a voulu qu'il y eût entre nous une intimité et une tendresse incessantes. Elle ne m'a jamais quitté et elle a fait de moi un peu comme une émanation d'elle. Tu ne peux te figurer le souci qu'elle prenait de moi dans mes premières années de lycée; elle se mêlait à tout, s'intéressait à tout et elle m'a suivi tant qu'elle a pu et de si près qu'elle a pu. Mais j'ai grandi et sans voir, sans comprendre assez tout ce que je lui devais. Les enfants qu'on aime trop sont inconsciemment ingrats. Et ma jeunesse, mes amitiés, ma vie m'ont un peu éloigné d'elle; et sans le sentir, peut-être, nous en avons tous deux souffert. Moi, j'ai été malheureux souvent sans cause, sans comprendre mes tristesses, ne sentant pas

que je souffrais de ma solitude, n'ayant plus ma confidente et ma consolatrice...

« ... Ma pauvre mère s'est trouvée isolée, elle aussi. »

C'est pourquoi Mme Arman de Caillavet fut contente d'accueillir France plus intimement qu'elle ne l'avait fait jusque-là, et France, désormais sans foyer, prit l'habitude de déjeuner et de dîner tous les jours avenue Hoche. Il arrivait entre midi et deux heures guidé par l'appétit et non par une montre qu'il ne consultait jamais, ce qui d'ailleurs eût été vain car il ne la remontait pas.

Mme Arman accueillit également avec bonté Suzanne France, pauvre enfant ballottée entre des parents désunis, et l'emmena faire un voyage en Italie en 1900.

Mme de Martel nous a raconté que France, après son divorce, déjeunait chez elle à Neuilly tous les dimanches avec sa fille qu'il lui laissait. Mme France venait dîner et remmenait l'enfant.

Il arriva un jour à Mme France d'oublier et le dîner et sa fille, laquelle dut passer la nuit à Neuilly chez Mme de Martel sans que personne de sa famille s'en inquiétât. Les fils de Mme de Martel, le lendemain, ramenèrent Suzanne à sa mère.

Après la brouille de France et de sa fille, Mme Arman, lorsqu'elle le jugea équitable, n'hésita jamais à prendre la défense de la jeune femme, contre son père.

*
* *

A partir de l'automne de 1891, France vint chaque année avec Mme Arman passer un ou deux mois à Capian. Il a écrit des pages charmantes dans *La Vie littéraire* sur ses séjours en Gironde.

« Ce matin un gras soleil boit la rosée des prés, dore les pampres sur les coteaux et pénètre de ses flammes subtiles les raisins déjà mûrs. L'air léger vibre à l'horizon. Assis devant ma table de travail que j'ai poussée au bord de ma fenêtre, je vois, en me penchant un peu, la grange où les ouvriers dépiquent le blé. Ils prennent de la peine mais la belle lumière du jour les baigne et les pénètre. Attelés au manège qui met en mouvement la machine à battre, deux chevaux robustes, las et patients, la tête dans un sac, tournent incessamment et font ronfler les roues et siffler les courroies. Un enfant agite son fouet pour les exciter et pour chasser les mouches avides de leur sueur. Des hommes, coiffés de ce béret bleu venu des Pyrénées en Gironde, apportent sur leur dos les lourdes gerbes que les femmes, en grand chapeau de paille, pieds nus sur la toile grise de l'aire, donnent à mâcher par poignées à la batteuse qui bourdonne comme une ruche.

. . . . . .

« ... Tandis que je noircis le papier avec les images du romantisme, le soleil décline et glisse à l'horizon empourpré.

« Voici venir le soir. La machine à battre ne fait plus entendre son ronflement monotone. Les ouvriers fatigués passent sous ma fenêtre en traînant leurs sabots. Je vois couler leurs ombres lentes et paisibles, que le couchant allonge démesurément. Leur marche égale décèle la paix du cœur, qu'assure seul le travail assidu des mains. Ils ont dépiqué trois cents gerbes de blé. Ils ont gagné leur pain. Puis-je dire comme eux que j'ai rempli ma journée?

« ... Sur cette côte, parmi les vignes dont les ceps se tordent au ras d'une terre brûlante, aucun livre nouveau n'est venu solliciter ma critique paresseuse [1]. »

1. *La Vie littéraire*, série II, article : « Anthologie. »

« ... J'ai relu ici, dans les vignes, un livre qui a été pour moi comme la visite d'un savant ami...

« ... Comme la matinée était chaude et tranquille, j'ai emporté le livre bienvenu dans un petit bois de chênes et j'ai lu sous un arbre, au chant des oiseaux. Une lecture ainsi faite est une lecture heureuse. Sur l'herbe on ne songe pas à prendre des notes. On lit par plaisir, par amusement et avec candeur. On est très désintéressé, car il n'est tel que l'air animé des bois pour nous rendre indifférents à nous-mêmes et pour dissoudre nos âmes dans les choses. Enfin, l'ombre mouvante qui tremble sur le feuillet du livre et le bourdonnement de l'insecte qui passe entre l'œil et la page mêlent à la pensée de l'auteur une impression délicieuse de nature et de vie.

. . . . . .

« ... Et le vieux chêne sous lequel je suis assis parle à son tour et me dit :

« Lis, lis, à l'ombre de mon feuillage[1]... »

La Gironde plaisait à France surtout au moment des vendanges. Il aimait leur animation et la belle couleur pourpre des vignes. Il s'intéressait à la cueillette, au foulage, passait des heures entières à regarder les vendangeurs et à causer avec eux. Il leur posait un nombre infini de questions et écoutait leurs réponses avec une politesse un peu affectée. Il leur tenait des discours interminables. Il chercha toujours à plaire aux gens du peuple. Il s'y appliquait autant qu'à déplaire dans le monde aux imbéciles.

Il aimait aussi bavarder avec le curé qu'il interrogeait minutieusement :

« ... Il me souvient de ce que m'a conté il y a peu d'années le curé d'une petite paroisse située dans la

1. *La Vie littéraire,* série II, article : « M. Gaston Paris. »

Gironde, entre Cadillac et Langoiran[1]. » Cette petite paroisse, c'est Capian. Ce que lui conta sans méfiance le prêtre, ce sont les intrigues de l'évêché et les compétitions de ceux de ses collègues qui briguaient un siège épiscopal. France mit ses récits dans la bouche des abbés Guitrel et Lantaigne, et le bon curé fut bien fâché un jour de voir ses histoires dans *L'Orme du Mail* et *Le Mannequin d'osier.*

L'existence de Capian était simple, mais la cuisine excellente. Mme Arman y tient et M. de Caillavet y veille, cette sollicitude est chez elle désintéressée, car elle ne mange presque rien dans la crainte d'engraisser, mais elle veut que ses invités soient bien traités, et M. de Caillavet, qui est gourmand, se montre d'une sévérité souvent tumultueuse envers le chef. Aussi l'heure des repas amène-t-elle toujours des orages, ce dernier déclarant que l'exactitude est indispensable à la perfection des plats. Or, au premier coup de cloche qui annonce le déjeuner, France s'en va à pas menus vers la charmille, un livre à la main, en disant invariablement : « Je reviens à l'instant. Mettez-vous à table. » De la charmille, il gagne le vignoble et ne revient plus.

Au second coup paraît Mme Arman qui déclare : « Je vais le chercher. Mettez-vous à table. » Elle ne revient pas davantage et on voit de loin son ombrelle claire qui ondule au-dessus des vignes. Les coups de cloche furieux et répétés succèdent aux violents appels. Au bout d'un moment, s'il y a d'autres invités, ils s'en vont les uns après les autres à la recherche des incorrigibles retardataires, qui rentrent sans se presser en dissertant avec calme. La troupe des affamés les escorte et quand ils pénètrent dans la salle à manger ils aperçoivent généra-

1. *La Vie littéraire*, série IV, article : « Contes et chansons populaires. »

LE FAUTEUIL, LA TABLE ET L'ENCRIER D'ANATOLE FRANCE A CAPIAN.

Pl. 6, page 18.

lement M. de Caillavet qui termine son repas et qui déclare : « Le déjeuner était très bon. » Mme Arman décrète que les œufs sont trop cuits, le poisson détestable et la viande brûlée. A chaque plainte, son mari répond d'une voix claironnante : « C'est votre faute » et éclate de jubilation. M. France, conciliant, trouve le déjeuner délicieux; et c'est lui qui a raison, car, connaissant le rite immuable et quotidien des arrivées successives, le malheureux chef s'astreint à dédoubler les plats et à les cuire à de longs intervalles.

Après le déjeuner, « on travaille. » On travaille dans le salon. France y a son fauteuil, sa table, son encrier, ses plumes d'oie; mais il n'a pas de buvard. Il n'en aura jamais. La fatalité s'acharnera toujours sur ce déplorable buvard. Chaque fois qu'on ira à Bordeaux, le mot « Buvard » sera le premier sur la liste des commissions. Mais il sera vain d'en acheter, car on n'en verra pas davantage sur la table de France. Il est à présumer que Mme Arman a une antipathie personnelle pour ces larges feuilles roses ou blanches, et qu'elle aide sournoisement la fatalité. Souvent, aussi, on manque de papier. Alors on en glane de chambre en chambre. On s'abaisse même jusqu'à en mendier à la cuisine et quand on a épuisé toutes les boîtes de papier à lettres et toutes les rames de l'office, France se résout à écrire au dos des billets de faire-part, sur des cartes d'invitation et même dans les marges des journaux illustrés. Beaucoup de pages de ses manuscrits de « travail » sont griffonnés sur ces informes lambeaux.

C'est à dessein que dans la chambre de France la table est exiguë et les chaises inconfortables. Mme Arman prétend que lorsqu'il s'y retire pour travailler, il y dort. Aussi exige-t-elle qu'il travaille dans le salon, il y trouve d'ailleurs toutes ses aises, sauf le buvard. Là, s'il cède au sommeil, il en sera tiré par des cris d'indi-

gnation : « Monsieur, vous dormez! — Non, madame, je réfléchis. »

Ce n'est qu'avant le dîner que Mme Arman l'autorise à se délasser dans des promenades souvent lointaines, car ils sont bons marcheurs tous les deux, et on a peine à les suivre. Ils détestent les promenades en voiture.

Chaque semaine on va à Bordeaux. On part le matin, on s'embarque au joli port de Langoiran, on descend doucement la Garonne, on accoste au quai de la Grave et on déjeune au Chapon fin. Ensuite on s'en va visiter les antiquaires ou quelques-uns des beaux hôtels qui n'ont pas encore été dépouillés de leurs boiseries magnifiques par ces Messieurs de Paris ou de New York, on fait quelques achats, on goûte chez Gazeaud, le pâtissier de l'Intendance, et le plus souvent on manque le bateau ou le train qu'on s'était promis de prendre pour le retour. Alors on revient tard à Capian et on constate généralement en y arrivant qu'on a oublié l'emplette indispensable pour laquelle la veille on avait décidé « d'aller en ville. » Ce sera prétexte à y retourner.

France a toujours aimé les chiens.

Riquet, Mitzi et Kiki ont été célébrés tour à tour dans ses livres. Kiki était le plus rustique et le moins bien stylé. On n'a jamais pu lui faire comprendre qu'un certain tapis vert semé de roses n'est pas une pelouse fleurie. Aussi en usait-il comme d'un gazon, le préférant même à ceux du jardin. Un jour que, dressé contre la porte-fenêtre, il aboyait désespérément pour entrer dans le salon, France se leva en disant : « Ouvrons-lui, il y a si longtemps qu'il se retient! »

Ces trois chiens ont passé une partie de leur existence sous les pieds de France, ou couchés derrière lui sur son fauteuil ce qu'il estimait « excellent pour les reins. » Ce n'était pas excellent pour ces malheureuses bêtes qui,

gavées de nourriture et ne prenant pas d'exercice, ressemblaient dès leur plus jeune âge à des traversins. France avait beau les entretenir des sujets les plus subtils, les plus variés, ils demeuraient stupides. Il ne les en aimait pas moins. Mme Arman écrit à sa femme de chambre, Eugénie, après un de ses départs : « Je m'attendris beaucoup sur le chagrin de Kiki... M. France en a été très touché... Je suis heureuse qu'il soit un peu consolé. Il ne sera plus longtemps à souffrir. Nous revenons bientôt. Avez-vous lu l'article de *L'Écho* de lundi où il était question de lui[1]? » Il est douteux que Kiki ait ressenti le moindre chagrin de leur départ. Il ne connaissait d'autre plaisir que celui de manger et d'autre peine que celle d'être obligé de les accompagner dans leurs longues promenades que son obésité transformait en véritable martyre. Quand on l'obligeait à suivre, sous le futile prétexte de le faire maigrir, il s'y résignait d'abord, puis, s'asseyant sur son derrière, il poussait des hurlements de détresse. Comme le pauvre animal était trop lourd pour être porté, France, exaspéré, attachait à son collier un coin de mouchoir en guise de laisse et le traînait au milieu de la poussière et des cris.

Dans la correspondance de France et de Mme Arman, il est souvent question de leurs petits compagnons :

« ... Votre petit chien se porte bien et il est aimable. Je crois qu'il a du goût pour Joséphine. »

« ... Votre petit chien est d'une douceur exemplaire. »

« ... Le petit chien blanc a couché chez moi dans ma chambre sur un coussin. Il a un excellent caractère. Il trouve tout bien. »

1. L'article de France dans *L'Écho de Paris*.

Et peu d'années avant sa mort, quand il écrira *Le Petit Pierre*, le souvenir de Mitzi lui inspirera cette page si belle :

« Hélas! la vie, cette reine des métamorphoses, m'a laissé semblable à l'enfant qui demandait à sa bonne ce que nul ne sait. J'ai traîné une longue chaîne de jours sans renoncer à trouver le pays inconnu. Dans toutes mes promenades, je l'ai cherché. Combien de fois lorsque, au bord de la Gironde argentée, j'errais sur l'océan onduleux des vignes, avec mon compagnon, mon ami, le petit chien jaune Mitzi, combien de fois n'ai-je pas tressailli au tournant de la voie nouvelle et du sentier inexploré. Tu m'as vu, Mitzi, épier à tous les carrefours, à tous les angles du chemin, à tous les détours des sentiers dans les bois, l'apparition terrible, sans forme et pareille au néant, et qui m'eût soulagé un moment de l'ennui de vivre. Et toi, mon ami, mon frère, ne cherchais-tu pas aussi quelque chose que tu ne trouvais jamais? Je n'ai pas pénétré tous les secrets de ton âme; mais j'y ai découvert trop de ressemblances avec la mienne pour ne pas croire qu'elle était inquiète et tourmentée. Comme moi, tu cherchais en vain. On a beau chercher, on ne trouve jamais que soi-même. Le monde pour chacun de nous est ce que nous en contenons. Pauvre Mitzi, tu n'avais pas comme moi, pour conduire tes recherches, un cerveau aux circonvolutions nombreuses, la parole, des appareils savants et ces trésors d'observation contenus dans nos livres. Tes yeux se sont éteints et le monde avec eux, ce monde dont tu ne savais presque rien. Oh! si ta chère petite ombre pouvait m'entendre, je lui dirais : bientôt mes yeux aussi se fermeront pour l'éternité, sans que j'en aie appris beaucoup plus que toi sur la vie et la mort. Quant à ce monde inconnu que je cherchais, j'avais bien raison, quand j'étais enfant, de le croire près de moi. Le monde inconnu nous enveloppe, c'est tout ce qui est hors de nous. Et

puisque nous ne pouvons sortir de nous-mêmes, nous ne l'atteindrons jamais. »

*
* *

Parmi les souvenirs relatifs à Capian qui reviennent le plus souvent dans la correspondance de France et dans son œuvre, il est un certain petit chemin où Mme Arman aimait à se promener : « Allez-vous au-devant de la lune sur votre petit chemin comme une princesse qui fait une visite à une princesse sa voisine? Mais est-ce qu'on ne vous l'a pas défait, votre petit chemin? »

Dans une autre lettre nous lisons :

« ... Le blanc a-t-il beaucoup donné et la lune est-elle sur votre petit chemin? »

Dans *Le Lys rouge*, il fait dire à Thérèse Martin Bellême :

« A Joinville, j'ai mon chemin, un chemin plat avec la lune au bout. Elle n'y est pas tous les soirs; mais elle y revient fidèlement, pleine, rouge, familière. C'est une voisine de campagne, une dame des environs. Je vais très sérieusement au-devant d'elle par politesse et par amitié. »

Quand la saison s'avançait il fallait quitter Capian, la vieille petite maison des vignes. Le sentiment de mélancolie que France ressentait toujours au moment du départ se reflète dans *La Vie littéraire* :

« La pluie froide et tranquille qui tombe lentement du ciel gris frappe mes vitres à petits coups comme pour m'appeler; elle ne fait qu'un bruit léger et pourtant la chute de chaque goutte retentit tristement dans mon cœur. Tandis qu'assis au foyer, les pieds sur les chenets,

je sèche à un feu de sarments la boue salubre du chemin et du sillon, la pluie monotone retient ma pensée dans une rêverie mélancolique, et je songe. Il faut partir. L'automne secoue sur les bois ses voiles humides. Cette nuit, les arbres sonores frémissaient aux premiers battements de ses ailes dans le ciel agité, et voici qu'une tristesse paisible est venue de l'occident avec la pluie et la brume. Tout est muet. Les feuilles jaunies tombent sans chanter dans les allées: les bêtes résignées se taisent; on n'entend que la pluie; et ce grand silence pèse sur mes lèvres et sur ma pensée. Je voudrais ne rien dire. Je n'ai qu'une idée, c'est qu'il faut partir. Oh! ce n'est pas l'ombre, la pluie et le froid qui me chassent. La campagne me plaît encore quand elle n'a plus de sourires. Je ne l'aime pas pour sa joie seulement. Je l'aime parce que je l'aime. Ceux que nous aimons nous sont-ils moins chers dans leur tristesse? Non, je quitte avec peine ces bois et ces vignes. J'ai beau me dire que je retrouverai à Paris la douce chaleur des foyers amis, les paroles élégantes des maîtres et toutes les images des arts dont s'orne la vie, je regrette la charmille où je me promenais en lisant des vers, le petit bois qui chantait au moindre vent, le grand chêne dans le pré où paissaient les vaches, les saules creux au bord d'un ruisseau, le chemin dans les vignes au bout duquel se levait la lune; je regrette ce maternel manteau de feuillage et de ciel dans lequel on endort si bien tous les maux.

« D'ailleurs j'ai toujours éprouvé à l'excès l'amertume des départs[1]. »

1. *La Vie littéraire*, série II, article : « Lexique. »

***

En 1892, M. de Caillavet acheta un yacht : *Cymbeline*. France, qui aimait la navigation, s'en montra enchanté et ébaucha des projets et des itinéraires de voyages magnifiques. Aussi fut-il un peu dépité de ne pas être du premier : on ne l'avait pas invité. On avait invité d'autres amis. Il en conçut une certaine mauvaise humeur qui perce dans quelques phrases de ses lettres. Cependant on le convia à venir passer la semaine des régates à Cowes, à bord de *Cymbeline* : la semaine, pas davantage. Avant et après on navigua autour de l'Angleterre, sans lui. Il en voulut aux amis importuns qu'il accusait de l'avoir fait exclure de cette croisière. Il s'informa pourtant affectueusement auprès de Mme Arman de la manière dont elle supportait la vie de bord :

« Permettez-moi de vous rappeler que vous m'avez promis de m'écrire tout de suite comment vous aviez passé votre première nuit navale. Ne m'oubliez pas par charité s'il vous plaît. Je suis très en peine de vous. »

Après la « semaine de Cowes » où il s'était amusé médiocrement à cause de la présence des importuns qu'il supposait lui être hostiles, il reprit la correspondance :

« Bien chère Madame,

« je vais mieux ce matin. Je crois entre nous que c'est l'effet de votre lettre.

« Je suis à la vérité accablé d'ennuis et irrité de mille tracas. Tout allait bien pourtant sans une fièvre qui m'a ôté la force et le sommeil. Il s'en faut de peu que *La Rôtisserie* ne soit finie, quant au gros œuvre. M. J. Coi-

gnard est sur la route de Lyon. Mais quand j'aurai fini de tracer les scènes, il me faudra des livres pour fixer une infinité de détails. Or je sais moins que jamais quand je pourrai me servir de ma bibliothèque. Le muet tapissier a posé quelques casiers dans un coin, mais il se repose accablé de cet effort et mon imagination voit dans les casiers plutôt un columbarium, où elle met des urnes funèbres, plutôt qu'une bibliothèque savante. Je n'espère plus même un rideau. Par bonheur j'ai trouvé hier chez Charavay une bibliothèque fort utile pour publier les lettres de Julie. Mais faites-vous une idée de mes misères par cet exemple qu'il me faut aller à la bibliothèque pour trouver *Le Lac* de Lamartine. Charavay m'a communiqué quelques lettres de Charles qui était un aimable vieillard, affectueux, simple, ingénu et courageux. Il avait lu les romans anglais et les contes de Voltaire. Tout le monde a ses soucis : pendant que Julie pensait à Lamartine, Charles souffrait cruellement de la pierre. Il écrivait à son ami Morel de Vindé, qui habitait la Celle-Saint-Cloud : « S'il y avait de l'Institut à la Celle un ruisseau, je m'y laisserais couler comme une grenouille. Mais que dirait Mme de Vindé si elle me voyait aborder sa pelouse comme Ulysse la plage où Nausicaa lavait son linge? Ce qui m'enrage c'est qu'on me dit : à votre visage on voit que vous vous portez à merveille. J'ai envie de leur répondre comme la vieille de Candide : « Vous ne parleriez pas ainsi si vous voyiez mon derrière. » Je cite de mémoire, la lettre étant restée chez Charavay. Mais je crois que cette incongruité relevée de littérature vous plaira comme un avantage remporté par l'esprit, la bonne humeur et le courage sur les maux de la vie. Je vous écris, bien chère madame, au bruit d'une pluie abondante et claire comme les cascades des montagnes. Je ne sais comment je ferai pour publier ces lettres sans vous. Revenez bientôt, madame, ce ne

sera de votre part que de l'humanité. Vous ne me dites rien de mon article du *Temps* qui s'appelle, je crois, « Au Prieuré » et où il y a un dialogue. Il me semble que c'est ce que j'ai fait de moins mal depuis longtemps. *La Rôtisserie* aussi a, je crois, des parties passables, à cause de l'abbé Coignard, qui a pris un caractère. Mais vous n'avez pas lu cela. Et rien n'existe de ce qu'ignore le Soleil.

« Revenez à Paris, madame. La belle pluie qui jette à mes oreilles sa puissante et fraîche clameur va laver la ville et la rendre digne de vous recevoir. Ah! madame, que je suis fâché que vous soyez à Londres. En même temps que cette lettre je porte *moi-même* à la poste la carte destinée à Mlle Massenet. M. Arman a-t-il reçu ma lettre? Dites à Gaston que je l'aime vraiment, et tous les jours davantage. Et croyez, madame, à mes plus tendres respects.

« ANATOLE FRANCE. »

« Chère Madame,

« je pense que vous n'êtes plus à Cowes, et puisque vous avez la dureté de ne pas me donner de vos nouvelles, je ne sais où vous êtes. Sans doute Eugénie est mieux instruite et je vous adresse cette lettre avenue Hoche. J'espère que vous y répondrez et que vous aurez un peu de pitié de mon état de solitude et d'ennui. Depuis une semaine que je suis à Saint-Thomas, je ne suis guère sorti de ma petite chambre d'où l'on voit, je vous l'ai dit, un mur écroulé couvert de fleurs. Ce sont des saponaires d'un rose tendre et fatigué, comme des amoureuses. J'irai sans doute lundi à Notre-Dame de Liesse, ce qui vous semble misérable à vous qui abordez aux îles fleuries, aux bouches des fleuves et peut-être dans les grottes magiques.

« Noël Charavay qui me comble de présents (il m'a

donné un grand portefeuille en maroquin rouge à dentelle Louis XVI) m'a envoyé les lettres de Mme Charles dont je vous ai parlé. Il me manque seulement que vous les connaissiez pour que je m'y intéresse. Elles sont curieuses et l'on en peut tirer deux ou trois articles. Mais il faut beaucoup de livres pour les publier. Et dans mon dégoût et ma lassitude de tout, je n'ai pas emporté même ici les dix ou douze volumes que j'avais dans le bateau. Il est vrai que ce sont d'autres livres qu'il faut pour *illustrer* ces lettres. Elles sont adressées au B^on^ Mounier. Il y a un endroit relatif à Lamartine. Je vous le copie pour vous amuser : « J'ai dit à M. de Lamartine votre bienveillance pour lui. Il en est fort touché et s'il n'a pas été vous remercier encore, c'est que sûrement il est malade. Je voudrais bien que nous parvînssions à faire quelque chose qui fût agréable à cet intéressant jeune homme et à sa famille. J'aimerais à leur rendre un peu du bien qu'ils m'ont fait. » C'est tout. Il y a aussi dans ce dossier une lettre de M. Charles datée du 4 Thermidor an XII (23 juillet 1804), elle est étonnante. Il faut que vous la lisiez. Adressée à M. de Vindé, elle commence ainsi : « Enfin, mon très cher, je puis vous donner des nouvelles positives, jeudi prochain j'épouse cette bonne Julie... Certainement elle vaut bien plus que toutes les peines que sa possession m'aura coûtées. » N'est-ce pas amusant et ne voulez-vous pas connaître la suite... mais peut-on s'intéresser à ces vieilleries quand on visite les grottes de Fingal?

« Je vous laisse à vos brillants plaisirs et je rentre dans l'ombre de mon petit mur. Ayez quelque pitié de moi. Donnez-moi de vos nouvelles et de celles des vôtres. Et croyez au tendre respect avec lequel je vous baise les mains.

« ANATOLE FRANCE. »

« Dimanche, Saint-Thomas par Corbeny (Aisne). »

Pendant que Mme Arman terminait son voyage en yacht, France alla à Lion-sur-Mer chez la comtesse de Martel qui nous a raconté que quelque temps auparavant France, Barrès et elle-même avaient résolu de faire ensemble un roman par lettres dans le genre de *La Croix de Berny*. Il fallait un quatrième. On demanda à M. Genest, un ami qui passait chaque été quelques semaines à Lion, comme France. Il accepta à la condition que les trois autres s'engageraient sur l'honneur à ne révéler à personne sa collaboration, et Mme de Martel fut chargée d'aller proposer ce roman à Magnard, directeur du *Figaro*, et d'en obtenir un « gros prix. » Elle demanda trois francs la ligne, sans grand espoir, car à cette époque c'était un prix considérable. Magnard accepta si facilement que Mme de Martel fut stupéfaite de cette générosité inattendue. « C'est, répondit Magnard, que le souci que vous prenez de me cacher le nom du quatrième collaborateur me confirme dans ma première idée... C'est Renan! »

Mme de Martel garda un silence qui fortifia la conviction de Magnard et se retira désolée de ne pas avoir exigé cinq francs!

Chacun des quatre écrivit sa première lettre, mais jamais on ne put obtenir de la nonchalance de France qu'il écrivît la seconde; ce qui mit fin à cette piquante collaboration.

***

Après son séjour à Lion, France alla à Capian, et, quand il revint à Paris, il reprit avec Mme Arman de Caillavet ce qu'il appelait son journal, dont nous extrayons ces quelques lignes :

« 2 octobre 1892... Il me reste la force de vous remer-

cier de votre gracieuse hospitalité. J'en regrette tout, même les mouches ! »

« 3 octobre 1892... Vély vient m'annoncer la mort de Renan. C'est quelque chose de grand, c'est quelque chose de nous qui s'écroule... Sa mort nous étonne. Et il y a de la nôtre dans celle-là. »

« ... Octobre... Je reçois, chère Madame, votre aimable lettre qui me fait regretter de ne pas avoir assisté aux fêtes que les vignerons vous ont données. Mais il est des lettres, comme de la lumière des étoiles, qui ne nous parvient que lorsque ce qu'elle représente n'est plus... »

« 5 octobre 1892... *La Rôtisserie* est toute à refaire. Je suis accablé. La fièvre ne me quitte plus. »

« ... Octobre... Je regrette de plus en plus les mouches. Elles sont remplacées par des gammes. Les pianos sont, dans cette rue, comme les feuilles dans les bois. Mais ils font plus de bruit. »

« ... Octobre... D'Haussonville lui a dit que pour combattre Zola il fallait un nom très littéraire, et qu'il ne voyait que le mien, à défaut de celui de Bourget. J'ai répondu qu'il en trouverait d'autres en cherchant bien; que pour moi je ne voulais pas être désigné comme celui qui empêche un homme de talent de passer. »

***

A la même époque, l'intimité de Mme Arman de Caillavet avec Maurras s'était resserrée. Elle reçut de lui de nombreuses lettres.

« Chère Madame,

« ... Un affreux coryza me met depuis hier dans un état très ridicule. Je désirais tant vous remercier des lignes trop gracieuses que vous avez voulu m'écrire, et aussi de toutes les lignes, de toutes les paroles aimables dont vous m'avez encouragé et soutenu et activé depuis plus d'une année. Ces choses font le charme et le prix de la vie. Mais pourquoi donc, après cela, dans ce charmant billet de jeudi, vous déguisiez-vous en grand'mère? C'est à moi qu'il conviendrait mieux de me lamenter de mon âge. Pour ma part, je me sens tout à fait vénérable et si l'on n'aperçoit pas encore bien mes cheveux gris, c'est qu'ils ne poussent qu'en dedans.

« CHARLES MAURRAS. »

« .. Comment se fait-il que vos lettres ressemblent aux tableaux que j'aime le mieux? Et ce que vous me dites de la tristesse essentielle de toute joie! Il faut être ivre de soleil pour bien pénétrer cette chose. Je suis un peu sorti de l'atonie où vous m'avez vu et un peu plaint le mois dernier; je recommence à vivre et j'ai remplacé peu à peu les ennuis de l'ennui par les ennuis de l'action et de la distraction. Ai-je gagné au change? Je ne le pense pas.

« CHARLES MAURRAS. »

« ... J'étais inquiet d'autre chose. Je craignais que mes doléances politico-sociales ne vous eussent fait trop sourire. Je vois avec plaisir qu'il n'en a rien été.

« ... Je suis d'ailleurs rempli de confiance, non point certainement en moi, mais dans une certaine étoile. Il paraît que c'est dans ma main.

« ... Plus je songe, plus je comprends que je ne suis bon qu'à moudre des rêves ou à prêcher des hommes.

Mais la carrière de la prédication m'est coupée par le sort. Je me rabats donc sur le reste tout en travaillant de mon mieux à conserver des yeux ouverts, des sens vivants au milieu de ma rêverie. Mais que cela est donc difficile...

« Charles Maurras. »

Paul Hervieu écrit aussi très souvent à Mme Arman de Caillavet. Quand il fait paraître *Peints par eux-mêmes*, elle est une des premières à le féliciter en termes qui ont dû lui aller au cœur, car il répond :

« 22 mars 1893.

« Madame,

« Je suis profondément touché par cette lettre d'expression si bonne et si haute, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, sur mon nouveau roman.

« Vous avez bien voulu comprendre et satisfaire l'anxiété avec laquelle j'attendais votre jugement : et c'est infiniment charmant à vous d'avoir pris la peine de me rassurer si vite, après avoir pris celle de me lire si promptement aussi.

« J'irai, dimanche prochain, vous porter de vive voix mes remerciements les plus reconnaissants, avec un exemplaire du livre dont vous avez daigné si généreusement m'enorgueillir.

« Je vous prie, Madame, d'agréer l'hommage de mon très respectueux dévouement.

« Paul Hervieu. »

Ces correspondances et le commerce d'amitiés déjà anciennes, capables à elles seules de remplir et d'orner son existence, ne ralentissaient pas cependant l'ardeur de Mme Arman de Caillavet à découvrir de jeunes talents, ni sa bonté à les encourager. Ces lettres d'Hughes Rebell et de Rodenbach en sont le témoignage :

« Madame,

« ... A cause de cette habitude que j'ai contractée de penser seul, j'éprouve quelque gêne à ce jeu d'idées que l'on se lance, que l'on reçoit, que l'on se renvoie, en leur donnant à chaque coup sa marque avec intérêt et détachement. Il y a bien certaines pensées qu'il me plairait infiniment de ne pas tenir secrètes, mais je crains qu'il ne faille, pour les laisser entendre à des personnes différentes, une forme spéciale que je ne sais point choisir.

« Je vous l'avoue, il m'est indifférent de rencontrer des prosélytes parmi des lecteurs que je ne vois pas, mais je souffre de toute contradiction que j'observe sur un visage, à moins qu'elle ne vienne de vous ou de M. France, car vos jugements sont présentés avec tant de séduction que je ne puis résister à leurs grâces. C'est même ce qui m'a rendu presque muet quand vous m'interrogiez. Il y a, dans mon cas, moins de timidité que de plaisir. Je suis pareil à un musicien qui ne sait plus sa partie et perd la mesure au milieu de l'orchestre. Il va trop vite ou trop lentement ou, comme il m'arrive, il écoute les voix belles et oublie lui-même de chanter.

« Mais croyez, Madame, que j'essaierai de me guérir de cette ennuyeuse gaucherie, puisque vous me faites l'honneur de penser qu'il peut y avoir échange entre nous, et que mon esprit est capable de rendre ce que le vôtre lui donne si aimablement.

« Recevez, je vous prie, Madame, l'assurance de mes sentiments très respectueux.

« HUGHES REBELL[1]. »

« P. S. — Cette lettre s'adresse à la bonté que laisse voir en elle Mme de Caillavet et demande grâce à

1. Jeune écrivain mort en 1905.

l'esprit de malice qui perd ses droits aujourd'hui que je me présente désarmé. »

« Chère Madame,

« Volontiers, et très en joie d'une bonne soirée à passer auprès de votre esprit charmant dans cette maison où il y a de l'art dans l'air.

« Et permettez-moi de vous offrir ce nouveau poème comme un remerciement de tant de bonnes heures que je vous dois déjà.

« Respectueusement vôtre.

« Georges Rodenbach. »

***

Le succès de certains romans mondains agaçait un peu Mme Arman, et elle avait souffert du dédain que d'élégants cercleux avaient dans son salon manifesté à France. Elle voulut prouver qu'il était capable, lui aussi, de conter une belle histoire d'adultère parisien et qu'il n'ignorait plus rien des raffinements d'un milieu qu'elle lui avait fait connaître. Elle le poussa, le harcela, mais longtemps il se défendit :

« — Je ne sais rien des gens du monde. Je n'ai jamais vécu dans l'intimité de ces fantoches; je dirai des sottises, et les fantoches se moqueront de moi... Et ils auront raison! Vous concevez... vous concevez... » Et il levait les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de l'absurdité d'une pareille idée. Mme de Martel nous a conté que, dans sa jeunesse, France répétait à tout moment : « Vous concevez... Vous concevez... »

Tenace, Mme Arman de Caillavet revenait constamment à son projet. France éludait toute promesse : « On

verra... » disait-il. Mais à force de lui parler du roman, elle finit par l'amener à y penser. Un jour, il concéda :

« — Si je m'y décidais, il faudrait que vous m'aidiez beaucoup. »

Elle promit de lui brosser les fonds de tableau et de lui donner toutes les indications dont il aurait besoin.

« — Et puis enfin, monsieur, ne rencontrez-vous pas chez moi assez de gens du monde pour trouver là tous les modèles qui vous seront nécessaires? »

Et Mme Arman passait en revue tous ceux ou celles qui pouvaient composer des silhouettes amusantes ou fournir un détail piquant. Mme B., qui les avait beaucoup agacés un jour où ils l'avaient emmenée au Musée du Louvre et où « elle découvrait sans cesse dans les figures des vieux peintres la ressemblance de personnes à elles connues[1], » fut condamnée à être mise dans le roman avec ce ridicule.

Mme Arman de Caillavet voulait à toute force qu'une des scènes principales du roman se passât à l'Opéra. Elle n'y allait jamais et détestait la musique, mais trouvait l'Opéra un beau cadre. Elle ajoutait que les petits salons des loges étaient très commodes pour une déclaration et reconnaissait à la musique, comme accompagnement à de tendres aveux, un certain agrément.

« — N'est-ce pas, monsieur, on placera à l'Opéra une scène très amoureuse ou très pathétique?

« — A l'Opéra? Mais, madame, je n'y fiche jamais les pieds! »

Elle haussait les épaules, geste qui lui était familier, et répliquait :

« Et la Thébaïde, monsieur, l'avez-vous beaucoup fréquentée? Les scènes de Thaïs qui s'y déroulent passent cependant pour être assez réussies... Et la maison de Daphné, à Corinthe? La connaissez-vous? »

1. *Le Lys rouge.*

Elle eut l'idée d'introduire dans le groupe des « Fantoches » un personnage au caractère pittoresque qui ferait avec eux un contraste violent. Cela séduisit France. On pensa d'abord à Verlaine. Beaucoup de gens ont cru le reconnaître sous les traits de Choulette. Ils se sont trompés. Le personnage qui a inspiré Choulette à France était un vieil original, royaliste, catholique militant et toujours perdu dans ses rêves. Il logeait au dernier étage d'une maison de prostitution modeste. Tous les matins, il allait lui-même chercher son lait chez la crémière et un petit pain chez le boulanger. Un jour au seuil de sa porte, tenant d'une main le pot au lait et de l'autre le petit pain, il rencontra France. Sans écouter son bonjour, poursuivant son idée, il lui déclara avec force : « Pie IX s'engage dans une voie où je ne le suivrai pas ! »

Puis, très digne, il entra dans la maison close.

France parlait avec délices du vieux gentilhomme et de cette rencontre.

On décida que l'héroïne s'appellerait Thérèse Martin-Bellême et qu'elle habiterait à Paris l'hôtel situé 12, quai de Billy. Cette belle demeure, devenue aujourd'hui l'Ambassade de Pologne[1], appartenait à une tante de Mme Arman et était connue sous le nom d'Hôtel du Cèdre parce que dans son petit jardin se dresse un des premiers cèdres importés en France, et planté là par Mme de Lauraguais en 1760.

On décida aussi qu'il fallait aller à Florence pour y situer les plus belles pages d'amour de l'idylle. On partit donc, un beau jour de mai, quelques semaines après le mariage de Gaston, et on emmena le jeune ménage. France avait quitté Paris, trois jours plus tôt, pour visiter quelques villes de Provence.

1. Avenue de Tokio, 12.

Au matin, quand le train entra en gare d'Avignon, on aperçut France « en long manteau » qui « longeait le quai..., le chapeau en arrière..., traînant un vieux sac. » Quand il reconnut les voyageurs, il leur sourit, monta dans leur compartiment en hissant « sa très vieille valise qu'il tirait par les anses à demi rompues..., » il la plaça « dans le filet avec un soin minutieux, parmi les sacs corrects, enveloppés de toile grise. » Il fit compliment à Mme Arman « des pèlerines de son carrick carmélite et se montra plein de gaieté spirituelle et de joie naïve [1] » à la pensée du beau voyage qu'ils allaient faire ensemble.

En Italie, France décida que le roman s'appellerait *La Terre des Morts*. Mme Arman n'aimait pas ce titre. Pendant ce voyage, elle était hantée par l'idée du roman et en parlait à chaque instant. Dans les beaux jardins, dans les sombres églises, dans les grandes salles tristes des palais déserts, elle disait : « Il faudra qu'une des scènes se passe là. »

Et comme cela se renouvelait dans tous les jardins, dans toutes les églises et dans tous les palais, France grommelait : « Roman mondain en dix volumes... »

Mme Arman prenait inlassablement des notes sur des bouts de papier. Elle en bourrait son petit sac, d'abord, puis les poches de France : « Ce serait tellement dommage de perdre cette idée, ou cette indication, » disait-elle.

Le soir on avait bien du mal à rassembler les papiers et à déchiffrer les hiéroglyphes... quand on ne les avait pas perdus.

Un jour, sur la place Sainte-Marie-Nouvelle, on s'arrêta devant l'échoppe d'un vieux savetier. « Un moineau à qui manquait une patte, qu'on avait remplacée par un bout d'allumette, sautillait gaiement sur la tête

1. *Le Lys rouge.*

du vieillard[1]. » Le bonhomme offrit un brin de basilic aux deux dames en disant : « Pour le parfum, signora... » Un peu pour se moquer de sa belle-mère, Mme Gaston de Caillavet s'écria : « Il faudra mettre aussi dans le roman ce vieillard, cet oiseau et ce pot de basilic. — Certainement, mademoiselle, répondit France, et pour vous punir de railler on vous y fera jouer un rôle épouvantable! »

Il l'appelait « mademoiselle » et prétendait qu'elle avait l'air d'une petite fille, et pas du tout d'une dame. Dans les boutiques, les marchands lui donnaient raison, ce qui la faisait enrager. France, à chaque « mademoiselle. » triomphait : « Vous voyez, mon enfant. Nous avons l'air complices d'un enlèvement de mineure! »

Un jour où un pâtissier, en leur servant des glaces, avait commis la « blessante » méprise, France, très grave, lui dit : « Vous faites erreur, mon ami, madame est mariée, et elle a même dix enfants! » Puis se retournant vers la jeune femme amusée, il lui demanda si elle était contente de lui.

Un autre jour, comme elle sortait tenant à la main des lettres qu'elle venait d'écrire et qu'elle comptait jeter dans la boîte de l'hôtel, sa belle-mère l'appela, de la rue, où depuis un moment on l'attendait. Dans sa précipitation à rejoindre ses compagnons de voyage, Mme Gaston de Caillavet oublia sa correspondance. Au coin de la place de l'Église d'Or San Michele et d'une petite rue étroite qui regarde le *Saint Marc* de Donatello, elle trouva enfin une boîte aux lettres. Elle y jeta les siennes. France dit à Gaston : « Si j'étais vous, Gaston, je serais jaloux. Pourquoi cette jeune femme n'a-t-elle pas donné ses lettres au portier de l'hôtel? Cela est mystérieux et inquiétant. » Et il se mit à taquiner le jeune ménage et à disserter sur la jalousie.

1. *Le Lys rouge*.

Dans *Le Lys rouge* la boîte aux lettres d'Or San Michele sert à éveiller les premiers soupçons de Dechartre.

Chaque jour, on partait vers dix heures, et une lettre de Mme Gaston de Caillavet à son père nous renseigne sur l'allure à laquelle Mme Arman menait la petite troupe :

« ... Il nous faut courir les musées, les palais, les églises, les rues, les boutiques, les monuments dix heures par jour, grâce à l'ardeur invincible et à la santé d'acier de ma chère belle-mère. Je suis ravie d'avoir M. France comme compagnon de voyage. Étant beaucoup plus fragile que moi, il réclame quelques ménagements et des repas à heures fixes. Grâce à lui, j'ai encore l'espoir de revenir en bon état. Nous avons visité Gênes et Pise jusque dans leurs moindres détails. Mère, charmante, mais impitoyable, ne nous a fait grâce d'aucune beauté. Je ne suis pas fatiguée, ne te tourmente pas. Il n'y a que M. France qui se plaigne, et il ne s'en prive pas. Au reste, il est charmant. Ses doléances, ses admirations, ses attrapades avec ma belle-mère sont choses très divertissantes. Cette dernière est délicieuse avec moi, elle me soigne comme si j'étais une petite fille de six ans. Cela me touche; j'en suis contente aussi, car avec sa prodigieuse santé, sa force et son énergie en voyage, jamais je ne pourrais la suivre. M. France qui écrit à côté de moi me charge de te transmettre ses meilleures amitiés et de te dire que « la chère madame et enfant (c'est mon surnom) fait la joie du voyage. » Ma modestie souffre un peu de te transmettre cette aimable commission; un peu mais pas trop! »

France réclamant des repas à heures fixes!... C'est qu'en voyage Mme Arman oubliait très souvent de déjeuner.

*
* *

L'été suivant, pendant que M. et Mme Arman de Caillavet naviguaient sur leur yacht *Cymbeline*, France attendait à Paris le moment où il pourrait aller à Lion-sur-Mer, chez Mme de Martel.

Mme Arman avait dû lui faire quelques critiques sur la nouvelle publiée dans *L'Écho de Paris* le 26 juillet, *Guido Cavalcanti*, car il lui répondit :

« Chère Madame,

« je vous remercie de votre gracieuse lettre, qui a adouci ma solitude. J'apprends que vous buvez jusqu'à la lie les délices de la vie inimitable où votre mari vous a entraînée. O Monsieur Arman! O race des Marc Antoine qui cherchent la volupté dans l'action. Je vois bien que mon Guido est obscur. Mais ce n'est pas faute d'y avoir travaillé, car cette seconde partie qui vous semble négligée m'a coûté trois jours de labeur. Enfin, nous aviserons à éclaircir ces dames que vous ne voyez pas bien, parce que je n'ai pas su vous les montrer. Mon idée (j'en avais une) était pourtant bien simple. Guido ne trouva le bonheur ni dans le rêve (une dame) ni dans l'action (deux dames). Il trouva le repos dans la mort (une dame) qu'il ne craignait pas parce qu'il était athée. C'est dommage, j'ai eu plaisir à conter cette histoire et je vois que je ne dois pas croire que le plaisir que je prends est du plaisir que je donne. Le pis de l'affaire est que j'ai reçu la mise en pages des *Opinions de M. Coignard* et qu'il y manque quarante pages. Vous entendez, chère Madame, il reste à trouver quarante pages pour faire un volume même mince, même vide, même *creux* comme

ils disent rue Auber. J'en obtiens dix en arrangeant un Saint Abraham qui a paru dans *La Vie littéraire*. Il m'en reste trente à faire je ne sais comment. Cela me contrarie beaucoup et je suis aussi très ennuyé de la quantité de placards de *Jeanne d'Arc* qui tombent sur moi. Je m'abîme dans ces ennuis pendant que vous vivez la vie *inimitable*, Madame.

« Je pars pour Lion non point demain, samedi, comme il était convenu, mais dimanche. C'est Mme de Martel qui en retardant son départ a retardé le mien. L'affaire Aubert est arrangée comme je vous ai dit. Mais j'aurai bien quelque chose à payer. Je suis de plus un peu souffrant, très triste, de très mauvaise humeur. J'espère bien vous voir à Anvers. Je fais mes amitiés à votre capitaine et je vous baise les mains avec une respectueuse tendresse.

« ANATOLE FRANCE. »

L'Opéra s'apprêtait à monter *Thaïs*. Massenet avait écrit la musique sur un livret que Louis de Grammont avait tiré du roman. Tous deux suppliaient France de venir leur donner des conseils, mais il ne s'intéressait pas à leur travail. Les décors et la figuration l'amusaient davantage, et il écrit à Mme Arman :

« ... Hier, je suis allé voir les maquettes de trois décors, peints par Jambon, pour *Thaïs*. Le monastère d'Albine est bien joli de goût et de couleur. Mais la Thébaïde n'est qu'un bouquet de cocotiers, le rêve de la caravane au désert et une enseigne de produits algériens. S. demande pour Mlle Beppa un rôle de premier mime. Le petit C. plus modeste me prie de réserver à une amie qu'il a dans le corps de ballet un « troisième petit chacal. »

Arrivé à Lion, France le soir même griffonne ce billet :

« Chère Madame,

« moi aussi je suis cimmérien, moi aussi j'habite les bords de l'océan. Mais je ne navigue pas. Je ne découvre pas comme vous des rivages inconnus et des finaly nouveaux. Je m'enferme dans un chalet nommé la Farandole. C'est là qu'il faut m'écrire à Lion-sur-Mer.

« Je suis parti ce matin avec un permis de *L'Écho* et ce que je vous en dis est pour gagner la considération de votre mari.

« Mlle Cantel et Maurras s'étaient trouvés à la gare sans autre révélation de mon départ que cette double vue que donne le sentiment. C'est à peine si Mme Poirier [1] avait un peu guidé leur instinct fidèle. Quant à Mme de Martel, elle n'arrivera que lundi matin.

« Vous trouverez dans *l'Écho* de mardi matin le Buffalmacco sorti de vos feuillets de traductions. J'ai apporté ici *La Terre des Morts* mais dans une montagne d'épreuves et de notes. Jeantet et Ferroud ne me laissent pas de repos. Je suis comme Phèdre qui ne savait par où commencer. Il est vrai que si elle avait pu, elle aurait bien su. Faites, chère Madame, mes amitiés au capitaine et croyez à mon amitié dévouée et respectueuse.

« Anatole France. »

Mlle Cantel avait été la secrétaire de France avant que Mme Arman de Caillavet ne rendît son rôle superflu.

Un jour où France et Mlle Cantel transportaient en fiacre une grande quantité de livres, le fond de la voiture céda sous leur poids et les livres s'éparpillèrent sur la place de la Concorde. Les passants surpris purent ainsi

1. Concierge d'Anatole France.

voir Anatole France, tête nue et l'air effaré, ramassant ses volumes au risque de se faire écraser par les voitures qui se croisent en cet endroit.

Mme de Martel habitait à Lion-sur-Mer le Chalet Vernet, trop petit pour y recevoir des invités. Elle logeait ceux-ci dans une petite maison appelée la « Farandole. » France occupait « la chambre aux mouches. » Elles y pullulaient, mais « il était facile à vivre et déclarait que ces mouches lui tenaient compagnie[1]. »

Il écrivait à Mme Arman :

« Ma chambre est très bien, mais elle ne vaut pas le cabinet de travail de l'avenue Hoche... »

« ... Quand je descends dans la rue, j'aperçois entre des murs un petit morceau de la mer, agitée comme un mouchoir. »

Quand Mme de Caillavet n'était pas auprès de lui pour l'encourager, le travail l'ennuyait. Dans chacune de ses lettres, il se plaignait, grognait et gémissait :

« ... Je suis accablé de travail et un peu inquiet de ma lenteur. »

« ... Je deviens stupide loin de vous. »

« ... Ici, je travaille huit heures sans avancer à grand' chose. Je suis consterné. »

« ... En définitive, comme je travaille de huit à neuf heures par jour, je puis être à plaindre, mais non pas à blâmer. »

1. Extrait d'une lettre de Mme la comtesse de Martel.

De cette mauvaise humeur il ne subsistait nulle trace dès qu'il pouvait quitter sa table de travail. Dans une lettre de Mme de Martel, nous trouvons en effet ce récit :

« France était délicieux, toujours content de tout, de bonne humeur, égal et gentil. Évidemment, il ne se déplaisait pas avec nous, parce qu'il n'avait aucune contrainte et dînait avec sa chemise à glands et ses espadrilles. Comme tous en faisaient autant, il se sentait à l'aise, sans détonner et il aimait bien ça. Souvent vers six heures, il allait se promener. Les enfants le suivaient, récoltant d'autres enfants, qui se mettaient aussi à suivre... Nous dînions à huit heures, mais presque tous les autres baigneurs dînaient à sept heures et demie ou même à sept heures. A huit heures et demie France n'était pas rentré et les parents affolés mobilisaient tous leurs domestiques pour les lancer sur la maison. Vers neuf heures, France arrivait, souriant et satisfait, suivi de son troupeau. »

Il aimait beaucoup se baigner, mais comme il ne savait pas nager et qu'il était très imprudent, on avait souvent bien du mal à l'empêcher de se noyer. Les enfants de Mme de Martel l'accompagnaient toujours. Les garçons se tenaient auprès de lui en pirogue. Plusieurs fois il leur dut de ne pas être emporté au large.

A la pêche aux crevettes, un jour, la culotte de son costume de bain craqua et, pour regagner la villa, sous les yeux des baigneurs, il dut voiler l'accident avec son petit panier.

Il ne parlait pas à Mme Arman de ces distractions. Il est probable qu'elle le harcelait au sujet de son travail, car dans toutes ses lettres France lui rend un compte exact des résultats de son labeur quotidien :

« Chère Madame,

« excusez-moi de vous écrire des lettres qui, comme vous dites, sont insignifiantes, insipides et ne contiennent pas d'anecdotes. Mais je travaille assez pour être tout à fait stupide.

« Depuis que je suis à Lion j'ai corrigé ou plutôt fait un chapitre de *Jeanne d'Arc*. J'ai écrit quarante pages du chapitre suivant et fait pour *L'Écho* la nouvelle de *Lucifer*. J'ai encore sur les bras *Cléopâtre*, mon malheureux *Abbé Coignard* et le reste de cette interminable *Pucelle*. Je voudrais entrer dans *La Terre des Morts* et je suis très abattu. Hier soir, pendant qu'on faisait partir sur la plage un ballon pour la fête de Suzanne, j'ai vu la mer avec des flammes livides à la frange des lames et tout le ciel rayé d'étoiles filantes. C'était très beau. Mais je pense que vous voyez mieux encore, sachant mieux voir et naviguant. Cette pauvre Gyp est toujours pleine d'un courage gai et d'une bonté simple. Mais Magnard lui a refusé un roman sous prétexte qu'on y reconnaissait H. Et je crois que cela contrarie ses projets d'économie domestique, sans contrarier son cœur inaltérable. Elle est très sage cette pauvre petite femme. M. Genest rhumatisant est parti auprès d'un cousin malade. Voilà tout ce que j'ai de nouvelles à vous envoyer. Envoyez-moi des vôtres, elles sont plus intéressantes. Mes amitiés au patron de *Cymbeline* et à vous aussi, Madame, mes amitiés tendres et respectueuses.

« Anatole France. »

« Chère Madame,

« vous ne m'écrivez plus. Et c'est bien mal à vous d'oublier un exilé. Nous avons eu ici des plaisirs qui ne m'ont point enivré, la fête de Lion; on a lancé des confettis et tiré un feu d'artifice sur le bord de la « mer-aux-

bruits-sans-nombre. » Mme Y. y a brillé. C'est la femme de M. Y. qui a un bateau de sept tonneaux. Est-il connu de M. Arman? Mme Y. avec une jolie taille et le teint gâté est la fleur de Caen. Mais le maire de X., M. de Z., l'a un peu compromise. On ne la voit pas. On ne lui rend pas ses confettis. Mais elle invite les jeunes gens chez elle, et ils y vont. Et ils y retournent. Elle n'a pas une jolie bouche, mais on ne voit que son sourire. Elle n'est point distinguée, mais on ne veut pas qu'elle le soit. Elle est très bien naturellement. Je n'ai pas eu l'honneur de lui être présenté. Nous ne sommes pas prudes au Chalet Vernet mais nous ne la voyons pas. Nous voyons la générale de B. et M. de P., qui sont excessivement convenables. Mais je ne les vois pas. Je suis enfermé toute la journée à la Farandole, qui est paisible en dépit de son nom. J'ai fini un chapitre de *Jeanne d'Arc*. J'ai presque fini la préface de Ferroud. Donnez-moi de vos nouvelles, chère Madame. Je vous baise les mains avec un tendre respect.

« Anatole France. »

« Chère Madame,

« êtes-vous encore au Havre? Moi je suis à Lion et je n'y suis pas très gai. Mais mon travail va plus vite que ne le voulaient vos présages chagrins. J'envoie ce matin même à C. Lévy *Les Opinions de Coignard* corrigées et augmentées de 40 pages qui faisaient défaut. Cela fait en moins de quinze jours :

1° Un chapitre de *Jeanne d'Arc* refait et un autre nouveau (70 p.) ;

2° Une nouvelle, *Lucifer* ;

3° Une préface, *Cléopâtre* ;

4° Deux chapitres de *Coignard* (40 p.).

« Après cela vous jugerez peut-être que je ne fais

rien. Car il y a une grande diversité dans les opinions humaines.

« J'avais oublié de vous dire, chère Madame, que M. Genest a perdu son cousin Picart, avoué. Nous ne savons si c'est un accident ou un suicide. Vous avez vu peut-être dans *Le Figaro* que M. Picart s'est tué en déchargeant son revolver. Je n'en sais pas davantage. Mme de Martel est vraiment une excellente et très agréable femme. Mais elle a très souvent à dîner des petits hobereaux normands qui m'ennuient. M. de Z., l'ami de Mme Y., M. de P. et Mme de P., née *bittermann*, M. de Malfilâtre. Celui-là, votre mari doit le connaître. Il a un bateau. Je l'aime mieux que les autres parce qu'il est rustique et marin.

« Je ne sais plus que faire pour *L'Écho*, je suis laborieux mais stérile. Je vous baise les mains.

« ANATOLE FRANCE. »

Ces dîners, dont il raillait les convives, étaient fertiles en incidents comiques.

Un soir qu'on lui avait fait promettre de s'habiller pour le dîner, il oublia et sa promesse et le dîner. Il fallut aller le chercher à la Farandole, alors que tous les invités étaient déjà arrivés depuis longtemps. Quand il parut enfin, ce fut une consternation : il était resté en veston et en chemise de flanelle avec des bottines jaunes. Il avait même oublié de se laver les mains. Mme de Martel nous a donné quelques détails sur cette mésaventure :

« C'était pour le Chevalier R. (celui qui disait : « J'ai un bête qui s'est assis sur mon tête pour se gratter [1] ! ») que j'avais donné le dîner auquel France avait une chaussette noire et une rouge et la bottine du pied rouge pas bou-

1. Il voulait dire une mouche.

tonnée!... M. Malfilâtre était le propriétaire d'un joli bateau, la *Sarcelle*; gentil, bon vivant, solide et effectivement rustique et « nature. » Il disait à France qui lui racontait laborieusement une histoire en « marchant sur sa langue » avec application : « Vous savez si c'est pour moi, télégraphiez... télégraphiez ! »

France aimait beaucoup Mme de Martel, et son affection pour elle apparaît dans presque toutes les lettres qu'il écrivit de Lion à Mme Arman de Caillavet :

« ... Mme de Martel est une excellente créature. Je ne la vois qu'aux repas, et le reste du temps elle ne se montre que par des soins et des prévenances...

« ... Hier je l'ai rencontrée dans la rue du village, tenant par la main deux petits mendiants à qui elle allait acheter des culottes. Elle nourrit tous les chiens perdus. C'est une excellente créature. »

Quand Mme de Martel ne travaillait pas (et Gyp[1] travaillait beaucoup) elle était dans l'eau ou à la pêche. Elle vivait en costume de bain; elle en avait six et ses enfants prétendaient qu'ils n'avaient jamais le temps de sécher.

Comme France s'était lamenté dans toutes ses lettres, au sujet des quarante pages qui lui faisaient défaut pour compléter le volume des *Opinions de M. Jérôme Coignard*, et qu'il écrivait encore à Mme Arman : « Je ne vous envoie pas d'épreuves parce que toute correction est inutile avant que j'aie avisé à trouver les quarante pages qui manquent..., » elle s'était décidée à lui en adresser quelques-unes de sa composition.

1. Voici comment France parle de Gyp (Mme la comtesse de Martel) dans *La Vie littéraire*, série II : « Le pseudonyme de « Gyp » cache une gracieuse femme, l'arrière-petite-fille de Mirabeau-Tonneau dont elle rappelle l'esprit prompt, indocile et mordant. »

« Chère madame,

« j'ai reçu hier soir la lettre par laquelle vous m'annoncez que vous avez bien voulu me faire quelques pages pour compléter notre pauvre abbé. J'ai terminé hier les additions et j'ai envoyé le paquet à Calmann-Lévy. Je suis désolé si, comme je le crains, vous vous êtes donné une peine inutile. Je vous en suis dans tous les cas bien reconnaissant. Je viens de finir pour *L'Écho* un Buffalmacco qui suit de près vos traductions.

« Je n'ai que le temps de le mettre à la poste avec cette lettre.

« Je suis bien à vous et aux vôtres et vous baise les mains.

« Anatole France. »

Le jour même, France ayant reçu l'envoi annoncé l'en remercia par une seconde lettre.

« Dimanche, 2 h.

« Chère Madame,

« j'ai reçu ce matin la jolie histoire de l'abbé et de la comédienne. S'il n'est pas possible de l'employer dans le volume qui est fini, nous pourrons en faire une nouvelle pour un recueil. Il ne faut pas la perdre : elle est tout à fait jolie et touchante et sage. J'ai reçu aussi avec la suscription autographe de M. Arman la messe du précieux sang et la photographie du reliquaire. Le reliquaire est d'un joli style Renaissance; quant au livre, il est d'une rusticité naïve. Je vous remercie de me l'avoir envoyé.

« Il y a ici un M. Malfilâtre qui m'invite à me promener à bord de la *Fauvette*. J'aimerais pourtant mieux faire une promenade à bord de *Cymbeline*. Je rencontre aussi sur la plage — où je vais peu — une Mme de Brie, qui est

la femme d'un général ; elle est assez aimable et pas sotte, bien qu'occupée de prêtres et de tireuses de cartes. Mais elle a largement l'âge de la dévotion. La connaissez-vous? Si j'en ai la force, car je suis très fatigué, je commencerai aujourd'hui *La Terre des Morts*. J'ai occupé ma matinée à arranger mes notes. Mais je sens bien qu'il y a dans ce roman une partie mondaine que je serai incapable de traiter...

« Croyez, Madame, à mes sentiments respectueux et affectueux.

« ANATOLE FRANCE. »

« Mes amitiés à votre mari. »

« Lundi matin.

« Chère Madame, je reçois votre lettre du Havre. J'apprends que vous passez par Paris vers la fin de la semaine. J'ai besoin justement d'être à Paris avant la fin du mois. S'il était possible de faire coïncider votre séjour et le mien, j'en serais heureux.

« A. F. »

Il commença « le roman » et quelques jours après il notait avec découragement : « J'ai fait en trois jours six pages de *La Terre des Morts*. De ce train le roman sera fini dans trois ans. »

Cependant au début de l'année suivante parut *Le Lys rouge*. L'émotion fut grande chez les admirateurs de France et les amis de Mme Arman. Nous en retrouvons l'écho dans beaucoup de lettres, parmi lesquelles nous choisissons celles de M. Charles Maurras.

« ... Je me hâte de vous remercier (c'est pour cela que j'ai pris la plume) de votre amabilité. Croyez bien que

Photog. Reutlinger, Paris.

ANATOLE FRANCE A L'ÉPOQUE DU *LYS ROUGE*.

j'en ai été touché aujourd'hui plus que jamais. Sans doute je ne suis pas si barbare que de laisser passer un *premier* chapitre de M. France sans me le procurer d'une façon ou de l'autre et (laissez-moi vous montrer ce mauvais sentiment!) j'ai été très glorieux d'avoir déjà lu le commencement du *Lys rouge* quand sont arrivées ces épreuves roses que vous aviez la toute gentillesse de m'envoyer et toutefois je les ai vues avec beaucoup de plaisir, d'abord parce qu'elles venaient de vous, chère Madame, et aussi (mais pardon!) à cause des notules du brave X!... Il est tout à fait réussi. C'est un dieu. Et tout de même ce *Lys rouge* est admirable.

« Charles Maurras. »

« Chère Madame,

« Cette belle et gracieuse lettre que j'ai reçue hier, ne soyez pas importunée que j'y réponde tout de suite. Je veux tout de suite vous dire ce que je sais de ce matin. Lévy accepte mon livre et, mieux que cela, il l'accepte de bonne grâce... je suis bien content. Je respire, je me sens en chemin de vous plaire un peu, puisque vous me souhaitez tout à fait *heureux et triomphant*. Je crois bien que mon nom va, du moins, triompher à la *Revue de Paris*, puisque Lévy m'a manifesté le *désir* d'y publier l'un de ces mythes. Mais laissez-moi vous dire, chère Madame, quelle gratitude (un peu étonnée) me cause l'intérêt si vif que vous prenez si aimablement au pauvre avenir littéraire et humain que j'ai devant moi. Je n'ose pas vous dire combien j'en suis touché... Je viens d'achever les pages du *Lys rouge* et j'en suis encore ému profondément. Je ne me hasarderai pas à m'appliquer, après tant de commentaires que je vous fis déjà de ce *chef-d'œuvre*, à débrouiller mon sentiment. Je n'ai rien lu au monde de chaudement voluptueux comme la sixième partie, rien de prenant, d'humain (depuis Racine) comme

la dernière. La scène de la fin est d'une beauté achevée, et cette beauté est vivante! Voilà le mot de ma surprise et je n'en peux sortir. Je ne crois pas qu'on ait exprimé jusqu'ici avec cette force, cette vérité, cette ardeur, les larmes sacrées de la vie.

« Charles Maurras. »

« ... Je ne puis concevoir l'espèce de découragement avec lequel M. France nous parlait de ce beau livre. Il n'a rien écrit de plus chaud.

« ... Je serais bien heureux de savoir s'il va bien et s'il est défait de l'humeur triste qui lui ôtait la vue claire de son beau lys.

« Charles Maurras. »

Ni France, ni Mme Arman ne se rendaient compte de l'immense succès du *Lys rouge*. Des envieux avaient su habilement leur insuffler des doutes. Mme Arman était sensible à la moindre critique sur ce « beau livre, » parce que France y avait mis beaucoup d'elle-même. En l'observant, en l'écoutant, France avait esquissé le caractère de son héroïne, il en avait fixé quelques traits : une indifférence hautaine pour les préjugés et les conventions, une profonde loyauté, une âme passionnée, bien qu'un peu secrète, une intelligence hardie et largement ouverte sur l'univers.

Dans le cadre où vivait Mme Arman, il avait trouvé les éléments de celui qu'il composa pour Mme Martin-Bellême, décrivant ses toilettes et jusqu'à la flèche en diamants que Mme Arman piquait dans ses cheveux dès cette époque et qui, seize ans plus tard, tomba dans son potage à un dîner chez la duchesse de C. Le feu d'une conversation avec la princesse Bibesco avait entraîné cet accident[1].

1. Princesse Bibesco, *Une Visite à la Béchellerie.*

Si « Thérèse exprime continuellement des pensées délicates, ingénieuses et profondes [1], » ce ne sont pas toujours celles de France, comme l'a cru Jules Lemaître, mais celles de Mme Arman de Caillavet qui avait « l'esprit philosophique et libre [2]. »

« Elle fut la personne qui demanda le moins à son voisin ce qu'il fallait penser [3]. »

La phrase que France met dans la bouche de Mme Martin-Bellême : « Nous ne savons que faire de cette vie si courte et vous en voulez une autre qui ne finisse pas, » il l'avait bien souvent entendu prononcer par Mme Arman.

Chez celle-ci « l'intelligence était alerte, toute de bon sens, toute d'énergie... On ne la connaissait pas d'emblée et au premier aspect on risquait de se tromper sur elle. On n'apercevait le fond excellent de son caractère qu'à l'usage. On voyait alors combien elle était généreuse, accueillante. D'un grand jugement, très perspicace, elle distinguait le fond de l'hypocrisie mondaine. Devinant autour d'elle des jalousies, des malveillances, elle se tenait sur la défensive, ne se vengeant d'ailleurs de la méchanceté que par la moquerie [4]. » Elle était éloignée de tout snobisme, et comme elle avait de la délicatesse et un fond de timidité elle était toujours plus aimable pour les gens dans une situation modeste que pour les autres. Ces qualités sont aussi celles de Thérèse Martin-Bellême.

*
* *

A la même époque, France, qui se déplaisait dans son appartement de la rue de Sontay, eut le désir d'acheter

1. Jules Lemaître, « Article sur *Le Lys rouge* » dans *Les Débats*, 1894.
2. *Idem.*
3. *Sainte-Beuve*, « Article sur Mme du Deffand. »
4. M. Nicolas Ségur, *Conversations avec Anatole France.*

une maison Villa Saïd. Toujours hésitant, il voulait l'avis de ses amis. Mais il n'était pas toujours facile de poser une question à M. de Caillavet.

« Lion.

« En allant, chère Madame, dire bonjour hier matin à votre mari, j'ai vu devant moi une force naturelle et météorique, une magnifique agitation de choses, un phénomène étonnant, une mer agitée, mais pas du tout un ami à qui on pût demander un petit conseil d'affaires. Je ne lui ai pas parlé de la maisonnette que je voudrais acheter. Est-ce qu'on entretient d'un achat d'immeuble Poseïdon écumant? Or, M. Arman était hier matin Poseïdon... Il était Neptune et Neptune irrité par le crime impie et stupide de quelque obscur scribe breton qui a oublié un *l*. Je lui ai demandé où il allait naviguer. Mais il était le flot, l'embrun, l'immensité glauque, l'océan; et cet abîme plein de tempêtes, de monstres marins et de blanches néréides grondait vaincu, captif, charmé par une faute d'écriture, par une lettre omise. L'alphabet du vieux Cadmus est puissant. La mer est vaste. Et la nécessité conduit le monde. C'est pourquoi vous assisterez à des régates, Madame.

« Si les éléments s'apaisent et qu'ils se résolvent en un M. Arman un peu humain, demandez-lui, voulez-vous, ce qu'il pense de mon projet d'acheter un petit hôtel.

« Je vous écris dans le froid, le vent et la pluie. Lion est moins laid ainsi : il est affreux et désolé, et un air de misère embellit un peu les baigneurs et les baigneuses, quand le vent les chasse dans l'ombre, sous ma fenêtre, comme des âmes coupables. Ils ne rient plus. Leur misère est une noblesse. Et la vie est très supportable dans ma petite chambre, avec du papier, des plumes et votre souvenir, Madame. J'attends les papiers que doit m'envoyer Neptune (par la poste, pauvre Neptune!) pour aller à Caen

accomplir les formalités. Instruisez-moi, Madame, de vos desseins et croyez à mon amitié respectueuse et profonde.

« ANATOLE FRANCE. »

« Mardi matin.

« Les cadeaux ont été reçus hier soir avec beaucoup de bonne grâce et ils ont fait plaisir. L'effet des glands était vraiment somptueux et d'une richesse orientale. Vous aviez raison, Madame, c'était oriental. Quant aux nœuds faits de la main d'Eugénie, Mme de Martel les a beaucoup et longtemps admirés. »

Les papiers que M. de Caillavet avait envoyés à France étaient les pièces nécessaires à la nationalisation française d'un bateau anglais que M. de Caillavet venait d'acheter pour remplacer *Cymbeline*. Les cadeaux auxquels France faisait allusion étaient ceux qu'il apportait à Mme de Martel en remerciement de sa charmante hospitalité. Eugénie, première femme de chambre de Mme Arman, les avait parés de quelques ornements.

Mais l'achat du petit hôtel préoccupait beaucoup France. Il était inquiet. Il avait mal engagé l'affaire, « trop vite et sans adresse, » il craignait d'être exploité et cherchait un architecte et un notaire. Le prix demandé était 70000 francs.

« Je l'aurais eu pour 60000 si j'avais été d'une intelligence seulement un peu au-dessous de la moyenne, » écrivait-il.

*
* *

Quand arriva l'été, pour la dernière fois France revint à Lion passer un mois. « La Farandole » n'ayant pu être relouée par Mme de Martel, elle logeait ses amis dans une autre maisonnette, « Le Presbytère. »

« C'est là qu'était la petite fenêtre que France a dépeinte. Il appelait Genest par cette fenêtre pour lui lire les pages finies... et puis il les recommençait!... C'est comme ça que j'ai su qu'il travaillait très difficilement[1]. »

Les dernières lettres de France datées de Lion cette année-là sont remplies des difficutés que lui causait l'achat de sa petite maison. Mme Arman sut les aplanir, également habile à écarter les soucis vulgaires de l'esprit du maître et à tirer parti de la sérénité qu'elle lui procurait, tant pour son travail que pour favoriser ses jeunes amis.

C'est ainsi qu'elle obtint une préface en vers pour le livre de M. Maurras : *Le Chemin de Paradis.*

« Chère Madame,

« Il faut que vous ayez aussi mes remerciements de la couronne inespérée et merveilleuse que M. France vient de mettre autour de mon livre et, de là, sur mon front. Ne vous moquez pas trop de moi, si je vous dis que je me sens tout à fait dans l'état de l'athlète victorieux; je ne me souviens pas de la moindre victoire mais les louanges du poète me font perdre l'esprit. Ne vous en suis-je pas redevable pour ma part? Vous avez dû endormir toutes les pensées de notre ami, en sorte qu'il n'a plus songé qu'à la vive amitié dont il veut bien me faire honneur.

« Je vais essayer d'obtenir de Lévy que cette dédicace soit autographiée; tout m'est cher et sacré de cette belle feuille qui m'est arrivée ce matin.

« Nous reviendrez-vous? Quand? Les jours d'automne de Paris sont d'une grâce heureuse qui vous plairait bien, j'en suis sûr. J'ai cherché inutilement dans *La*

1. Lettre de Mme la comtesse de Martel.

Gazette le nom de la fiancée de M. X. Mais le prompt mariage de M. Z. s'impose. Lui aussi, je le vois marcher environné de flûtes nuptiales, la Vertu, la Raison lui ouvrant le chemin et le guidant jusqu'au temple de l'Oratoire.

« Pardon de ces méchancetés...

« CHARLES MAURRAS. »

La reconnaissance n'était pas seule à dicter à M. Maurras d'aussi belles lettres ; il eut longtemps plaisir à communiquer à Mme Arman de Caillavet ses impressions et à échanger avec elle des idées.

« Chère Madame, avez-vous souvenir de votre lettre de Toscane, il y a deux ans? En tout cas, vous vous rappelez peut-être de m'avoir décrit de vive voix, en plus d'une occasion, les enchantements de Florence. Or, il faut que je quitte Florence aujourd'hui même. Mais avant de laisser la ville de la Fleur je tiens à vous adresser mon remerciement pour vos paroles, pour votre lettre, pour tout ce que vous m'avez dit ou écrit sur ces lieux charmants, car ainsi m'est venue l'envie de les connaître...

« Je vous écris d'un petit café de la Seigneurie pendant qu'un joueur de guitare et une joueuse de flûte font entendre des sons que je juge agréables, car je suis placé si proche de leur musique, elle est si nette, l'air est si pur que je ne perds pas un accord. Mais qu'est-ce qui n'est pas agréable ici? Sans comparer à mon incomparable séjour en Grèce les sept jours et sept nuits que je viens de vivre à Florence, en vérité je n'ai rien vu ni senti qui ne me retint. Il y a peu d'hommes plus ignorants que je ne le suis en histoire, mais personne, je crois, n'est plus sensible à l'histoire faite vivante, faite chair, incorporée à un paysage ou à un monument. C'est un plaisir dont vous me voyez enivré. Puis, et d'abord,

et surtout, que de belles choses ! Mais je meurs de regret de n'avoir pu que les entrevoir.

« Savez-vous, chère Madame, que l'on entend ici tinter à chaque instant la conversation de Miss Bell. Dites-le, je vous prie, à M. France afin qu'il ne prenne plus un air incrédule, ironique ou fâché quand on lui parle de sa gloire. Le pays est tout plein de lui, je m'en suis aperçu hier soir au soleil couchant quand je suis allé faire mes adieux à San Miniato. Les cyprès le connaissent et ils m'ont parlé de ses livres et de ma patrie.

« CHARLES MAURRAS. »

« Martigues.

« Chère Madame,

« ... Ni la Provence ni rien ne me charme plus à présent, je ne songe qu'à revenir au plus tôt à Paris pour y goûter de nouvelles formes de l'ennui, de l'impatience et de l'exaltation inutile. Désirer est bien vain, mais avoir est plus vain encore que désirer; et perdre me semble plus triste que le sentiment de posséder une vanité. Or, je ne sais si je désire, si je possède ou si je perds. Je ne sais rien, sinon qu'il y a de beaux moments et qu'ils passent. Tous ne sont pas passés peut-être, mais la peur équivaut au mal, et j'ai peur... Je suis né mécontent, agité et pourtant raisonnable (ou désireux de mettre un peu de raison dans ma vie). De là mon comique aujourd'hui. Vous avez bien raison de conseiller « aux petits jeunes gens » (mais je suis déjà un vieil homme) de ne souffrir que ce qu'il faut pour ennoblir leur plaisir.

« CHARLES MAURRAS. »

« ... Je suis sans force. Permettez-moi d'aller vous voir soit demain, soit après-demain à une heure où vous n'aurez pas de monde. Je ne vous dirai rien de bien rare ni de bien neuf, mais je vous prierai de ne point inter-

prêter mes silences comme des marques de négligence ou d'oubli.

« ... C'est de votre pardon que j'ai besoin, car enfin les plus belles histoires ne font pas que je n'aie laissé sans réponse une lettre de vous, et qui était charmante et qui m'apportait le murmure d'été et d'automne des mers que j'ai traversées au printemps.

« CHARLES MAURRAS. »

Cette correspondance se prolongea jusqu'au moment où l'affaire Dreyfus sépara tant d'amis et bouleversa tant de salons. M. Maurras nous en a donné le témoignage dans des lettres récentes.

« ... Mme Arman de Caillavet m'honora de son amitié pendant de longues années, et, ayant reçu bien des lettres, je suis sûr d'avoir conservé plusieurs de ces billets généreux et vifs, d'un esprit si aigu, si clair, si passionné, même sous l'ironie.

« ... Peut-être parviendrai-je à retrouver quelques-unes de ces précieuses pages.

« ... N'hésitez pas, Madame, à donner au public ses lettres à Gaston : elles doivent montrer un aspect très nouveau de cette intelligence supérieure servie par une âme de feu. La mémoire que j'en conserve pour ma part est liée au culte incomparable rendu au génie et surtout à la gloire de son illustre ami : le contraste de cette volonté toujours tendue et frémissante avec la nonchalante humeur de notre bon maître me remplissait de surprise et d'admiration.

« ... Il ne faut pas laisser mourir ce passé glorieux.

« CHARLES MAURRAS. »

CHAPITRE III

(1896 à 1910)

Voyages et comédies. — « Au petit bonheur. » — Élections académiques: — La comtesse de Noailles, Jacques Coulangheon. — L'apogée. — Voyage d'Anatole France en Argentine. — Mort de Mme Arman de Caillavet.

En 1896, France fut élu membre de l'Académie française. Ce mot de M. Georges de Porto-Riche à Mme Arman de Caillavet exprime les sentiments éveillés par ce succès dans le cœur de leurs amis.

Nous les retrouvons dans les nombreuses lettres qu'elle reçut à cette occasion.

« 23 janvier 96.

« Je m'associe à votre bonheur, Madame, je sais combien vous admirez France et quelle propagande vous faites depuis longtemps en sa faveur. Sa victoire est un peu la vôtre.

« Votre respectueusement dévoué.

« G. de Porto-Riche. »

France ressentit un vif plaisir de son élection bien qu'il ait écrit : « Heureux qui sait qu'il est également vain d'être académicien ou de ne pas l'être[1]. » S'il tournait volontiers les honneurs en dérision, au fond il les aimait.

1. Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard.*

France, reconnaissant, donna à son amie le manuscrit de son discours de réception et écrivit sur la première page : « A Mme Arman de Caillavet, avec une piété fervente. »

Depuis qu'elle possédait un yacht, Mme Arman de Caillavet avait pris le goût des voyages en mer, mais jusque-là elle n'avait guère quitté les côtes de Bretagne, d'Angleterre et de Hollande. Sa passion pour l'Italie et la Grèce la décida à entreprendre chaque année de longues croisières en Méditerranée.

En 1896, elle visita avec son yacht *Mélusine* la Corse, la Sardaigne, la Sicile et la côte occidentale italienne. Elle emmena dans ce voyage son fils, France et Maurice Spronck.

« En rade d'Ajaccio.

S. Y. Mélusine.

« ... Nous débarquons dans un moment pour faire le pèlerinage napoléonien et c'est vraiment une émotion vraie, quelque chose comme la source d'un Nil et d'un Gange qui se découvre et qu'on regarde. J'ai un peu d'émotion à penser que ce petit quai blanc que j'ai en face de moi a été *Sa* promenade.

« Le bateau est superbe, élégant et vaste : deux salons dont un sur le pont, et l'autre énorme et très bien aéré.

« GASTON. »

« Naples, 20 septembre 1896.

« Hier, on n'a vu les terres que vers le soir, puis nous avons louvoyé pour attendre le lever du jour. Naples était dans la nuit comme un cercle de lucioles avec, à droite, trois ou quatre grosses braises à un millier de mètres au-dessus de la côte. C'était le Vésuve.

« Le jour est venu, brumeux. Nous étions tous sur le pont, à trois heures et demie du matin, attendant le coup de soleil triomphal. Nous n'avons eu qu'une averse fine : en somme désillusion sur l'entrée de Naples. Un port sale et effroyablement puant, des maisons plates et jaunes à volets crus, lépreuses sans être patinées. Il est vrai que le temps est responsable et puis nous avons eu un tel éblouissement le long de la côte dorée de Provence et même devant les âpres crêtes de Corse, que ce ciel embrouillé nous décourage et nous dépite... Enfin, nous allons débarquer tout à l'heure, sitôt la « Santé » satisfaite, et la féerie commencera sans doute. La merveille de ce voyage, jusqu'ici, ç'a été la navigation. France est ravi. Pour te donner une idée de la tranquillité de la mer, nous n'avons cessé de lire avec des bougies, posées simplement sur les tables. Maman elle-même est revenue sur le compte des traversées et jure de ne plus vouloir quitter son bord. Traversée invraisemblable, pas un pli, pas une ride, pas un frisson, pas une vague. Je n'ai jamais rien vu de pareil. On est plus agité sur la Seine. Pas moyen d'avoir même un soupçon de malaise. Une des qualités de cette jonque est d'être admirablement aérée en bas.

« ... Voici un peu de soleil. Ça s'éclaire déjà mieux mais sans donner encore le moins du monde l'impression de volupté prodigieuse chantée par tant de guitares. Ainsi va le monde !

. . . . . .

« ... J'ai entendu des piaillements et j'ai mis le nez dehors. Imagine-toi que nous sommes subitement entourés d'expositions. Des barques sont venues former un cercle autour de nous et ont procédé à un étalage de toutes les marchandises possibles. Il y a des tables de marqueterie, des miroitiers, des marchands de macaroni, une barque de vin mousseux et une de charcuterie, plus

des chanteurs et des gens qui nous proposent des choses inavouables.

« GASTON. »

« ... Nous avons assisté ce matin à la messe de saint Janvier. C'est ruisselant, flamboyant et fétichiste en diable. Les gens les plus élégants de l'église accourent vous demander l'aumône. On passe à la foule l'ampoule contenant le sang de saint Janvier, qui se liquéfie trois fois par an. Suivant la vitesse avec laquelle s'opère cette fusion, on conclut des dispositions du saint et de la prospérité de l'année. Le malheur est qu'en 1799 le général Championnet ayant conquis Naples, le sang resta coagulé. Il menaça alors le conseil du chapitre de le faire fusiller et le miracle s'accomplit aussitôt.

« Une nouvelle barque vient de venir nous proposer des livres obscènes. Amateurs de plaisirs plus sains, nous allons retourner à terre courir les rues du quartier lazarone et visiter les jardins. »

« 24 septembre.

« Visité Pompéi. Effarement. C'est la curiosité du monde. France est enchanté. Spronck reste grave.

« J'ai ta deuxième lettre. Je n'ai jamais eu la première. Les postes sont folles. Les télégraphes délirants.

« GASTON. »

Gaston ne put terminer la croisière. Il quitta sa mère à Naples. Quelques jours après, elle lui écrivit :

« Palerme, mardi.

« ... Quant à Palerme, c'est une ville adorable et pleine de merveilles. Il y a plusieurs églises en mosaïque du temps des Normands qui sont d'une incomparable richesse

et des jardins tout pleins de merveilles des tropiques et d'où s'échappe une grâce puissante et voluptueuse. Enfin tu ne pouvais pas tout voir et Rome doit te consoler un peu. Nous partons demain (et ceci doit rester un secret de famille) sans avoir été à Girgenti.

« Notre vie domestique ici a été un peu troublée par la survenance d'un nouvel Angelo[1] plus encombrant que tous les autres. On ne pouvait plus sortir sans qu'il accompagne. Je me suis fâchée et nous avons eu de grandes querelles. Ton père a été ulcéré, c'est à ce dernier Angelo qu'il tenait le plus.

« L. A. C. »

L'hiver venu, les souvenirs de ces voyages apportaient de nouveaux aliments aux causeries toujours brillantes des « dimanches » et des « mercredis » de l'avenue Hoche. Les mêmes amis s'y retrouvaient toujours fidèles, mais l'agrément le plus nouveau de ce salon fut apporté par le groupe des jeunes gens et des jeunes femmes accueillis par Mme Arman de Caillavet depuis le mariage de son fils. Tous étaient passionnés de théâtre et aimaient à jouer la comédie. Leur troupe charmante était conduite par Georges Feydeau, le jeune auteur dramatique alors en pleins triomphes, et par Robert de Flers.

Déjà on avait joué sur la petite scène de l'avenue Hoche deux actes de Gaston, l'un en vers, *Colombine*, l'autre, *La Sainte-Ligue*, qui fut montée ensuite au Palais-Royal. Puis vinrent des comédies à couplets et à costumes, prises dans le « Théâtre de la Foire » et dans celui de Favart : *Ninette à la Cour* et *L'Orme de Lucrèce*. Leur succès encouragea Mme Arman à demander d'abord à France puis à M. Henri Lavedan d'écrire une petite pièce pour *son* théâtre.

1. Guide.

« Ma petite Jeanne,

« ... Gaston me dit que vous vous sentez très bien et que vous rêvez de comédie. Il faut y songer. France n'a rien commencé, mais ses dispositions me paraissent excellentes. Demain je verrai Lavedan.

« L. A. C. »

Mais M. Lavedan avait des occupations plus sérieuses que ces amusettes. Mme Arman, un peu piquée, en fit part à sa belle-fille et ne compta plus que sur France.

« 17 mars 1897.

« Ma petite Jeanne,

« ... J'ai retardé de jour en jour à vous écrire parce que j'espérais toujours pouvoir vous annoncer qu'il y en avait une de commencée. Gaston a dû vous envoyer la lettre par laquelle le doux Lavedan s'est dérobé. Je l'ai revu depuis; nous avons parlé de ses dialogues, mais je ne sais trop s'il y en a un qui puisse être mis en scène. Quant à France, il faudra bien qu'il s'exécute, mais vous savez sa façon de vous filer entre les doigts [1].

« L. »

Pendant que France, harcelé par Mme Arman et désespérant de trouver un sujet de comédie *mondaine*, proposait tour à tour une scène chez un dentiste, repoussée avec horreur, et l'aventure sentimentale d'un ramoneur savoyard, Gaston travaillait pour France. Réjane rêvait de jouer une pièce tirée du *Lys rouge*. Mme Arman poussait France à la faire et France avait prié Gaston de lui établir un scénario.

1. Extraits de lettres à Mme Gaston de Caillavet.

« ... Gaston a fait aussi des vers très drôles sur le duel Lajeunesse, il vous les a sans doute envoyés. Je trouve qu'il ne s'occupe pas assez du *Lys rouge*, il va partir pour le Midi sans que le scénario soit décidé et il n'y a pas de temps à perdre.

« L. A. C. »

En juillet 1897, nouvelle croisière. On visita les côtes de l'Adriatique. Gaston n'était pas du voyage. Sa mère écrivit souvent au jeune ménage.

« Brindisi, 9 juillet 97.

« Mon cher Gaston,

« ... On se croirait plutôt à Saint-Domingue qu'en Italie. Voici notre itinéraire depuis Cannes : station d'un jour à Bastia, puis cinq jours d'arrêt à Naples d'où de Mouy était absent mais où Angelo a fortement sévi. D'ailleurs on s'est mal quitté. La chaleur était accablante. Cependant j'ai été courageuse, j'ai revu le musée et les églises, mais à Pompéi il n'y fallait pas songer. Heureusement que les oranges sont délicieuses et que de temps en temps une brise de mer aide à vivre. Nous avons revu Messine et nous voici après quarante-huit heures de navigation à Brindisi. J'espère qu'on ne s'y attardera pas trop, mais les ports sont pleins d'attraits pour les navigateurs.

« ... Le scénario du *Lys rouge* m'est, en effet, parvenu à Cannes, mais jusqu'ici ton collaborateur ne me semble pas très soucieux de se mettre à l'ouvrage. Les articles pour *L'Écho* ont suffi à occuper les heures où l'on ne parcourait pas sous des ardeurs torrides les monuments des arts à travers les siècles. Je crois que je t'ai parlé de Réjane que j'ai été entendre dans *Sapho* à Marseille. Elle a réclamé sa pièce. »

Réjane y voyait deux beaux rôles, pour elle et pour Lucien Guitry.

« Le 10 juillet 97.

« Ma petite Jeanne,

« ... A présent nous sommes mouillés en rade de Brindisi, une escale pour bateaux à vapeur, à la fois mauresque et misérable et d'où nous avons beaucoup de mal à partir parce que M. Arman et le capitaine Lerouzik tiennent bon dans les ports comme deux ancres fichées en terre. A présent nous allons aborder les sauvages contrées de Cattaro, toutes pleines de Turcs au ceinturon garni d'armes précieuses. Mais nous aurons eu du mal à y arriver. »

« Trau, 19 juillet 97.

« Mon cher Gaston,

« ... L'Adriatique traversée par très mauvais temps et ses plus fâcheuses conséquences, nous avons abordé à Raguse. Un consul jovial ou ignare de Brindisi avait affirmé à ton père qu'on nous ferait prisonniers à l'entrée des bouches de Cattaro. Cette plaisanterie éclaircie, nous y sommes allés en bateau à vapeur, et très paisiblement de Raguse. Ces bouches n'ont rien de terrible, même comme paysage.

« ... Enfin, depuis ce matin, nous voici à Trau. Trau aussi est un bibelot, moins joli d'ensemble que Raguse, moins brillant de costumes, mais avec des merveilles de détails, de petits palais, de petits lions de Saint-Marc, une sorte de Venise de poche. Il nous reste encore à visiter Sebenico et Zara, après quoi nous nous rendrons à Trieste et de là à Venise. Entre nous je crois que notre voyage en sa tournée nautique pourrait bien s'arrêter là. Ton père a usé sa fougue maritime et c'est lui qui m'a dit qu'il pensait qu'il vaudrait mieux renvoyer le bateau

de là. Les villes que j'avais pensé voir : Rimini, Pesaro Ravenne, n'ont plus de port et il serait peu commode de les atteindre par la côte. Enfin tout ceci est encore un peu vague, mais en tout cas nous ne referons plus le tour de l'Italie.

« ... Nous serons rentrés je pense d'ici quinze à vingt jours et j'irai te rendre visite au milieu des soldats[1]. Il faudra alors songer au *Lys rouge*, car jusqu'ici on n'y a pas beaucoup pensé.

« Au revoir, mon cher Gaston, j'espère que Jeanne et Simone se portent bien et je t'envoie toutes mes amitiés.

« L. A. C. »

« Venise, le 1er août 97.

« ... Nous sommes toujours à Venise dont le séjour a été tout à fait charmant. Nous avons eu la surprise d'un temps frais et j'ai pu sans fatigue revoir les curiosités et les merveilles si nombreuses ici. Aujourd'hui, il y a régates, fête vénitienne, musique et chants dans les gondoles. Mais cette fête populaire ne s'harmonise pas beaucoup avec la beauté de Venise à laquelle il faudrait les splendeurs et les magnificences du temps passé. Je reçois de Mme P. une lettre si débordante de poésie que j'en suis comme noyée et enveloppée moi-même. J'y trouve des lunes, des soleils couchants, des arbres et des étangs profonds de quoi défrayer un siècle de romances.

« L. C. »

« Venise, août 97.

« Ma petite Jeanne,

« ... Nous avons terminé notre navigation et Venise en sera la dernière étape. Il serait trop long de longer à

1. Gaston faisait ses « 28 jours » à Fontainebleau.

nouveau les deux côtés de l'Italie et c'est le chemin de fer qui va nous rapatrier. La Dalmatie est curieuse.

« ... Mais tout ce que nous avons pu voir est peu de chose auprès de Venise, que je retrouve plus belle, plus étincelante et plus triomphante que jamais. La ville est pleine de bruit, de mouvement et de musique et je suis toute surprise de l'éblouissement nouveau qu'elle me cause.

« L. A. C. »

A peine de retour à Paris, Mme Arman reprit son rôle d'animatrice infatigable :

« Vendredi, septembre 97.

« Mon cher Gaston,

« Il n'y a pas à s'inquiéter, il ne peut être question d'une pièce de Sardou pour le moment. France a eu le renseignement hier, à l'Académie, d'Halévy qui est intime avec Sardou. J'avais voulu qu'on écrivît à Porel[1], mais on m'a fait grande opposition. On m'a dit qu'il ne fallait pas laisser paraître même l'ombre d'un doute et faciliter à un homme peu sûr le moyen de revenir sur ce qui était convenu. Continue donc sans inquiétude un travail dans lequel tu sembles mettre autant de zèle que d'enthousiasme. Je m'attends à quelque chose de très bien et j'espère que ce *Lys rouge* fera pâlir nos ennemis et consacrera tout à fait ta réputation. Je crois que cette façon de travailler avec une espèce de superposition de travail au lieu d'une collaboration continue pourra donner des résultats inattendus.

« Chacun garde toute la fraîcheur et la spontanéité de sa pensée, au lieu de s'user à des compromis et à des concessions entre les idées d'un chacun. Et quand vous travaillerez à deux ce sera plutôt pour faire un choix et un tri.

« L. A. C. »

1. Directeur du Vaudeville où *Le Lys rouge* devait être joué.

« Le rendez-vous avec Porel a été remis. Il vaut mieux que tu sois revenu, puisque c'était pour causer de la pièce et de la distribution. Je frémis en pensant à toutes les beautés qu'il va falloir sacrifier. Il faudra se faire un cœur de pierre. Le roman, d'ailleurs, était trop touffu, c'est ce qui a nui à son succès. Il faudra insister sur la politique. *L'Orme du Mail* et *Le Mannequin d'osier* ont mis les gens en goût. »

« Mardi, septembre.

« Mon cher Gaston,

« ... J'espère que ton activité portera ses fruits et que, la pièce construite, il suffira de la mettre au point et de la parer de quelques grâces. Il me semble que tu es un excellent collaborateur pour France, puisqu'il serait incapable de faire ce que tu fais. Et à vous deux vous ferez peut-être un chef-d'œuvre.

« ... La malheureuse famille G. est en proie à la désolation. Le nouvel appartement est inhabitable. On n'a rien déballé ni mis en place. On campe et l'on attend un secours mystérieux, tel qu'un incendie ou un tremblement de terre qui annulerait le bail.

« L. A. C. »

Entre temps, Mme Arman se rendit à Capian pour congédier un régisseur.

« Nous sommes toujours à Paris et aujourd'hui nous fêtons le retour de Faure. Deux petits drapeaux, l'un français, l'autre russe et d'un prix modique, flottent aux fenêtres de l'avenue Hoche, mais les abords de l'Opéra ressemblent à une forêt tricolore, et j'imagine que l'on va ce soir s'écraser les uns les autres dans le délire de l'enthousiasme. Le temps est gris, frais et pluvieux et le

séjour de Paris n'a rien de désagréable, je m'accommoderais assez d'y rester, mais il faudra bien aller se disputer dans la Gironde. J'entrevois ce séjour et les scènes qu'il faudra subir comme une chose éminemment désagréable. Cela me fait l'effet d'une rupture amoureuse, il y aura des cris, des violences et des pleurs. Mais il ne faudra pas se laisser attendrir...

« 20 octobre 97.

« Ma petite Jeanne,

« ... France va vous faire une petite pièce. Je l'ai engagé à choisir plutôt dans le genre poétique (conte à la Musset), sauf à finir plus tard son dentiste pour corser le programme. Demandez à Gaston s'il a quelque idée de sujet.

« L. A. C. »

« Ma petite Jeanne,

« ... France n'a lu qu'aujourd'hui le scénario de Gaston[1]; il le trouve très joli, il me jure qu'il commencera à écrire la petite pièce dimanche.

« L. A. C. »

« Jeudi.

« ... France est assez en train et j'espère que nous pourrons avoir une représentation sensationnelle dont les B. et les A. crèveront. »

On voit que le temps n'avait pas apaisé les vieilles rivalités!

1. Pour la pièce tirée du *Lys rouge*.

***

En 1898, l'élection académique en remplacement de Meilhac jeta un certain trouble dans le cœur de Mme Arman. Deux des candidats, M. Henri Lavedan et Paul Hervieu, étaient de ses amis. Désirant leur victoire à tous les deux, elle était au désespoir qu'ils aient choisi le même fauteuil. D'ailleurs la plus affectueuse cordialité régnait entre eux tous. Il avait même été décidé sur la proposition d'Hervieu que le vaincu inviterait à déjeuner le vainqueur le lendemain de l'élection, pour bien affirmer qu'il ne lui gardait pas rancune. Sans se concerter, les deux candidats eurent la délicatesse de ne pas solliciter l'appui de Mme Arman, également confiants dans son amitié.

« Madame,

« Puisque vous me donnez avec une si amicale bienveillance la permission d'être indiscret à mon jour et à mon heure, voulez-vous que j'aille vous demander à déjeuner mardi prochain 22?

« Je désire que vous sachiez bien à l'avance, Madame, que ma situation nouvelle de « candidat » ne me fera pas manquer à la réserve voulue que je me suis imposée envers une indulgence aussi cordialement attentive que la vôtre.

« Quand on a le rare bonheur d'être honoré de votre précieuse amitié, la meilleure façon de gratitude, c'est encore d'avoir confiance et de se taire.

« Agréez, Madame, l'hommage constamment dévoué de mon respect.

« Henri Lavedan. »

« Chère Madame, je vous exprime toute ma gratitude pour cette nouvelle et si charmante attention. Mais j'ai le regret d'être engagé pour ce soir. S'il ne s'agissait que de mes intérêts, j'aurais la consolante pensée de les savoir infiniment mieux entre vos mains qu'entre les miennes. Mais c'est le plaisir manqué que je déplore!

« Veuillez, chère Madame, agréer les hommages de mes vifs remerciements et de mon très respectueux attachement.

« Paul Hervieu. »

Mme Arman fut très péniblement tiraillée entre des sentiments contradictoires. Si, fidèle à une amitié très ancienne, elle approuvait France de donner sa voix à Hervieu, ses affinités intellectuelles l'inclinaient plutôt vers Lavedan. Elle prenait tout cela très au sérieux, au rebours de France qui après un déjeuner avenue Hoche serra Lavedan sur son cœur, l'étourdit de dithyrambiques compliments sur ses pièces et ses livres et lui fit cette loyale déclaration : « Je suis engagé avec Hervieu jusqu'à la garde... » Puis après un temps et avec un sourire de biais, il ajouta : « Mais il y a la garde! »

Il vota cependant pour Hervieu. La veille de l'élection, Mme Arman avait prévenu ce dernier qu'il ne devait pas conserver beaucoup d'espoir.

« 25 mai 1898.

« Chère Madame,

« Je suis trop profondément touché pour pouvoir le dire de la bienveillance active et attentive dont vous avez bien voulu accompagner mon épreuve.

« Après votre lettre et ce que m'est venu rapporter Heredia, je suis délivré des illusions. Heureusement pour moi, j'ai, de la vérité, un instinctif amour qui fait que toute peine ou souci m'est payé dès que j'aperçois sa

lueur, dès que je touche une réalité. Je sors de l'erreur avec une joie d'affranchi.

« J'espère vous apparaître ainsi tel que vous me souhaitez d'être et que vous me faites l'honneur de croire que je suis.

« Je reste néanmoins très intéressé par le scrutin de demain. J'ai hâte d'en connaître les chiffres opposés, pour le mystère qu'ils enfermeront, et pour leur petit mouvement d'humanité dans lequel je me sentirai grandement en cause.

« Veuillez, chère Madame, agréer, avec mes plus vifs remerciements, l'hommage de mes sentiments très respectueux et dévoués.

« PAUL HERVIEU. »

L'élection fut nulle.

« 27 mai 1888.

« Chère Madame,

« Je vous renouvelle l'expression de ma vive gratitude pour la charmante sympathie avec laquelle j'ai été assisté par vous jusqu'à ce résultat. Je le trouve excellent, et d'autant plus que vous daignez m'en féliciter.

« PAUL HERVIEU. »

En décembre, on recommença le vote. Les concurrents étaient les mêmes. M. Henri Lavedan l'emporta.

Il ne fut jamais question du cordial déjeuner.

En 1900, Paul Hervieu fut élu à son tour. Cette élection provoqua l'incident qui éloigna France de l'Académie.

Cet incident est d'ailleurs tout à l'honneur de sa délicatesse et de sa dignité. « Le coupable fut Paul Hervieu qui n'agit... que par scrupule et fut le premier désolé de ce que sa hâte avait causé. La candidature de Paul Hervieu à l'Académie fut posée en pleine affaire Dreyfus. Si dési-

reux que fût Hervieu de faire partie de ce corps illustre, il ne voulait pas cependant y entrer au prix d'une palinodie, même pas d'une réticence. Il entendait se présenter avec toutes ses idées, les dreyfusardes comme les autres[1]...

« ... France prit à cœur l'élection de Paul Hervieu » et « se démena pour son ami. Il mit à le prôner et à le défendre une ardeur surprenante... » Hervieu fut élu à une voix de majorité... « France lui en avait apporté plus d'une et Hervieu le savait. » France s'attendait à ce que Hervieu le prît comme parrain. « Hervieu avait senti qu'il devait cet hommage à son ami, mais la détente du succès, le besoin si naturel de ne pas, après avoir vaincu, paraître encore piétiner l'adversaire, le troubla un moment et, dès le petit matin, il avait fait porter à France, son voisin, avenue du Bois, un billet pour s'excuser de ne pas le prendre comme parrain, craignant de froisser par ce choix certains académiciens qui avaient voté pour lui en dépit de leurs convictions nationalistes, antidreyfusardes. Et il les nommait[1]...

« France avait aussitôt répliqué, par le même courrier, que son ami Hervieu pouvait être rassuré, qu'il ne le gênerait plus jamais de son amitié. Hervieu perçut immédiatement l'erreur qu'il venait de commettre et en fut bouleversé... Il ne pouvait, hélas! supprimer sa lettre. Tout ce qu'il put ce fut de ne pas perdre l'amitié d'Anatole France, tant il se montra sincèrement contrit et profondément affectionné... Il ne restait pas moins que Hervieu affirmait que certains académiciens..... pouvaient ne pas voir France s'asseoir parmi eux sans une secrète gêne, à cause de son attitude si violemment opposée à leurs convictions. D'où France tira la seule conclusion logique possible à sa dignité[1]. » Il déclara que puisque tous les académiciens n'avaient pas de plaisir à le voir il ne remet-

1. M. André Maurel, *Souvenirs d'un Écrivain.*

trait plus les pieds à l'Académie. « Le tapage fut grand quand on connut cette résolution. Chacun s'employa à la briser... Ce fut en vain. France tint ferme et jusqu'à 1916. »

En 1903, Frédéric Masson, après son élection, avait fait son possible pour ramener son vieil ami quai Conti, et M. Maurel crut avoir trouvé un moyen : « Il consistait en une démarche personnelle de trois ou quatre académiciens allant chercher France pour le conduire à son fauteuil. Cette combinaison fut acceptée du côté académique. » Mais Mme Arman, qui avait ressenti l'offense faite à France beaucoup plus vivement que lui-même, déclara que pour l'effacer il fallait que les académiciens, envoyés en ambassade, fussent ceux mêmes « cités par Hervieu comme éprouvant du déplaisir à rencontrer Anatole France. »

Cette exigence fit avorter la négociation. Au fond, comme les séances de l'Académie ennuyaient France, il ne fut pas fâché qu'on lui eût fourni un prétexte éclatant de n'y plus aller.

Quand Mme de Caillavet parlait de cette aventure avec aigreur, il s'écriait : « Comment pouvez-vous en vouloir à des gens qui m'ont rendu un si grand service! Ils m'ont débarrassé d'une corvée qui pesait lourdement à mon indolence. »

C'est de là que date un refroidissement dans les rapports de Paul Hervieu et de Mme Arman de Caillavet. « Simple, sûre, fidèle dans ses affections... » mais avec des « franchises qui vous tuent un homme [1], » elle n'avait pu cacher qu'elle gardait rancune à Hervieu du fameux incident. Cette lettre spirituellement hautaine d'Hervieu lui donne, sous une forme respectueuse, une leçon qu'elle semble bien, en cette occasion, avoir méritée :

1. M. André Maurel, *Souvenirs d'un Écrivain.*

« Chère Madame,

« Je me souviendrais certainement — et je ne m'en souviens pas — d'avoir été informé que je vous fisse l'impression d'être ennuyeux. Veuillez être assurée, en tout cas, que je n'en aurais pas conçu un sot dépit. Être ennuyeux, cela me paraît un peu ressembler à être enrhumé : il serait bien exceptionnel qu'on le fût toujours et personne ne se flatte de ne jamais l'être.

« Je vous prie d'agréer, chère Madame, les hommages de mes sentiments respectueux et dévoués.

« Paul Hervieu. »

***

En février 1898, Mme Gaston de Caillavet, Robert de Flers et Georges Feydeau jouèrent avec un si grand succès le second acte d'*Amants* de M. Maurice Donnay, que France leur donna enfin *Au Petit Bonheur*. Il écrivit en mars à sa future interprète qui était dans le Midi : « Pendant que vous respirez le jour tiède et bleu, je travaille pour vous sous le ciel gris... »

Mme Arman de Caillavet conçut une grande fierté de faire représenter chez elle la *première pièce* d'Anatole France[1]. Tous ses amis vinrent à cette soirée brillante et ceux qui furent empêchés lui envoyèrent d'aimables regrets :

« 2 juin.

« Madame,

« L'affreuse politique qui me condamne à des conciliabules nocturnes, comme au beau temps des conspira-

1. Quelques années plus tard France écrivit une saynète : *Les Confitures*, pour Simone, la petite-fille de Mme Arman de Caillavet.

tions, me menace pour ce soir du plus fâcheux accaparement. Je tâcherai d'échapper à cette servitude, mais, dans la crainte de n'y point réussir, je vous prie d'agréer mes excuses pour le cas où je ne me rendrais pas à votre aimable invitation. Je ne me consolerai pas de ne pas entendre *Au Petit Bonheur* et je suis bien sûr que je ferai passer sur mes amis politiques ma fureur de ne pouvoir applaudir l'auteur et les interprètes.

« Veuillez agréer, Madame, mes hommages respectueux.

« R. Poincaré. »

Elle répond :

« Il n'a manqué à notre petite fête de l'autre soir que votre présence. Et très sincèrement je vous ai regretté tout le temps. Le spectacle était digne de vous et je suis sûr que vous l'auriez goûté. Aussi me suis-je mise à détester la politique, que jusqu'ici je méprisais avec indulgence. »

M. Raymond Poincaré, qui vint souvent avenue Hoche, a eu la délicate attention de nous communiquer quelques-uns des billets que lui adressa Mme Arman de Caillavet :

« ... Vous vous rappelez à moi de si gracieuse façon que vous ne me trouverez pas indiscrète, j'espère, de songer à vous moi aussi...

« ... Je viens vous demander une chose tout à fait irrégulière et incongrue, mais j'en cours le risque parce que, comme dit le proverbe, qui ne risque rien n'a rien. Vous serait-il possible de venir déjeuner tout à l'heure? Réjane s'est invitée hier, je ne l'ai su qu'en rentrant de la campagne, fort tard, et ce matin je réunis trois ou quatre amis que vous compléteriez délicieusement. Si vous ne pouvez venir, il me restera encore de vous avoir espéré pendant quelques instants et cela même a son prix.

« L. A. C. »

« Je viens vous remercier des fleurs que vous m'avez si gracieusement envoyées. Et je suis fort sensible, croyez-le bien, à votre souvenir.

« Quant à la pauvre M. S., soyons-lui indulgents, puisqu'elle ne nous a importunés que dans la mesure où notre patience et notre curiosité malveillante le lui ont permis. De combien de femmes n'en pourrait-on dire autant ! Je viendrai peut-être un de ces jours vous en donner une preuve, en attendant croyez à mes sentiments les meilleurs.

« L. A. C. »

***

C'est en 1898 que Mlle Emma Laprévotte accompagna pour la première fois Mme Arman de Caillavet dans le voyage qu'elle faisait chaque année avec France. Mme Arman était trop distraite, France trop rêveur, pour que ces voyages ne fussent pas exposés à de véritables catastrophes si quelqu'un ne prenait pas soin pour eux de l'itinéraire, des billets, des bagages et du logement. Livrés à eux-mêmes, ils oubliaient l'heure, confondaient les trains, perdaient les colis, se trompaient d'hôtels, et le temps se passait en colères et en lamentations. Mlle Laprévotte remplit si bien son rôle, sa compagnie fut si agréable, que Mme Arman de Caillavet la surnomma Mlle Perfection et lui demanda de ne plus la quitter. Mlle Laprévotte resta auprès d'elle et la soigna jusqu'à sa mort avec beaucoup de dévouement.

Ils allèrent en Allemagne au début du printemps. A la fin de cette saison, M. et Mme de Caillavet emmenèrent leur fils et France en Grèce sur leur nouveau yacht *Nausicaa*. Gaston écrit à sa femme, qui n'était pas du voyage :

« Vent horrible ! Nous avons tous été dans l'état que tu connus devant Cherbourg et cela de une heure du matin à midi ! Au dire du capitaine, il n'avait pas eu encore de traversée si pénible. Enfin, pendant quelque six heures, nous avons envoyé le *Parthénon* à tous les diables. D'ailleurs, tous également malades, sans jaloux. Maman est restée couchée, en s'attachant au lit. Impossible de rester assis sur le pont autrement que par terre et en s'accrochant éperdument.

« Je m'aperçois que je ne t'ai pas parlé du bateau qui est d'une somptuosité rare et d'un admirable aménagement. Il y a quatre superbes cabines, deux petites, un carré dont une partie forme bibliothèque et un rouf où l'on peut s'étendre langoureusement. Tout cela d'ailleurs m'apparaissait hier plus hideux qu'une bauge et plus abominable qu'une caverne de brigands. Ça a repris quelque charme avec la fraîcheur du soir et le calme des eaux moirées par la lune, mais, tout de même, je suis un navigateur défrisé.

« GASTON. »

France avait généralement le pied marin et supportait avec sérénité les plus violentes tempêtes. Un jour où par gros temps il refusait de quitter le pont et gênait la manœuvre, comme il risquait d'être balayé par une lame, on l'attacha à un mât. Il se prêta de bonne grâce à cet enchaînement et se mit à réciter des vers d'une voix très forte pour dominer les bruits du bateau et de la mer. Les marins ahuris murmuraient : « C'est un fou ! »

« Lundi, 20 septembre 98.

« ... Pour se faire une idée de l'administration grecque, il faut te dire qu'en entrant hier matin dans la rade de Zacynthe nous avons trouvé un monsieur à casquette

galonnée, capitaine du port de l'île, ayant collet crasseux et parsemé d'étoiles. Nous ayant indiqué un ancrage, réclamé son pourboire et salué avec une politesse sans humilité, il repart sur son canot à quatre rameurs. Une heure plus tard, coiffé d'un chapeau haut de forme en feutre vert avec un *ruban de paille*, il apportait quelques échantillons de vins, de raisins secs et d'huile. Il demande soixante francs d'un petit fût de vin de Samos. Nous en offrons vingt. Il a un sourire amer, fait un geste à la Léonidas et accepte avec reconnaissance. Il repart, sa poignée de main s'est faite beaucoup plus discrète, mais quelque chose de Miltiade rejaillit encore sur lui. On va à terre, nous visitons une église et retrouvons le même personnage peignant des lettres d'enseigne sur la façade d'un hôtel. Il nous raconte qu'il vient de nous procurer une voiture pour aller visiter un magnifique jardin.

« Nous partons une heure plus tard à travers une toute petite ville aux maisons basses et ramassées sur elles-mêmes. La terre tremble tous les deux ou trois ans et pour éviter les accidents, tout en réduisant la dépense, toutes ces maisonnettes sont bâties en façon de palais de poupée. Il y en a de tout âge, de vénitiennes toutes sculptées, et d'anglaises couvertes de lianes, des jaunes, des bleues et des roses, et quand on monte le coteau cela apparaît comme un troupeau de moutons serrés contre l'orage autour d'un campanile où tintinnabulent des cloches vertes. On chemine deux heures durant à travers une Toscane démarquée, oliviers gris et cyprès noirs, on grimpe de petits coteaux broussailleux qui ondulent jusqu'à la mer, on passe à travers tous les fonds de tableaux, des primitifs d'Arezzo ou de Pérouse.

« Puis voici le jardin annoncé. Une porte s'ouvre et nous apercevons un endroit désolé, sans une herbe, sans un buisson, auprès duquel les landes voisines semblent des oasis. Pour tout ombrage un aloès menaçant et

rébarbatif, et au milieu de cette désolation notre fonctionnaire souriant qui nous déclare : « Je souis le jardinier! »

« Après cette aventure nous ne l'avons plus revu que le soir à la nuit tombée. Il est venu avec un canot de musiciens chanter des poésies sabir le long du bord. Il portait cette fois une casquette en peau de mouton et une guzla en bandoulière. A la fin de la chanson il nous a demandé si nous n'aurions pas une paire de vieux souliers à lui donner.

« GASTON. »

« ... Nous avons traversé ce matin par une mer assez dure, de Zante à Katacolo, le port des raisins secs. On en charge constamment une quantité de bateaux qui courent, espoir des cakes, âme des plum-puddings, porter leur cargaison partout où il y a de loyaux anglais. Il en part pour l'Australie, la Nouvelle-Zélande et le Canada, pour l'Égypte, pour New York, pour le Cap, pour Hong-Kong. Et du fond de tous les horizons il me semble voir surgir, souriant de toutes leurs dents longues, les misses anguleuses, qui sous tous les ciels du monde, dans les déserts et les archipels, les continents, îles et presqu'îles égrènent à cette heure dans la farine les raisins de la pauvre Grèce et rêvent d'une longue suite de *luncheons* satisfaits et de confortables cups of tea.

« ... J'ai, entre autres choses, découvert qu'Hercule était une sorte de prodigieux Tartarin qui, sur les plus insignes métopes, n'est représenté que combattant un crabe ou une petite seiche, qui plus tard deviendra l'Hydre de Lerne! D'ailleurs, bon palefrenier et sachant faire la corvée de litière. »

C'est cette découverte qui inspira à Gaston l'idée de l'opérette *Les Travaux d'Hercule* qui fut sa première pièce en collaboration avec Robert de Flers. Claude Terrasse en composa la musique.

***

La pièce tirée du *Lys rouge* fut représentée au Vaudeville en février 1899. Réjane et Guitry y furent admirables. Le soir de la première, Mme Arman de Caillavet donna un petit souper auquel assistèrent les principaux interprètes et Mme Madeleine Lemaire, France, M. Georges Clemenceau, Paul Hervieu, Marcel Prévost, Marcel Proust, Robert de Flers, Tristan Bernard, Gaston et sa femme.

Peu de temps après parut dans *la Vie Parisienne* une chronique signée Pierre Veber; Gaston, la jugeant offensante pour sa mère, se battit en duel avec l'auteur.

Une lettre de Proust à France cette même année rappelle ce qu'était le travail du maître, avenue Hoche, et nous apprend que c'est Mme Arman qui trouva ce joli titre *Sous les Ormes du Mail*, qui fut un peu modifié par la suite.

« Mon cher Maître,

« En relisant *L'Anneau d'améthyste* je me souviens d'un temps qui m'est resté bien cher où *Le Lys rouge* qui n'avait pas encore son nom s'appelait *Le Roman*. Le Roman avance, disait Mme Arman. Puis il y eut cette chose dont on ne savait pas d'abord si elle était une personne qui aurait sa permanence et son identité et qu'on appelait dans ce doute : « l'article de *L'Écho*. » Et bientôt on put l'appeler les Bergeret, le dernier Bergeret, le prochain Bergeret. Pendant une année elle garda ce nom jusqu'à ce qu'à un déjeuner Mme Arman, arrivée très en retard et grondée, gardât assez de liberté d'esprit pour trouver *Sous les Ormes du Mail*. Et le nom de Bergeret

redevint le nom de l'histoire. Je ne sais pas si elle l'a gardé avenue Hoche. Mais j'incline à le croire et que ce ne sont que les périodes passées qui se ferment sur ces noms *Le Mannequin d'osier*, *L'Anneau d'améthyste.* L'Anneau est le plus beau de tous. Et il est certain que votre génie croît sans une défaillance. Et ce qui fut, dans une chambre farouchement gardée, où l'on n'osait parler, je veux dire le cabinet de travail de M. Arman, le caprice de vos heures, a déjà commencé d'être le divertissement, l'enseignement des siècles. Les « articles de *L'Écho*, » les « Bergeret, » se sont trouvés être *L'Anneau d'améthyste*, la plus juste comédie humaine, la plus complète encyclopédie des mœurs du temps, les mémoires d'un Saint-Simon équitable et harmonieux. Aurait-on pu jamais prévoir que le don le plus rare de poésie qui fut jamais pût être un jour populaire. Cette gloire vous la connaissez. On se répète les prédictions du général Cartier de Chalmot (que M. Forain première manière proposait d'appeler carré de Chalmot) sur la guerre d'Espagne, les dialogues de Guitrel et de Bonmont. Des mémoires vulgaires ont retenu les propos de M. Bergeret « qui aime les cérémonies du culte. » Votre gaîté est goûtée des simples comme celle de Molière et de Cervantès. Et les raffinés n'y perdront rien. Acceptez, mon cher Maître, ma respectueuse admiration.

« Marcel Proust. »

L'influence de Mme Arman de Caillavet sur le travail d'Anatole France était maintenue, au cours des moindres séparations, par une correspondance toujours active. Il était le premier à la ranimer et souvent par des anecdotes charmantes. Il appréciait l'agrément et la forme des lettres qu'il recevait d'elle et ne manquait pas de l'en complimenter.

« Grand Hôtel Métropole, 2, rue Condé, Bordeaux.
« 1er octobre matin.

« Chère Madame,

« l'aquarelle que j'ai vue autant qu'on peut la voir est ce que vous pensiez. Elle n'enrichira pas Decamps.

« Nous avons été réveillés cette nuit par un bruit formidable..., je parle de mes hôtes et des voyageurs, tant les catastrophes créent de sympathie. On criait au feu. Une voisine que je n'ai pas vue gémissait : sauvez mon enfant! Toutes les vitres des fenêtres qui donnent sur la rue de Noailles étaient brisées. Je m'habillai pour sauver l'enfant avec convenance. La cave de l'Hôtel du Gaz brûlait. Les pompes du théâtre éteignirent le feu en dix minutes. Mais j'ai vu la petite Mme Métropole, en bonnet de nuit et en peignoir de flanelle, pleurer devant les flammes.

« A bientôt, Madame. Si j'étais resté à Capian, j'aurais passé une meilleure nuit. J'avais oublié de vous dire que je n'avais pu m'endormir durant une émeute de choristes qui éclata au théâtre à minuit. Je ne dirai pas comme notre jeune ami que Bordeaux ressemble à Londres, mais ma nuit ressemble à un tableau d'Hogarth comme il y en a dans votre magasin pittoresque. Cet effet est dû principalement à la petite Mme Métropole en bonnet de nuit, quand les flammes allumaient ses innocentes larmes.

« Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de M. de Caillavet et croyez, chère Madame, à mes sentiments bien dévoués et bien affectueux.

« Anatole France. »

De Paris : « Dimanche soir dans l'ombre et le silence... »

« ... J'espère que ce vent grondeur que vous décrivez si bien a passé et que vous verrez le soleil se coucher avec magnificence.

« ... Vos lettres sont charmantes. »

« ... J'ai travaillé depuis une heure avec un peu de stupidité. Je n'ai vu personne excepté Eugénie, Louis, Marie-des-Chiens[1]. Horace disait que Virgile avait emporté en voyage la moitié de son âme. Il ne m'en reste pas tant. »

« ... Et devant ce 93 j'ai rencontré Paléologue.

« Jeune, charmant, traînant un petit chien après soi, et dreyfusard sans passion, avec limpidité. Il fait un livre sur la Rome du moyen âge. Rien ne l'émeut, dit-il, que les hommes des anciens temps et les femmes d'autrefois. Il lui faut Antigone et Bérénice. »

Environ cette époque, les dîners du mercredi s'enrichirent de nouveaux convives : la toute jeune comtesse de Noailles, son mari et son frère le prince de Brancovan, Mme la baronne Aimery de Pierrebourg et Jaurès. Mme Arman, qui aimait à taquiner France, lui disait : « Quand Mme de Noailles est là vous n'existez plus. Son esprit éblouissant, sa grâce mutine, sa conversation si spirituelle font paraître la vôtre lourde et hésitante... » France, point fâché, ajoutait : « Cette petite fille a du génie. »

Le lendemain d'un jour où Mme de Noailles lui avait amené son bébé, Anne-Jules, sur les bras de sa nourrice, Mme Arman lui écrivit :

« Chère Madame,

« Depuis que vous êtes passée chez moi, il me semble qu'une lueur, un parfum, une mélodie flottent encore

1. Domestiques de Mme A. de Caillavet.

autour des choses et que l'écho divin de vos rimes se soit glissé parmi les guirlandes de mes lambris. Vous êtes exquise, délicate et fine comme celles que l'on célèbre, vous êtes une elfe et une petite fée, mais votre âme est si vaste qu'elle contient le monde et que tous les mystères de la joie et de la douleur y passent tumultueux et déchirants avant d'éclore sur vos lèvres. Et vous êtes aussi une Titania, reine des vergers et des jardins, couronnée de grappes et de fleurs sauvages. J'espère que vous me donnerez encore quelquefois la fête de votre venue et que je pourrai vous réunir à notre ami France, puisque aussi bien (ceci entre nous) vous êtes les deux seules personnes de génie du temps présent.

« Croyez à mon admiration fervente et à ma vive sympathie.

« L. Arman de Caillavet. »

« Tous mes hommages à Anne-Jules. »

La jeune muse lui écrivait aussi des choses gracieuses :

« Je vous remercie de votre lettre si aimable et belle. Je suis extrêmement sensible à des éloges si fins et dont l'expression est pour l'esprit et la sympathie un délicat plaisir. »

« ... Ce que je voulais vous dire c'est l'admirable soirée que j'ai passée chez vous, qu'on ne passe que chez vous. »

« ... L'heure à laquelle vous recevez ce mot est un témoignage du long et tenace espoir que j'ai gardé jusqu'à cet instant; mais voici que je sens bien qu'il me sera impossible d'assister à ce repas charmant où je serais un convive malade qui ne vous ferait pas plaisir; c'est une dure résolution, et comme je ne puis en supporter tous

les effets, vous me permettrez de venir après le déjeuner m'asseoir entre vous et vous écouter...

« Je n'osais pas croire qu'ayant été jusqu'à ce jour si souffrante j'aurais la force de sortir et d'aller vers vous quand même, et je vois que la volonté n'est que le désir; j'endure mieux le renoncement à ce déjeuner en pensant que je serai heureuse après et que cette privation première est cet anneau précieux que le grec jetait à la mer pour satisfaire aux Némésis. »

« ... Je me réjouis de passer chez vous demain et je sens très bien la faveur de votre gracieuse sympathie quand vous êtes un esprit si aigu, si redoutable, ajoutant ainsi à la valeur de votre bonté charmante pour moi. »

Nous extrayons des premières lettres de Mme de Noailles à France ces quelques lignes de fervente admiration :

« ... Il me semble très surprenant d'oser vous écrire et vous parler et il serait mieux que vous ayez un autel rustique où nous suspendrions des cires parfumées qui auraient la forme de notre cœur. »

« ... Je viendrai donc tout à l'heure, Monsieur, pleine de joie et de confiance, me souvenant qu'Apollon guérissait aussi...

« ... Je vous prie de croire à la sincérité d'un cœur en qui votre génie a fait beaucoup de lumière. »

Mme Arman était heureuse quand « la géniale enfant » voulait bien réciter chez elle quelques-uns de ses beaux poèmes. Ses amis sentaient eux aussi le prix d'une telle faveur. Ce mot de Gustave Larroumet exprime la déception qu'ils éprouvaient quand ils ne pouvaient en profiter :

« Chère Madame,

« Je tiens à mettre aujourd'hui sous vos yeux la cause qui m'empêchera d'entendre chez vous les vers de Mme la comtesse de Noailles. A l'heure où vous écouterez cette poésie ardente et fraîche, je discuterai gravement au Conseil de l'École des Beaux-Arts la question de savoir si le modèle vivant, présenté aux élèves femmes, doit ou non revêtir un caleçon. Telle est aujourd'hui l'obligation professionnelle dont je suis l'esclave. Je vous prie, chère Madame, de vouloir bien être auprès de Mme de Noailles l'interprète de mon vif regret. Pour vous, je guette le dimanche où il me sera permis de venir vous dire combien je suis touché et reconnaissant.

« GUSTAVE LARROUMET. »

Ce billet de J.-H. Rosny exprime tout le plaisir de ceux qui assistaient à ces délicieuses réunions :

« ... Les soirs que j'ai passés avec vous et vos amis sont de ceux qu'on ne saurait oublier sans une singulière méconnaissance de ce que sont une hospitalité délicate et une compagnie exquise.

« J.-H. ROSNY. »

***

Jacques Coulangheon fut présenté en 1902 à Mme Arman de Caillavet par M. Léon Barthou. Il n'avait que vingt-six ans et il avait déjà été chef de Cabinet du Préfet de l'Oise, ce qui lui avait inspiré le dégoût de la politique et un livre charmant : *Les Jeux de la Préfecture.* Mme Arman de Caillavet l'accueillit très vite dans son intimité et se prit pour lui d'une vive et maternelle

affection. Comme il habitait Mantes, il ne pouvait venir avenue Hoche aussi souvent qu'il l'aurait voulu. Nous devons à cet éloignement une correspondance presque quotidienne. Quelques lettres diront avec éloquence ce que furent ce jeune homme et cette amitié. La mort qui rôdait, prête à emporter le pauvre garçon à la moindre indisposition, lui laissa bien peu de temps pour s'épanouir.

« 12-4-02.

« Madame,

« Si les heures passent vite, croyez-vous bien que ce soient celles de la jeunesse qui aient le plus de prix? Je me suis rendu libre pour samedi d'une occupation que j'avais. Je ne doute pas de me déplaire à la pièce de M. L. Aussi n'est-ce point elle qui me fait heureux d'accepter votre invitation. Madame, en quelle bonne compagnie et de quelle exquise façon nous fut montrée l'autre soir la lanterne magique? Quand je suis à Paris auprès de vous, et qu'il y a, chez vous-même ou à l'Odéon, ceux que j'appelle (sans aucune nuance de sympathie ou d'aversion, puisque je ne les connais pas) : *des gens*, il me semble aussi que vous me montrez la lanterne magique. Et j'y prends un plaisir délicat et profond, malheureusement moins enfantin que cet autre soir, Madame, que j'ai goûté M. Maindron, et que je vous suis reconnaissant du voisinage que vous m'aviez choisi, le meilleur assurément parmi les autres meilleurs! Et qu'il y avait de légères couleurs de fleurs aux surtouts! Je vous dois déjà bien des plaisirs de goût et bien des plaisirs d'intelligence. Je vous dois le plus grand, qui est d'avoir connu le seul homme d'aujourd'hui à qui je donnerais, de toute ma sincérité, le nom de *maître*, si cet hommage, à l'origine si touchant, n'était devenu odieux à force de vulgarité et de sottise. Et puis, pour emprunter à M. Brandès

un genre de plaisanterie déplorable, il y a aussi ce pauvre Jules Lemaître... à qui je me permets de trouver très respectueusement que vous accordez beaucoup d'importance.

. . . . . .

« ... Madame, je suis attristé que Mme de Saint-V. fasse l'éloge d'un roman où je n'ai mis que les idées des autres. Ce n'est pas que l'éloge personnel de Mme de Saint-V. ne me soit pas très agréable. Mais j'aurais voulu déplaire à quelques-uns. Et puis l'indifférence, toute cyrénaïque, où je m'efforce de conduire ma pensée, va être prise pour de l'*habileté*. Or, j'aime Stendhal qui n'aimait pas le mot « juste-milieu. » Maintenant que j'ai plu à la toute charmante et pudique Mme de Saint-V., j'ai peur de découvrir que je suis un « juste-milieu. » Mais après tout, mon livre a-t-il plu à Mme de Saint-V.? Je n'en suis pas bien sûr. Et sans doute que Mme de Saint-V. ne l'est pas davantage.

« J.-A. COULANGHEON. »

« Mantes, 26 avril 1902.

« Madame,

« Je suis désolé de la lettre que je vous ai écrite l'autre jour; le peu de souvenir que j'en garde suffit à m'assurer qu'elle n'avait pas le sens commun. Il ne faudrait pas écrire!

« Je ne suis pas allé à Compiègne parce que le jeudi matin j'ai voulu voir M. France. Cette avenue du Bois, le matin, est d'un charme absolu. Ces verdures neuves et toutes fleuries, des tons d'herbe sombre, des glycines, des lilas, et des cytises, le spectacle d'êtres humains inutiles mais délicieux, de beaux chevaux, de jolies robes m'avaient mis l'âme en belle humeur.

« Madame, je suis sorti de chez M. France avec de la tristesse. Sans les choses d'art qu'il faut traverser et

d'admirables bois du XVI^e^ que M. France me montra, je l'aurais quitté avec du chagrin.

« Madame, M. France serait président de la République ou député que je l'aimerais toujours. Car je l'ai toujours aimé (et sans le connaître) dans sa réalité, loin des apparences que la vie sociale lui prête, ou des attitudes que lui donnent les circonstances.

« Mais je ne veux pas croire à la politique. Mes relations, mes études, mes lectures m'ont amené à penser avec une fierté très grande que toute politique n'est jamais plus qu'un conflit de commerce. Vendra-t-on des chapelets ou du trois-six? des galons d'or ou des bonnets rouges?

« Je vous parle, Madame, avec assez de timidité. Et il faudrait pouvoir le faire très longuement. Une lettre est toujours dangereuse parce qu'on ne sait pas si elle est comprise et qu'on n'est pas là pour l'expliquer.

« Madame, la pièce de M. L. que vous m'avez fait voir est certainement stupide. Mais le plus stupide personnage était ce M. Moulins, banquier, qui répétait au dernier acte 105,40 comme l'avare de Molière le « sans dot. » M. L. est bon écolier (« Et vivent les collèges » où l'on étudie de la sorte). Les banquiers font les révolutions, comme ils font les guerres. M. Moulins, banquier, était un sot de jouer la baisse. Sur une révolution il faut toujours jouer la hausse, quand la révolution se fait en France.

« Madame, les banquiers d'aujourd'hui font et défont la politique. Et il faudra toujours des banquiers comme il faudra toujours des prêtres.

« Les élections n'ont pas d'autre sens que d'assurer le triomphe de tels banquiers sur tels autres. La foi socialiste est plus désolante encore que la foi chrétienne. Cette sorte de protestantisme politique où semble donner M. France m'effraie d'une façon que vous ne pouvez imaginer. Voilà pourquoi je suis sorti si attristé de la petite maison de M. France.

« ... J'en étais donc à mon triste départ de chez celui qui m'apparaît comme le plus sage de cette époque.

« Il y avait chez lui des jeunes gens à qui il n'est pas indifférent d'être gouverné par M. Méline ou par M. Waldeck-Rousseau. L'entretien n'eût été que tristement politique, si M. France ne l'eût mêlé de quelques considérations téléologiques.

« Madame, je crains tout dogmatisme. Les jeunes gens qui, dans l'heure présente, se pressent autour de M. France, et qu'il écoute en souriant, sont tous dogmatiques. Et cela est exaspérant. Ils ont foi dans l'Humanité comme autour d'Abélard ils eussent eu foi en Dieu.

« Ce sont tous de maussades idéologues, et leur idéologie altruiste n'est pas plus passionnée que l'idéologie égotiste de Barrès. Les uns et les autres me déplaisent : qu'ils soient socialistes d'un idéal comme M. Léon Blum, d'une mode portée au Conseil d'État, avec le dernier gilet brodé, par M. G., ou socialistes à la manière âpre et miteuse de mon camarade Péguy. Je les redoute au même point.

« Mais j'ai tort de les redouter. Ils font partie d'un ensemble que le hasard mène le mieux du monde. Tant que les partis politiques se combattent, le sage peut penser à l'aise et dire ses pensées les plus contradictoires. Actuellement il n'est défendu que d'exalter la pratique anarchiste. Mais ne croyez-vous pas que le jour où se serait établi un régime socialiste (et je ne sais pas bien quelle conception, quelle réalité ces deux mots représentent) la pensée serait aussi menacée que par l'Inquisition catholique?

« Madame, je n'ai jamais envisagé Salente et la République de Platon, et aussi les cités de Morus et de Campanella qu'avec chagrin. J'imagine que le phalanstère de Fourier aurait vite ressemblé à la Caserne Jeanne-d'Arc (à Rouen) où j'ai fait mon service militaire. Et même très

loin de l'utopie, le service social me semblera toujours trop accablant.

« Mais, à vrai dire, ce n'est pas à cause que je crains leurs créations sociales que je m'écarte des socialistes. C'est parce qu'ils dégoûtent de l'individu et qu'ils achèvent ainsi la longue dégénérescence entreprise par le christianisme. De telles idées ne sont pas à moi. Mais je les partage de toute ma volonté. Je hais les socialistes et je hais les cléricaux de même façon. Vous pensez bien, Madame, que ce mot *haïr* où je l'ai mis n'est qu'un mot qui exprime énergiquement ma passion d'esprit. Je ne crois pas qu'il y ait des questions sociales. Il n'y a au plus qu'une question de morale subjective, à laquelle personne ne songe.

« C'est le mot de Lassalle qui m'a éclairé tout le socialisme : *Il faut faire comprendre à l'ouvrier allemand combien il est malheureux.* C'est donc reconnaître que l'ouvrier allemand ne savait pas la mesure de son malheur. Il n'était donc pas si malheureux.

« Le danger, c'est que la socialisation croissante de l'humanité ne laisse plus de place aux esprits, libres de tout dogmatisme. La société a quelque peine à tuer les révoltes avec l'appareil légal. Mais elle les affame. C'est plus discret.

« C'est pour toutes ces pensées, Madame, que je suis sorti chagrin de la maison de votre ami, dans le magnifique prélude des « Vierges aux Rochers » que d'Annunzio avait mis sous l'invocation du Vinci : « E si tu sarai solo, tu sarai tutto tuo. » J'ai toujours aimé *comme un acte de foi* ces quelques lignes.

« ... Aujourd'hui les socialistes veulent faire la conquête du bonheur, ou plutôt, puisque nous sommes dans un temps de finances, ils veulent fonder la Société anonyme du bonheur, une sorte de coopérative mondiale, à toutes petites actions.

« Cela me fait penser au système de la « boule de neige » que certains fournisseurs avaient mis en pratique, voici deux ou trois ans. Les demoiselles B., les filles de l'ancien agent de change, livraient ainsi pour quinze francs des jupons merveilleux qui en valaient quatre-vingt-dix. L'escroquerie était mondaine, élégante et transcendantale. Elle reposait sur de savantes mathématiques; et comme elle avait lieu par d'innombrables et ignorants complices, elle touchait en quelque sorte à l'irréalité, elle devenait idéale, métaphysique toutefois, et le plus honnêtement du monde Mlles B. ne vendaient pas quinze francs ce qu'elles avaient payé quatre-vingt-dix. Mais comme l'infini n'existe qu'en mathématiques, le Parquet intervint dans cette subtile application de la loi des combinaisons et de la série de Taylor.

« Madame, les systèmes socialistes me font penser aux jupons des demoiselles B. Je ne croirai jamais à la multiplication des pains. C'est dommage. C'est le seul socialisme où je me fusse rendu... Et voilà pourquoi je ne suis pas allé à Compiègne. J'avais trop entendu parler d'élections chez M. France. La pensée de continuer chez mon ami Reboul me fit rentrer chez moi. J'achetai le troisième numéro des *Arts*, où votre hôte, M. Manzi, emploie assez de goût. Et je regardai longtemps passer dans la portière les vallons pleins de cerisiers blancs et les champs pleins de seigles verts.

« ... Madame, que ce temps humide ne vous attriste pas et ne vous mette pas mal à l'aise, je le souhaite. Et je vous prie encore de m'excuser. Je dois vous dire aussi que souvent je n'écris plus du tout, et que ce n'est pas indifférence. Seulement, alors, je suis plus sage, et je comprends bien que je n'ai rien à dire.

« Je vous prie d'accueillir, Madame, les hommages de mon grand respect.

« J.-A. COULANGHEON. »

« Mantes, 28 avril 1902.

« Vous ne me croirez pas, Madame, je ne me sens un peu honnête homme que loin des femmes et loin des livres. Si quelque crainte me défend des femmes, il me faut beaucoup de raison pour résister aux livres. Je n'en vole pas cependant. Cela doit faire tant de peine à ceux à qui on les prend. Et puis il y a les gendarmes.

« Quand j'ai acheté des livres, Madame, je ne peux pas me priver du bonheur de les emporter sous mon bras. Il m'est égal d'être ridicule par les gros in-4°, reliés en veau marbré, sur lesquels je contracte les bras. Heureusement que ma folie est vite limitée par toutes sortes de raisons où la mienne n'a nulle part.

« ... Je continue à me moquer de *leur* suffrage universel et de *leur* république. Les régimes ne sont que les décors insignifiants où se joue toujours la même pièce. A Compiègne, on dit que M. Noël a reçu des coups. Mon tailleur est nationaliste. Ici, le député Lebaudy a gagné 3 000 voix sur l'élection passée. Au moment où je regagnais la gare Saint-Lazare, devant Saint-Augustin, j'ai vu rentrer un régiment. Et j'ai compris les élections de la veille, comme on comprend un théorème de géométrie.

« Souvenez-vous, Madame, que j'ai été soldat et que c'est à la caserne que l'on touche le mieux la grande habitude servile de l'humanité occidentale. Les mots que j'emploie n'ont pas de valeur péjorative. Je n'ai ni affection ni dégoût pour l'armée. Je la considère comme une administration un peu plus nombreuse que celle des Chemins de fer ou des Ponts et Chaussées. Ceux qui la composent n'y offrent pas une bêtise moyenne plus sensible qu'ailleurs. Je regrette de n'avoir pas la patience ni le temps de vous parler de tout ceci avec un peu plus de méthode. Ne croyez pas qu'on nous *impose* l'armée.

Que l'obligation de mourir au jour d'une bataille soit redoutable pour tous les soldats, cela est certain! Mais croyez bien que le régime social, le mode de vivre dont la caserne et l'armée constituent la formule, est loin d'être douloureux à la grande majorité des hommes. N'est-ce pas d'ailleurs la complète application du régime socialiste où nous tendons. L'armée est la réalisation la plus complète qu'il puisse être du collectivisme. Et la vie militaire est *vite* acceptée par les soldats. Ils la subissent avec une contrariété tranquille. Et l'habitude de cette vie mécanique et désintéressée finit par les imprégner tellement que toute liberté leur devient à charge. La psychologie du soldat, le jour du dimanche, serait bien nette à cet égard. Puis de la servitude sociale à la servitude militaire, de l'usine ou de la charrue à la caserne, la variation n'est pas grande.

« Ajoutez à ces éléments la gloire patriotique qu'on distribue à ces hommes avec le pain de munition, une solidarité dans la vanité les lie aux uniformes dorés, aux musiques, à la force dont ils se sentent l'élément, aux armes : le soir on est très brave avec un revolver. M. France n'a-t-il pas analysé tout cela. Soyez sûre que les quatre cinquièmes des Français qui ont été soldats votent pour les nationalistes. Ignorez-vous, Madame, la force des phrases de distribution de prix? Avez-vous jamais vu un concours de Sociétés de Gymnastique, ou de pompiers? Et puis, Madame, avez-vous jamais vu les enfants, je ne parle pas des *vôtres* de *nous*, jouer à l'usine, à l'ouvrier? Ils jouent *au* voleur et *aux* gendarmes. Remarquez, je vous prie, ce singulier et ce pluriel. Voyez qu'il y aura toujours plus de gendarmes que de voleurs chez les enfants. Ils jouent aux soldats. Vous savez cela : un tambour, un vieux tablier, deux casseroles, un cheval mécanique et des sabres de bois : comme plus tard. Voilà aussi où l'on touche *l'instinct* des

races. Les phrases pompeuses de M. Barrès n'ajouteront rien à cette réalité.

« J.-A. COULANGHEON. »

« Mantes, 16 mai 1902.

« Madame,

« Je ne suis pas heureux. C'est vulgaire? Mais si on n'est pas malheureux alors qu'on manque du bonheur, je ne suis pas malheureux. Le bonheur n'est-ce pas le plus souvent tout ce qu'on n'a pas? Il ne faut pas *vouloir* être heureux. Il faut s'étonner de l'être et surtout de *pouvoir* imaginer qu'on l'est.

« La plus belle chose qui puisse consoler de la vie, c'est l'amitié. Seule, elle justifierait notre passage sur la « machine ronde. »

« L'amitié suffirait à faire chérir la vie, comme à grandir notre horreur pour la nuit nécessaire. Mais vous savez comme elle est difficile? On ne la rencontre qu'à des altitudes morales où bien peu seuls savent atteindre. C'est dans les vallées qu'on se trouve. Et alors il faudrait monter ensemble. Vous savez que lorsqu'on monte ensemble, on n'arrive pas toujours ensemble au sommet.

« Sans doute, je *veux* penser que l'amour n'est que la distraction d'un temps de la vie. Je sais que ce n'est qu'un instinct que je déguise avec tant d'artifice! Mais il m'agite. Et pensant à l'amour, je ne peux pas me résoudre à me détourner de la beauté. Mais la perfection du corps ne me laisse pas souvent oublier la gaucherie de la pensée. Je ne veux pas négliger ce qui est vulgaire; et j'en suis accablé.

« Cependant je ne suis pas dégoûté de l'amour. J'ai des instincts trop francs pour être détaché des femmes. Le mépris que je leur porte n'est que l'affectation d'un amoureux dépit. A leur sujet je suis plus près de la haine que

de l'indifférence. Et si j'ai peine à les haïr, je ne peux pas les dédaigner. La moindre chose d'elles me ravit. Je ne les aime pas toutes. Mais comme je chéris toutes celles qui prévalent! Comme j'ai hâte de me tromper sur elles. Sans doute, je voudrais que la vie fût un peu comme un jardin où l'on respire des roses qui se laissent respirer, sans les cueillir. Mais il y a peu de sagesse aux choses de ce monde. Les roses qu'on cueille sont les plus vite à se faner. Les sages le savent. Et les sages aussi cueillent leurs roses. Ils n'ont pas quelquefois même la patience d'attendre qu'elles se fanent.

« Je m'ennuie, à gâcher mon plaisir, ce qui est sot. Quand La Rochefoucauld prétend que ce qui fait que les amants et les maîtresses ne s'ennuient pas d'être ensemble, « c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes, » il affirme une sottise ! Car c'est à ce jeu-là qu'on s'embête le plus !

« La vérité sur l'amour, c'est qu'on se plaît tant qu'on ne se connaît pas tout entiers. Nous ne vivons que par l'imprévu ! L'habitude rapproche de la mort. Le triomphe de l'amour c'est de ne pas s'habituer l'un à l'autre ! Le triomphe de l'amitié serait peut-être le contraire, et le problème risque de devenir insoluble. Je le passe à Capus, « qui voit soluble. » Moi, je ne vois *jamais* soluble. La destinée est faite d'écheveaux. Le nœud gordien n'est jamais tranché que par des soldats ! Il n'y a pas de quoi s'extasier sur Alexandre. C'est une farce de caporal que son coup d'épée. Le merveilleux, c'était de dénouer ! Mais on ne dénouera jamais les liens du monde où nos vies sont enchevêtrées.

« Madame, le monde n'a pas défleuri ! Seulement, on a mis autour de nos joies beaucoup d'entraves et de scrupules qu'on ne peut pas briser. La vie est devenue une sorte de parc Monceau, avec de belles fleurs défendues par des fils de fer. Il y a trop de fils ! Les fleurs sont là. On n'en jouit plus !

« Quand on force les fils de fer, un fonctionnaire en uniforme vous emmène au violon. J'y fus quand j'étais étudiant, pour un brin de géranium cueilli au Luxembourg (Je me ferais du tort en l'avouant à tout le monde).

« ... Madame, il est tard... L'heure passe vite à vous écrire. Je sais tout ce que je voudrais vous dire sur l'élégance dans l'art, et que vous sentiriez avec moi.

« Je souhaite que vous ne souffriez pas du vilain temps qu'il fait et qui me désole. Je ne me lasse *jamais* du soleil. Et je n'ai au soleil que de belles et joyeuses idées.

« Adieu, Madame. Je veux lire un peu de Lucien avant d'aller me coucher, et *Don Quichotte* avant de dormir. Si les vœux servent à quelque chose j'en fais pour que vous ne soyez pas troublée.

« Je n'ose pas vous souhaiter davantage pour ne pas irriter les dieux qui sont jaloux.

« J.-A. COULANGHEON. »

« Mantes, 2 juin 1902.

« Madame,

« Je suis très sûr qu'aucune des promesses que me fait votre lettre ne sera tenue par la vie. Vous avez beaucoup de finesse. D'ailleurs je n'ai pas à dissimuler : je suis mal fait pour le monde. Et j'y souffre vraiment d'une espèce de peur maladroite et poignante. Ajoutez que je sais mal mentir, ce qui est une tare. Je suis sans courage pour parvenir. Et je me sens désarmé.

« J'ai sur ma table un bouquet d'œillets; mon petit jardin est plein de roses; il y a un banc de bois où je vais lire Hérodote. Voilà.

« ... Je suis jeune et j'ai de la santé morale et physique. Je n'envie au monde que tout ce qui me ferait la vie plus pleine, plus forte, plus peuplée de belles choses. Je ne veux pas faire la sottise d'aller m'éprendre de la femme

« d'un des premiers fusils de France. » *Et je sens que j'en suis fort capable.* J'aime trop les êtres et les choses délicates pour ne pas m'engager *là, plus* qu'il ne *convient* à *moi-même*. Tout ceci ne serait qu'une occasion de chagrins. Et puis je ne sais pas jouer. J'apporte à tout une âme emportée et tenace. Je reste Auvergnat par le sang : même à force de culture je ne parviens pas à m'helléniser.

« Puis je n'ai pas de volonté. C'est preuve d'intelligence? Cela ne me console pas. Je ne regrette du monde que les femmes, à la façon triste et désirante de M. Bergeret, touchant Mme de Gromance. Il n'y a pas que Chérubin pour « chanter la romance à Madame. » Je crois sincèrement qu'à mon âge ces petites perplexités, ces vifs tourments et ces chagrins amoureux qu'on trouve aux aventures féminines sont une assez jolie occupation. Cela vaut bien le tir aux pigeons. Mais ce n'est pas mon fait. Plus tard on collectionne des bibelots élégants.

« Pour moi, je crois que je vivrai « dans mon poêle » et entouré de livres, comme un poisson parmi les coquillages de son aquarium. Mais la cité des livres est une nécropole; les livres, j'en ai peur, sont creux comme les tombeaux. Les idées s'y entassent, incertaines et âpres, comme une cendre antique. Il n'est bon que de vivre, de brûler. Et ce n'est pas vivre que de feuilleter les in-quarto en veau roux du XVIII^e^ ou les in-folio en vélin blanc de 1650.

« Ne vous tourmentez pas, Madame, à ce sujet. Je vous suis reconnaissant de m'avoir accueilli avec bonté. Je n'ai rien de Lohengrin, mais un peu de Julien Sorel avec, en plus, des scrupules. Je ne saurais jamais *prendre* Mlle de la Mole. Je me fais de la liberté une idée si haute et si fausse que j'aurais attendu que Mlle de la Mole se *donnât*. Mlle de la Mole, avec quelque raison, m'eût tenu pour un imbécile.

« Madame, je dînerai chez vous mercredi. Si l'occasion s'en présente, j'irai chez M. France, que j'aime; je vous ferai visite. Et je m'enfermerai quelque part, en Corrèze, ou ailleurs, pour assez longtemps... Je ne puis pas oublier que vous habitez Paris. J'y reviendrai.

« Voilà mes intentions. Mais je suis homme. Tant de choses peuvent se contredire... et moi-même.

« J.-A. COULANGHEON. »

« Mantes, 7 juin 1902.

« Madame,

« L'autre soir, j'ai rencontré chez vous Prométhée. Il me parla sous l'apparence de M. X. C'était un Prométhée enfin découragé, aussi las que les plis de son habit. Et j'ai bien vu que s'il n'était plus splendide dans sa révolte contre les dieux, c'est que les dieux habiles l'avaient privé de son aigle. Il n'avait même plus cette ironie que M. Gide a donné à son « Prométhée mal enchaîné. » Comme on voit que Prométhée habite...

« ... Je l'ai trouvé seul, comme il convient et les bras déliés au dossier d'un grand canapé Louis XVI. De tristes pensées lui courbaient la tête. Il me laissa voir les yeux les plus terriblement désespérés, des yeux d'énigme et de désolation. Je vins. Je le saluai avec la crainte qu'il convient de faire paraître à l'aspect des demi-dieux.

« Il ne me parla pas de son amour pour les hommes, mais du mal qu'on prend à les distraire pour en tirer de l'argent. « Le travail m'est douloureux! » soupira-t-il d'abord; après une pause, avec un accent d'indicible faiblesse, et soulevant l'avant-bras qu'il laissa mollement retomber, il ajouta : ... « Par ces temps de foudre! » Il se tut.

« Par ces temps de foudre! » Mon cœur battit. C'est alors que je reconnus Prométhée à son dégoût de la

foudre, comme au ton facile et frivole dont il en usait à son égard.

« Je me suis beaucoup plu chez vous l'autre soir, Madame. Je n'ai pris au sérieux que l'heure de causerie de M. France. J'ai suivi un peu votre conseil. Votre belle-fille, qui est belle, m'a enseigné la frivolité de la gloire et la vanité de l'intelligence. Elle est à elle seule un éclatant paradoxe.

« Si j'étais Mlle Vacaresco, je ne ferais pas dire mes vers par Mlle P. qui les fait prendre « en grippe. » J'ai entendu Paul Mounet et Mme Weber déclamer alternativement des strophes d'Haraucourt. C'est une des plus grotesques impressions de ma vie. Le tragique, le noble, est-il fait de tant de hoquets? L'art, c'est justement d'éloigner toute idée d'effort. Mlle Piérat, récitant ce grand « machin » d'Hugo sur l'amour, me faisait souffrir. Et puis il faut laisser Hugo à Mlle Dudlay ou à Mme Weber. Mlle Piérat n'a-t-elle pas Chénier. A sa place, je dirais d'une petite voix liquide et menue, sans hâte, des vers du XVI^e^ ou les petites odes de M. de Régnier, ou des sonnets de Samain... ou les vers de Mme de Noailles.

« Adieu, Madame. Il ne faut pas m'en vouloir. L'incertitude c'est la liberté de l'esprit. Je vous prie de croire à mes sentiments de très respectueux attachement.

« J.-A. COULANGHEON. »

« Mantes, vendredi.

« Madame, ne me parlez plus de mes livres. Vous me gâteriez le goût que j'ai de vous voir et le plaisir que je prends à une intelligence qui est rare chez une femme alors qu'elle est sans prétentions.

« J'ai pris un gros rhume, et ce temps d'orage et de pluie me fatigue beaucoup. Et aussi le contact d'une femme capricieuse, violente, un peu sotte, orgueilleuse

et jolie à laquelle je tiens encore, avec assez de chagrin. Ces choses-là passent la raison et la volonté. On ne choisit pas ses amours. Et on s'y tient par d'incompréhensibles mouvements où se mêlent le souvenir, l'habitude, le désir et la faiblesse. Avec fracas et des larmes stupides, on veut rompre sans en rien faire. Et l'on se quitte alors qu'on n'y pensait plus. Quelles ridicules histoires! Et quels pauvres sujets de se faire tant de peine... et de peines.

« J.-A. C. »

« 25-6-02.

« ... Mme X. était très belle chez vous dimanche, sous sa voilette secrète et son grand chapeau de roses. Mais comment peut-on croire à la sélection sexuelle et aux belles ordonnances que Darwin prête à la nature, quand on voit que Mme X. a pu aimer M. Z.? Je ne connais pas de figure et de corps pour évoquer aussi nécessairement que les siens l'idée d'un carlin triste et dépéri. Pensez-vous que M. Z. ait tout à fait perdu sa voix la plus naturelle? dans un incendie, ou sous « l'eustache » d'un assassin, retrouverait-il le pouvoir d'appeler à l'aide, et d'être un peu entendu? Je le crois, tout de même, au moins, je le lui souhaite. Mme J. a un joli nez. Mme de Saint-V. m'étonne toujours par la science, que je veux croire innée, de faire battre les couleurs. Ce n'est pas médisance, croyez-le. Il faut voir le monde du même esprit qu'on examine dans leur boîte de verre une collection de chenilles.

« Coulangheon. »

On retrouve dans cette correspondance, bien qu'avec plus de réserve, le mordant et l'âpreté de ses *Lettres à deux femmes* dont nous reproduisons quelques lignes, qui ont trait au salon de Mme Arman de Caillavet.

« J'ai dîné avenue Hoche... J'ai dîné entre M. P., sculpteur, et M. G., poète, je crois (je vais bien voir les otaries du Jardin d'Acclimatation)... M. G. a dit des vers. M. G. croit à son génie, avec l'étonnement du bébé qui contemple au fond du pot sa crotte la plus récente... »

« ... Mme de Noailles m'a envoyé ses vers. Je lui trouve un autre talent qu'à la dame de la rue Mardrus[1]... »

On trouve aussi dans les lettres de Jacques Coulangheon les plus nobles sentiments.

« 3 juillet 1902.

« ... Madame, je ne vous ai jamais parlé de mon père : c'était un homme merveilleux d'intelligence, de droiture, de courage et de goût. Son père était greffier de village, son grand-père meunier. Mon père, ingénieur par profession, savait presque tout, lisait Homère, en grec, avec émotion, achetait de vieux livres, battait M. Cassagnac aux assauts d'armes, se passionnait pour les roses et achetait avec joie les livres de M. France en *1888*. C'est lui qui m'a lu *Le Livre de mon ami*. Comme il était d'une sensibilité très grande, il ne s'empêchait pas de pleurer dans les passages qui lui rappelaient son enfance. Cet homme a fait pour dix millions de travaux, quatre forts, le port de Dunkerque, a été deux fois volé par des associés « trop forts pour lui, » a été presque ruiné par la Compagnie Générale des Eaux, qui lui a fait attendre vingt-trois ans le paiement de 600 000 francs dus, et est mort de fatigue et de chagrin à quarante-sept ans. Il allait dans la vie avec la foi glorieuse d'une âme trop noble. Il avait été aux côtés de Rossel, pendant la Commune. Lors du Panama, pendant huit jours, il pleurait de rage en en

1. Lettres publiées par le *Mercure de France*.

parlant. Il avait connu Eiffel à l'école. Au moment de Boulanger il voulait faire des conférences dans le XI[e] arrondissement.

« Le souvenir de mon père m'empêchera toujours de croire à la moindre des choses humaines. Cet honnête homme m'a convaincu de l'inutilité du mérite. La vie ne lui fut qu'injuste. Et il est mort écrasé par elle.

« Mais tout ceci n'est pas beaucoup pour vous distraire, Madame.

« J.-A. COULANGHEON. »

« Je n'ai heureusement rien de grave; mais cela ne laisse pas d'être un peu douloureux. Je suis un être beaucoup trop nerveux, et pour le moment un peu fatigué de travail et d'ennuis. J'ai quelquefois bien à lutter ici contre de petites tracasseries qui m'exaspèrent. Ma mère est entourée de parents peu indulgents. Et mes journées trop sédentaires ne me font pas patient. Ces petites misères sont les pires, parce qu'elles sont continues et qu'on y perd souvent le calme.

« Il est bon souvent de se sentir aimé, soutenu et secondé, au moins à l'abri des agacements et de ces menues et cruelles méchancetés dont l'occasion est constante à vivre ensemble.

« Voilà, Madame, des niaiseries que j'ai à demi regret de vous avoir dites. Mais vous savez bien que ce sont surtout les petits événements de la vie qui en font la tonalité. »

« J.-A. COULANGHEON. »

« Mantes, vendredi.

« Je viens de retrouver un petit papier où j'avais marqué que ma première visite chez vous fut le 4 février. Je souhaite que l'amitié que vous voulez bien me témoi-

gner reste défendue des traverses, et que vous me gardiez votre indulgence. « L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner de petits défauts. »

« Hélas! j'en ai de grands.

« J.-A. COULANGHEON. »

« Mantes, le 21 octobre 1902.

« *A Mme A. de Caillavet dans la Gironde.*

« La vigne rouge, en haut des murs de mon petit jardin, ne laisse pas d'être jolie dans ces soirs de brume. J'entends crier une pompe et je regarde, tout en vous écrivant, le portrait de Laura de Dianti, dont j'ai acheté la photographie hier, en sortant du Louvre, où je ne me lasse pas de passer et de repasser des heures. L'art et la raison m'apparaissent toujours plus les seuls mots lumineux de notre vie obscure. Ce sont les deux plus sûres, les deux plus puissantes émotions dont je me sens touché et rassuré. Et si je crains la mort avec autant de force, c'est que rien de beau ne survit sans la lumière et sans la pensée. Voilà des pensées un peu bien accordées à l'automne. Et je ne les écris pas tout plein de rhétorique : je les pense.

« Madame, on m'a fait un pardessus neuf. Ce pardessus qui est un montagnac très ample, avec un col de velours, m'entoure de richesse et de majesté. Les facteurs, dans les gares, se jettent sur ma valise. Les contrôleurs me demandent *poliment* mon billet. Mon beau pardessus neuf est fertile en égards. Les cochers s'empressent au seul geste de ma canne. Les commerçants me font asseoir. Et *je me sens plus fier*, plus hardi, plus osé dans mon pardessus confortable. Mais avec mon pardessus je sens bien que vieillira et s'affaiblira la considération des petites gens en quête de pourboires, des demoiselles

invitantes au miché bien mis, et jusqu'à celle de ma bonne.

« Quand mon pardessus neuf sera tout déformé, tout boursouflé par les livres dont j'en charge les poches, les cochers et les facteurs (sans parler des gens du beau monde) ne verront plus en moi qu'un homme méprisable, et tout au moins sans importance. Les contrôleurs me brusqueront. Les cochers, à mon geste, loucheront sans bouger et feront tourner leur fouet de cet air qui veut dire : « J'vas relayer, » et aussi qu'on n'a pas l'air assez riche pour payer la course deux francs. Et je serai moins fier, et peut-être (qui donc est héroïque) un peu chagrin de tant de mépris prompts et sensibles, comme lorsque j'avais mon *vieux* pardessus de voici trois ans, couleur noisette, croisé, et d'une mode à présent ridicule. Mon beau pardessus neuf, Madame, m'apprend les secrets, les ingénieux ressorts d'une société policée. Et je connais par là que les nécessités du commerce social n'ont rien à voir à la raison. Mais je souffre parfois du dédain des cochers, des concierges, des employés du chemin de fer, des libraires, de ma bonne et des femmes, parce que je suis encore jeune.

« Madame, je suis respectueusement à vous.

« J.-A. Coulangheon. »

« 8-12-02.

« Madame, je ne quitte jamais votre salon, ces mercredis ou ces dimanches, sans un peu de tristesse. Et sans doute ai-je tort de vous parler souvent avec tant de sincérité. Je trouve Alceste ridicule et je ne suis pas misanthrope. Mais je m'étonnerai toujours d'entendre les petits potins, les tout petits potins, qu'on ne craint pas de mêler à d'autres paroles de grâce ou d'intelligence.

« Comment, c'est parmi des esprits libres que l'on se

fâche pour une invitation déçue, et que Corinne reproche à Sapho le genre et le nombre de ses amours. Ceux qui viennent chez vous sont des esprits de goût que leur richesse a mis en contact avec l'art du monde. Et hors de rares voix familières, qui donc y parle de beauté?

« Par snobisme on s'enchante d'entendre l'*Internationale* mais bien peu se sont émus, quand M. France, en parlant de Tacite, fit voir le beau retour des cendres de Germanicus. M. de Bouchaud me disait dans le même temps qu'il trouvait amusante la présence de Mme Mardrus et de Mme de Noailles, qu'il s'en était tiré dans son prochain volume en offrant un sonnet à chaque poétesse.

« Que vous dirai-je du « cygne noir » que j'ai moi-même tant déçu?

« Malgré la tête byzantine, les yeux ont des finesses d'Occident. Les mains sont romaines, petites et pleines, et vives sous les bagues, et toutes de santé. J'aime les corps fragiles, sans doute parce que je descends des robustes meuniers d'Auvergne, et j'aime la faiblesse parce que je suis fort. Mais je suis prêt d'aimer toutes les femmes parce que toutes ont leur beauté.

« De l'esprit de la muse, je dirai moins encore. Il faudrait la surprendre en plein air, en plein soleil un jour d'été. Notre causerie fut de médecine (!!!) Je sais bien que le cerveau et l'estomac se touchent de fort près. Et puis, oui, ce fut tout.

« Moi je suis très intérieur, vous savez; j'absorbe avec un étrange don d'analyse les moindres signes d'une pensée étrangère : des clins d'yeux, un pli de lèvres, le petit mouvement d'un doigt.

« Mme de Noailles est coquette avec grâce. Elle joue à la reine, cette reine des cœurs, de la vieille chanson anglaise, qui les fait porter devant elle dans un bassin d'argent.

« Mais vous savez aussi combien l'abord des femmes me touche de crainte. J'ai toujours peur de me brûler. J'envie la courtoisie maîtresse d'elle et souveraine avec laquelle Marcel Prévost les entretient. Il met tout de suite le pied sur leur robe. Si la bêtise est un hommage, je le leur rends spontanément. Et toute femme qui me plaît est assurée de me rendre sot. Devant elles, d'ailleurs, je n'ai pas de pensées littéraires. Les livres me sont une joie et les femmes en sont une autre bien plus rare, et de beaucoup plus difficile. Elles me donnent, la plupart, des pensées toutes nues et d'une simplicité sauvage; et même si peu civilisées, que j'ai souvent envie de les prendre par le poignet et de leur dire : « allons-nous-en! »

« Car au fond je suis très brutal. L'habitude des redingotes et du chapeau de soie contient mes gestes et m'oblige à des paroles convenues; mais j'ai beaucoup de peine, depuis que je me civilise, et c'est presque dès mon enfance, à penser qu'on ne peut pas prendre ce qui vous plaît. Je n'ai pas tant de calme que des épaules nues et le corps serré de dentelles d'une femme charmante ne me pénètrent de tourment. Et puis je ne suis pas fatigué. Voilà, Madame, avec mes excuses, mes impressions.

« J.-A. COULANGHEON. »

« Madame,

« Il ne faut rien me souhaiter. M. France m'invite à déjeuner par dépêche. *Mais* la dépêche arrivée hier soir en mon absence (nous dînions en famille) est mise dans le livre de comptes de la cuisinière, qui me la remet au moment du dîner d'aujourd'hui.

« Ajoutez à cela *le temps*, *la migraine*, *des ennuis divers et tenaces*, je ne suis toujours pas heureux!

« Gardez-moi, *je vous prie*, un peu de bon intérêt. Je

mérite. J'en sais le prix, et je n'en ai pas beaucoup qui le valent.

« Je suis à vous respectueusement.

« J.-A. COULANGHEON. »

« Mantes, le 14 janvier 1903.

« Je vous remercie, Madame. Cela ne va guère, mais vous savez que je ne veux pas me plaindre. Ce qui me tourmente, c'est *de ne pouvoir travailler*, et j'ai besoin de travailler.

« Il y a de mauvaises heures. Le doute acharné de soi-même est une lutte désolante. Je me crois frappé de stérilité. Je passe des heures, stupide, avec le vertige du papier blanc; je me critique et je m'écœure à chaque ligne. Dégoûté j'ouvre un livre, *un livre des autres*, un *beau* livre, et la journée se passe. Et j'ai un grand chagrin que vous ne pouvez pas comprendre, et que compliquent mon état maladif et l'avenir.

« Fallait-il vous dire cela? C'est un mauvais aveu pour un auteur que celui de son impuissance. Mais vous excuserez ma sauvagerie et ma faiblesse. Je ne pose pas, même pour le raté. Le mal que j'ai, bien peu le partagent. Le mécontentement de soi n'est pas une vertu, c'est une infirmité. Je l'ai très grande. Je ne suis pas loin de me croire *fichu*. Je serai mort des livres des autres. Cela prouve simplement que je n'ai pas de talent et que je n'ai fait que des exercices littéraires. Et puis, déchiqueter de la bêtise humaine, pour la vendre en cornets à trois francs cinquante, cela abêtit. Et je ne suis pas assez intelligent pour le faire avec autorité. Ah! je n'ai pas d'*autorité*. Voilà la ruine!

« Alors quoi!

« Épicier, je veux bien; c'est tard!

« Mon beau-frère à qui j'ai parlé de mes projets d'abdi-

cation me parle d'élever des poulets en Grèce. C'était bien la peine d'avoir appris par cœur Méléagre et Bacchylide.

« Madame, j'ai beaucoup de peine, et celle-là n'est pas *littéraire* du tout.

« Mais je veux en sortir. Il faut *faire* quelque chose, sans cela je crèverai d'ennui et de chagrin. J'aurais dû rester sous-préfet. Mais on ne faisait rien.

« J. C. »

Mme Arman de Caillavet s'empresse de lui répondre :

« Votre lettre est arrivée hier au soir, elle m'a attendrie. Hélas! vous aussi portez « votre faix de ces ennuis propres à toute créature humaine, » ainsi que disait une charmante princesse qui elle non plus ne fut pas heureuse. Et ce n'est pas moi qui voudrais ajouter à ce fardeau, même celui d'une plume.

« Vous savez bien de quelle façon je vous apprécie, et que je ne vous demanderais jamais de venir figurer parmi les chapeaux fleuris, les plumets et les plumitifs qui encombrent mes dimanches, à moins que cela ne vous plaise et ne vous amuse. Vous savez bien que je mettais du sentiment dans mon reproche et que dès lors il ne pouvait que vous toucher. Et vous devriez savoir aussi que vous pouvez compter sur moi et sur France dans la mesure où il nous sera possible de vous seconder. Si je dis mesure, ce mot s'applique seulement à nos forces et point du tout au zèle que nous vous portons. J'avais parlé à Mme de Noailles d'une position pour vous à la Renaissance Latine, elle devait s'en occuper, mais les poètes flottent au gré des vents. Dimanche, j'ai vu Brancovan au milieu d'un tumulte et n'ai pu lui parler. Que pensez-vous d'un projet de ce côté? Je vous assure que je serais bien sincèrement et vraiment heureuse si je

pouvais vous apporter quelque réconfort. Nous causerons de cela plus à fond que nous ne l'avons fait encore. France a une influence très grande et il serait heureux aussi de vous seconder. A dimanche donc, et à un autre jour de la semaine puisque après cela je partirai...

« Et ne croyez jamais, jamais que vos ennuis me détachent de vous.

« L. Arman de Caillavet. »

« 10 avril 1903.

« Madame, l'état stationnaire où je suis ne laisse pas que d'ennuyer mon docteur. Je ne devrais plus avoir de fièvre. Pourquoi l'eau reste-t-elle? C'est l'immobilité d'un mauvais état. Et j'ai souffert hier, et toute la nuit, de l'estomac, vraiment plus que de raison. Les jours passent en attendant, les longs jours et les mauvaises nuits. Le temps est ce que je regrette le plus. On vit si peu...

« ... Quant à la lettre du ministre, elle m'a effrayée. Fallait-il vous le cacher? J'y ai trouvé toutes les formules classiques, officielles, parlementaires et ministérielles du billet de La Châtre. C'est que la place forte n'est pas le père Combes, mais Edgar, directeur du personnel, qui tient le sort de tous les petits pantins brodés d'argent de France et de Navarre. Et Edgar, ancien préfet, est sans pitié. Je crains bien, Madame, que cette affaire ne vous donne beaucoup de mal. Et vous avez besoin de tranquillité. Partez pour Rome, ayez des roses et du soleil.

« C'est deux mois pendant lesquels, j'espère, je me remettrai. Et si vous me voulez du bien, nous en reparlerons. On m'aura peut-être nommé sous-préfet à Embrun ou à Forcalquier. Mais je refuserai, je connais les promesses politiques.

« J. Coulangheon. »

Il ne se remit pas :

« J'ai manqué mourir mardi dans une angoisse atroce... Je me *suis senti* passer pendant deux heures, malgré l'éther, la morphine, les injections de toutes sortes. J'étais froid. Deux médecins affolés. J'ai le corps cousu de pointes de feu, de ventouses et de sinapismes. Je suis propre!... Et je souffre!... [1] »

Il mourut le 14 mai 1904. Mme Arman de Caillavet exprima à la mère de Jacques Coulangheon son réel chagrin :

« Je ne puis, hélas! que joindre mon affliction à la vôtre et je vous assure que cette affliction est profonde. Je ne trouve pas de paroles pour vous dire les sentiments que m'inspire la mort de ce jeune homme, si doué, si bien fait pour briller dans la vie et si prématurément enlevé aux siens et à ses amis.

« ... Je ne crois pas que je comblerai jamais le vide qu'il va laisser dans mon petit cercle d'intimes. Il était vraiment pour moi un ami d'élection. J'espère que sa fin n'aura pas été trop douloureuse ni surtout consciente. »

La dernière fois que Mme Arman de Caillavet avait été le voir, il lui murmura : « Dites à M. France que je meurs comme un sage. »

Elle avait essayé de marier le pauvre garçon peu de temps avant qu'il tombât malade. Malgré un dégoût affiché pour le mariage, elle essayait souvent d'y convertir ses amis. Tentatives toujours vaines d'ailleurs. Si elle les accompagnait de réflexions dans le goût de celles

1. Lettre publiée dans les « Lettres à deux femmes, » *Mercure de France.*

qu'elle adressait à son fils en 1889, on comprend que cela n'était pas pour encourager beaucoup les possibles conjoints!

En 1899, M. Marcel Prévost répondait ainsi à une de ses propositions :

« Ma vie est fixée, absolument dans la liberté — peut-être un peu égoïste — qui me rend le travail plus facile et favorise mes habitudes de voyageur. Heureux ainsi, j'aurais peur de réveiller la Destinée, en changeant quoi que ce fût. Il y a longtemps que ma décision là-dessus est définitive. »

Mais en 1903 M. Marcel Prévost avait changé d'avis, et il écrivait à Mme Arman de Caillavet :

« Ce n'est pas une raison, parce que je ne suis plus célibataire, pour ne plus jamais causer avec vous — n'est-il pas vrai? D'autant que vous m'avez écrit, à propos de mon mariage, une lettre si parfaitement spirituelle et jolie, qu'elle serait une des plus spirituelles, une des plus jolies, dans un recueil consacré aux célèbres épistolières. Je la conserve très précieusement. »

Il est probable que Mme Arman de Caillavet lui avait rappelé malicieusement « la résolution définitive! »

M. Marcel Prévost n'a pu retrouver cette lettre. Nous le regrettons d'autant plus qu'il la jugeait « la plus spirituelle et la plus jolie, » à une époque où Mme de Caillavet était en verve, si l'on en juge par la correspondance qu'elle avait avec ses enfants. En voici quelques exemples :

« Ma petite Jeanne;

« Vous me dites sur la petite S. des choses pleines de sagesse. La vérité c'est qu'on n'a droit à rien du tout et

que ce qu'on attrape ce n'est jamais que par chance et hasard. Le monde est un grand fouillis où l'on se tasse comme on peut. Mais elle et sa mère se sont fait des âmes livresques (je veux dire de livre) et croient que la vie a comme dans les romans un développement singulier et des incidents qui arrivent à propos. C'est une manière de croire absurde et qui conduit à toutes les déceptions.

« D'ailleurs le bonheur ne vient jamais non plus à ceux ou celles qui le guettent à la fenêtre. Dans ces conditions il s'appelle comme vous dites joliment le plaisir et il ne vaut pas le diable, au moins à mon avis, qui n'est peut-être pas celui de toutes les femmes.

« L. A. C. »

« Mon cher Gaston

« Nous respirons depuis mercredi mais ç'a été terrible. Les consciences mal affermies ont pu prendre un avant-goût des feux de l'enfer. Et je vois que presque partout il en a été de même.

« ... En ces jours caniculaires « la folie de la croix » sévit avec intensité. Anna de Noailles toujours grand favori. G. gagne quelques points. M. est un numéro délaissé, et Pozzi prétend être commandeur parce que Robin l'est et qu'il est injuste de lui laisser cet avantage auprès du beau sexe.

« L. A. C. »

« Mon cher Gaston,

« ... En fait de nouvelles je te dirai que Mme de Noailles sera sûrement décorée et G. peut-être. Jaurès, exaspéré, a fait dire au Ministère qu'il avait besoin de vivre en paix, que G. lui en ôtait les moyens et qu'il demandait qu'on lui donnât la croix qu'il n'avait jamais voulue pour lui-même. De sorte que la croix de G. sera ramassée comme un bout de cigare.

« L. A. C. »

« Ma chère Jeanne,

« ... En fermant une porte vitrée j'ai brisé le verre et me suis fait au poignet une entaille qu'il a fallu recoudre. C'est un travail à l'aiguille qui manque d'agrément quand on fournit l'étoffe. Je compte toutefois pouvoir d'ici samedi quitter mon pansement.

« L. A. C. »

***

On trouve dans les papiers de Mme A. de Caillavet une quantité de lettres de Robert de Montesquiou. Elles sont toutes empreintes d'un immense orgueil et du désir de lui plaire. Il voulait gagner par elle la bienveillance de son illustre ami, mais malgré ce désir et cette crainte ces lettres sont souvent pointues et hautaines.

« Je regrette de ne pas vous voir. Il m'a paru qu'une occasion m'était offerte de vous donner à mieux juger, et qui sait? peut-être apprécier davantage, l'homme féroce... et excellent — qui n'a pour vous que des fleurs... »

« ... Nous voilà loin du snobisme, comme vous voyez, j'entends du mauvais, car il y en a un bon : celui qui consiste à se sentir charmé, sinon accru par le voisinage des grands (d'esprit et de cœur). Celui-là on s'en voudrait d'en être exempt. »

« ... C'est toujours un tort d'écrire de longues lettres, même quand elles sont inspirées par un légitime désir de se justifier, ou mettre en valeur. »

« ... Croyez bien que rien de moi, s'adressant à vous, ne saurait être « marqué de hauteur, » puisque ce serait

être marqué d'inconvenance et de sottise ; deux manières d'être que ma nature si riche en imperfections saura pourtant, je l'espère, éviter jusqu'au bout. »

Pendant plusieurs années, Montesquiou invita France à venir chez lui. Il organisait de « sensationnelles » présentations ; mais France, qui acceptait quelquefois ses invitations, ne s'y rendait jamais. Plusieurs lettres du poète gentilhomme trahissent une fureur violente, mais contenue par la crainte de mécontenter celui qu'il flattait obstinément. Enfin un jour « bien faste » Mme A. de Caillavet décida France à l'accompagner au Pavillon des Muses, Montesquiou l'en remercia :

« Il n'est pas très aisé de disposer les nobles rencontres. N'oublions pas qu'il fallut dix-sept ans pour réussir celle de l'autre jour. Il est vrai qu'un tel accomplissement dédommage d'avoir attendu. »

Cette « noble rencontre » était celle de Mme la comtesse Greffulhe, de Mme Arman de Caillavet et d'Anatole France.

A une question de Mme A. de Caillavet, au sujet d'une invitation conseillée par Montesquiou, il répondit :

« Le cas particulier requiert un peu de tactique. En outre, il n'y faut pas de susceptibilité. La fierté qui plaît à notre grand ami intervient heureusement, pour assurer que ne pas accéder aux demandes qui honorent n'entraîne de véritable regret que pour ceux qui refusent. »

On sent le coup de patte lancé à France pour ses innombrables refus ! Montesquiou amusait Mme Arman de Caillavet ; elle avait pour ses défauts de

l'indulgence, voire de la faiblesse. Elle en donna une preuve, au moment du scandale des fameux *Portraits* rimés. Son fils, justement indigné, voulait qu'elle mît Montesquiou à la porte de chez elle. Elle se contenta de lui faire, en particulier, de cinglants reproches. Il n'en continuait pas moins à réciter en toute occasion, et à tout venant, ces célèbres et odieux *Portraits*; mais un jour ses victimes furent vengées par Mme Gaston de Caillavet. C'était à l'issue d'une matinée, donnée en l'honneur de Montesquiou par son amie, Mme Madeleine Lemaire. Les derniers invités quittaient l'atelier, accompagnés des exclamations enthousiastes de la maîtresse de la maison : « Quel esprit, quelle originalité, il est délicieux! » Montesquiou, entraînant Mme Gaston de Caillavet dans un coin, lui récita quelques-uns des *Portraits*. Il eut le cynisme de terminer la série par celui de Mme Lemaire elle-même, à laquelle il devait cette sorte d'apothéose à peine terminée, et enfin par celui de Mme Arman de Caillavet! Il savourait délicieusement la stupéfaction et la révolte de la jeune femme, et d'une voix suraiguë, en éclatant de rire, lui dit : « Petite sotte, apprenez que s'il est amusant de dire du mal de ses ennemis, il est délectable d'en dire de ses amis. »

Soudainement inspirée, elle lui répliqua avec perfidie, mais avec cet air candide qui, joint à sa timidité et à la malveillance de quelques habitués de l'avenue Hoche, lui valaient une réputation bien établie de niaiserie : « Oh! alors, monsieur, je sais maintenant de qui est le sonnet si venimeux sur vous et que l'on récite partout : vous en êtes l'auteur!... Je comprends le raffinement : après vos ennemis, vos amis, après vos amis, vous-même. Quelle subtile perversité! » Montesquiou, vert d'inquiétude, lui demanda où elle avait entendu ce sonnet et si elle pouvait le lui dire. « Il se répète dans tous les salons, les cercles et les salles de rédaction, répondit-elle, mais

il est trop vif pour que j'ose... » Il ne songea ni à mettre en doute, ni à contrôler ce qu'elle racontait, et bondissant au *Figaro* interrogea Calmette, Emmanuel Arène et tous ceux qui s'y trouvaient. Ravis d'être désagréables à Montesquiou, tous se firent les complices de Mme Gaston de Caillavet, tout en refusant — et pour cause — de lui en citer le moindre passage, car, bien entendu, le sonnet vengeur n'existait pas.

Montesquiou faillit avoir une jaunisse, malheureusement son angoisse cessa lorsque Mme Gaston de Caillavet, n'ayant pu se tenir de raconter le bon tour qu'elle avait joué à ce méchant homme, on lui répéta la chose. Alors rassuré, il glapit : « Cette petite dinde a voulu m'assassiner. »

En 1906, Montesquiou désira aller à Capian. Ni Mme de Caillavet, ni France ne s'en souciaient. Il y vint, cependant, en préparant la chose lentement et en glissant dans chacune de ses lettres une allusion à la visite souhaitée. Dans l'une nous lisons :

« A Paris, on ne se voit pas, même quand on se rencontre, la preuve en est faite. Chacun y est épars ou concentré; c'est tout un. »

Dans une autre :

« L'idée de retrouver chez des hôtes appréciés, et quoi que vous en disiez nullement « modestes », un maître que j'aime avec esprit, et que j'admire avec cœur, me séduisait infiniment. »

Mme Arman de Caillavet faisait la sourde oreille. Il insista :

« Me trompé-je en trouvant à votre lettre, en dépit de ses grâces, comme un air de réserve et presque un ton

de mécontentement? Si je n'ai pas réussi à vous plaire, c'est bien contrairement à ma volonté, ayant agi avec élan, simplicité, sincérité.

« Faut-il en accuser, encore une fois, ces méchants portraits? que je n'offre jamais de dire, qu'on brûle d'abord d'entendre jusqu'à l'instant qui suit, où l'on grille... d'en brûler l'auteur. »

Enfin, il fallut céder, et Montesquiou écrivit :

« Castel d'Artagnan.

« ... Je rougirais de m'être invité à déjeuner. Tandis que beaucoup d'espace dévoré, et de difficultés vaincues pour vous rendre visite, n'est-ce pas ce qu'aurait choisi mon ancêtre? Mais tout comme pourrait faire son ombre, je hais et repousse le tram. »

Quelques jours après la visite, il la célébrait dans une lettre fleurie :

« Quelle joie de recevoir de vos nouvelles, qui me rappellent ce beau jour, d'aspect pluvieux, mais de soleil intérieur, où il m'a été donné de passer d'uniques moments, près de vous, dans votre maison des champs et des vignes... »

Il terminait son remerciement par « le respectueux hommage d'un sentiment que je vous ai dit, et qui n'est pas près de s'éteindre. »

***

Loti, qu'on ne voyait jamais, même lorsqu'il passait à Paris, Loti, qui fuyait le monde, vint cependant avenue Hoche.

En 1909, après un déjeuner, il inscrivit son nom au

socle d'une petite statue de Bacchus, dans la salle à manger. France inscrivit le sien, aux pieds d'un autre petit dieu, qui lui faisait pendant. Mme Arman de Caillavet fit poser une plaque de verre sur la signature de Loti, et on la peut voir encore. Elle omit cette précaution pour celle de France qui s'effaça.

Les journaux ayant annoncé la suppression du port militaire de Rochefort, Loti s'en émut et demanda à Mme Arman de Caillavet de lui avoir quelques précisions sur ce projet et d'employer toutes ses influences à le combattre.

« Mon cher Maître,

« Voici les renseignements que Pelletan me donne pour vous; ils me semblent assez rassurants et propres à vous satisfaire.

« D'ailleurs, votre vœu seul ne devrait-il pas suffire à sauver cette forteresse maritime; les vœux des grands hommes ne sont-ils pas pour régler les destinées?

« Je compte bien vous voir à votre passage et n'oubliez pas que cette date du 22 juin est commémorative, révélatrice et précieuse pour moi entre toutes.

« Je suis à vous en toute admiration et sympathie.

« L. Arman de Caillavet. »

« Chère Madame,

« Vous venez de faire pour mon pauvre Rochefort une démarche que je n'oublierai jamais et dont je vous remercie du fond du cœur... Voudriez-vous me permettre de conserver quelques jours la lettre de M. Pelletan? Je n'ose le remercier directement; si vous le voyez, voudrez-vous le remercier pour moi.

« Veuillez agréer, je vous prie, chère Madame, avec mon grand merci, l'hommage de mon affectueux respect.

« Pierre Loti. »

« Gardez, mon cher Maître, si elle vous intéresse, la lettre de Pelletan, et ne me remerciez pas du peu que j'ai fait pour vous qui avez si merveilleusement embelli le monde. Je crois qu'un mot, si vous ne trouvez pas trop fastidieux de l'écrire, flatterait beaucoup cet ancien ministre qui fut le vôtre.

« Serez-vous à Paris aux environs du 22? Je voudrais vous réunir à une jeune femme belle comme Aziyadé ou comme Djénane et qui est vivante et qui vous admire. Au revoir, mon cher Maître. Où en sommes-nous de la confiance? Vous m'avez un peu troublée l'autre jour. Aimeriez-vous à faire souffrir?

« L. Arman de Caillavet. »

« ... Est-ce que c'est sérieux, est-ce que vraiment je vous ai fait un peu de peine? Pardonnez-moi; je vous jure que je ne l'ai pas voulu. En cherchant, je crois que j'ai trouvé de quoi il s'agit; j'ai dit cela en riant; pardonnez-moi tout à fait.

« Encore merci pour Pelletan auquel j'ai écrit.

« Le 22, non, il me sera tout à fait impossible d'être à Paris; tant pis pour la belle dame. J'y serai le 1er, le 2 et le 3 juillet et j'espère que vous voudrez bien me recevoir un instant.

« Veuillez agréer, je vous prie, chère Madame, mes hommages de respectueuse et *confiante* sympathie.

« Pierre Loti. »

« 22 juin 1909.

« Mon cher Maître,

« Votre lettre est tout à fait charmante et me rassure complètement. Une autre fois, je ne m'effraierai pas. Mais songez que vous êtes encore pour moi comme un pays mystérieux et sacré où je m'aventure en tremblant

d'émotion. Désormais, je saurai que de ces terres enchantées s'élance parfois un lutin qui fait la culbute. N'êtes-vous pas clown quand cela vous plaît?

« Tout est dans tout, mais les apparences que revêt le génie sont déroutantes pour les simples. Alors, cher Monsieur et Ami (vous voulez bien, dites?), ce sera le 1er, le 2 ou le 3 à votre choix, mais cette fois j'espère que vous m'accorderez un déjeuner. Je tâcherai d'avoir la belle dame, elle est absente mais m'a promis de revenir.

« Au revoir donc, croyez-moi à vous en toute admiration et sympathie.

« L. Arman de Caillavet. »

« 2-7-09.

« Je viens d'arriver à Paris (je m'appelle M. Louis Viaud, Ch. 567, hôtel Palais d'Orsay). Je repars dimanche matin et suis dans un affairement dont vous n'avez pas idée. Mais je tiens à vous voir, d'autant plus que je sens vous avoir fait un peu de peine. Voudrez-vous être assez bonne pour m'indiquer deux rendez-vous différents, au choix. Quant à l'autre belle dame, tant pis pour elle. »

« Hommage de sympathique respect.

« P. Loti. »

Souvent, Mme Arman de Caillavet avait eu l'intention de rendre visite à Loti, à Rochefort et à Hendaye. En 1906, il lui avait écrit :

« Vers le 15 octobre, je pense être rentré à Rochefort, je prends note de votre promesse renouvelée, d'une visite qui me sera très précieuse; je veux croire que vous ne me manquerez pas de parole. »

Dans une autre, non datée, et qui doit être très antérieure à celle-ci, il lui envoyait la photographie :

« ... d'un jardin, où l'on sera charmé de vous recevoir cet été. »

Elle ne put jamais se rendre à aucune de ses invitations. En avril 1909, il insistait :

« Je suis rentré, depuis hier, des Pyrénées à Rochefort pour un mois. C'est l'époque où vous m'aviez fait espérer votre passage; et je viens vous redire combien j'en serais charmé. C'est presque une promesse que vous aviez bien voulu me faire, et il me semble que vous ne pouvez manquer à votre parole... »

« ... Je n'ai pas osé envoyer l'image en acrobate, ne la trouvant pas assez habillée. »

Ce n'est qu'en octobre de cette année-là, qui devait être la dernière de sa vie, que Mme Arman de Caillavet put mettre à exécution le projet, qui lui souriait depuis longtemps, d'aller voir Loti, chez lui.

***

La *Vie de Jeanne d'Arc* parut en 1908. France l'offrit à sa vieille amie avec cette dédicace : « A Mme Arman de Caillavet ce livre écrit près d'elle, tantôt dans ses vignes bordelaises, tantôt aux bords de l'Océan brumeux, en témoignage d'un indestructible attachement. »

Du Lys rouge de Florence[1] au Lys blanc de Jeanne d'Arc bien des années, en effet, avaient passé, embellies de charmants séjours à Capian et à Quiberon (où Mme Arman allait souvent l'été dans une petite villa) et de beaux voyages à travers l'Europe. L'empressement qu'on mettait

1. *Le Lys rouge*, 1894.

à accueillir Mme Arman de Caillavet, France et les amis qui souvent les accompagnaient, les réceptions, les fêtes qu'on leur offrait, donnaient à ces voyages un air de triomphes. A peine étaient-ils arrivés dans une ville, que les visites, les invitations se multipliaient. Mme Arman se plaignait de ces « corvées, » mais elle était heureuse au fond du succès de son grand ami. Elle l'avait préparé. Chaque année, ils allaient en Italie. Sept fois ils allèrent en Grèce. Ils visitèrent bien d'autres pays, mais ils n'aimaient que l'Italie et la Grèce « où depuis mille ans les pierres ont appris à parler un beau langage [1]. »

De Rome, Mme Arman écrivait :

« Hôtel Beau Séjour.

« Ma chère Jeanne,

« Je suis arrivée ici à travers neiges et tempêtes mais j'ai eu le plaisir de trouver une installation agréable, tranquille et très modérée de prix que le bon Primoli avait su me découvrir. J'ai pour 20 fr. par jour, tout compris, un salon et une chambre du plus pur mauresque avec des arabes en tapisserie, des lampes de mosquée et un lit soutenu par une négresse parée de bracelets d'or. J'ai rejoint ici les Monod et Arthur, mon Arthur du dimanche. Nous attendons Julie retenue à Paris par un roman intime dans la vie de son fils (mystère et discrétion). J'ai vu hier M. de Noailles venu seul en auto après avoir culbuté de nombreuses populations en traversant le Saint-Gothard. Il m'a dit cela avec beaucoup de douceur et sans remords. Il attend sa femme qui ne viendra sans doute pas.

« L. A. C. »

1. Pierre Mille, *Anatole France et les Colonies.*

En apparence Mme Arman de Caillavet recueillait les fruits de son dévouement plein d'intelligence et de ténacité. La gloire de France rayonnait dans son salon et il fallait y venir quand on avait quelque chose à obtenir du grand homme. Il recevait bien Villa Saïd, le mercredi matin, et on lui présentait beaucoup de requêtes, mais sa distraction oubliait vite les promesses de son affabilité. Mme Arman n'ayant pu les entendre et les enregistrer, elles s'envolaient dès que France ouvrait sa porte!

Adrien Hébrard le savait bien. Aussi comme il désirait vivement que France reprît au *Temps* sa collaboration, il écrivit à Mme Arman :

« ... Je choisis par précaution le mercredi 13 pour avoir le plaisir de dîner avec vous, dussé-je avoir l'ennui de rencontrer à votre table l'insupportable réfractaire que vous savez. Il me semble que si vous prenez la peine de servir mes désirs comme je me prêterais aux vôtres, vous le déciderez à venir, plus librement qu'autrefois, reprendre la conversation avec ses admirateurs du *Temps*. Et dire que je l'aime tout de même.

Un doux nenni avec un doux sourire
Est tant honneste... »

La réputation de France était mondiale, il n'avait guère qu'à demander pour obtenir, mais Mme Arman seule savait lui arracher la lettre indispensable ou amorcer la conversation au cours de laquelle « M. le Ministre » ne pouvait rien lui refuser. Aussi de quelles flatteries, de quelles bassesses, même, l'Égérie n'a-t-elle pas été l'objet pendant ces « grandes années! » Que de lettres reposent aujourd'hui au fond d'une vieille boîte comme au fond d'un tombeau, que de confidences, que de supplications, que d'aveux, que de faveurs obtenues, que de reconnaissances, que d'ingratitudes aussi!

Bien souvent, sans faire passer par France les requêtes, elle s'adressait elle-même à ses puissants amis. Ce mot spirituel de M. Clemenceau le prouve :

Présidence du Conseil
Ministère de l'Intérieur
Cabinet du Ministre.

« Paris, le 7 septembre 1908.

« Chère Madame,

« Je ferai le possible pour vous être agréable. Mais quel embarras quand huit cents sénateurs et députés ont chacun un ou deux candidats et me mettent le couteau sur la gorge chaque matin. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût en France tant de jeunes gens si distingués désireux de s'inutiliser à ce point.

« Veuillez agréer, chère Madame, mes respectueux hommages.

« G. Clemenceau. »

Et la lettre qu'elle écrivit à M. André Maurel — évidemment pour le consoler d'un déboire — témoigne qu'elle ne se leurrait pas d'illusions :

« ... D'ailleurs Briand que je connais bien est le plus prometteur et le plus fuyant des hommes. Avec Clemenceau, au moins, on obtient un refus. C'est quelque chose. Ces messieurs me paraissent engagés dans un labyrinthe assez inextricable. Mais jusqu'ici ils n'ont pas l'air de s'en douter. Et ce n'est pas la foi qui les sauvera[1]. »

Malgré ce jugement assez rude, elle aimait et elle admirait beaucoup Clemenceau et Briand. Elle disait de ce dernier : « C'est un charmeur et je ne sais pas résister à

1. Publié par André Maurel.

son charme. Ce qu'il affirme me paraît toujours évident. Je comprends son empire sur les foules et son art à retourner un parlement. »

Elle ajoutait non sans fierté : « C'est chez moi que, jeune député, il a fait ses débuts dans le monde. »

« Le monde des lettres et des arts, le monde politique et aussi quelques personnes du grand monde défilaient dans le salon de l'avenue Hoche[1] » le dimanche entre cinq et huit heures. Les intimes étaient autorisés à amener ceux de leurs amis qui désiraient faire la connaissance de France ou d'un autre illustre familier, à la condition que ces nouveaux venus offrissent un intérêt quelconque. Un jour où Mme de C. avait amené une jeune femme d'une rare beauté et d'une égale bêtise, comme on s'étonnait devant la maîtresse de la maison qu'on eût osé lui présenter une personne aussi peu intéressante, elle répliqua vivement : « Je ne suis pas de votre avis. Il faut de belles fleurs dans un salon. Cette jeune dame est une fleur et je remercie Mme de C. d'en parer ma réception. »

Vers six heures on faisait *cercles* autour de France et c'étaient alors : « Les interminables discours fleuris devant un parterre d'admirateurs[2]. » « Il y avait d'abord les familiers de la maison, jolies femmes et grandes dames, vieux journalistes, jeunes littérateurs, candidats à l'Académie, romanciers et romancières, poètes et poétesses, chirurgiens célèbres, psychiatres mondains, peintres en vogue, sculpteurs en vedette... A ses fidèles s'ajoutaient maintes autres célébrités... Il y avait là aussi les sommités du monde intellectuel étranger lorsqu'elles étaient à Paris[3]. »

1. Nicolas Ségur, *Conversations avec Anatole France.*
2. Émile Hovelaque, *Quelques Souvenirs sur Anatole France.*
3. Nicolas Ségur, *Conversations avec Anatole France.*

« Les personnes les plus favorisées et les plus importantes » prenaient part aux dîners du mercredi après lesquels il y avait petite réception. Quelquefois après ces dîners, devant un nombre restreint de personnes choisies, France lisait quelques pages ou quelques chapitres de son prochain livre.

M. Guglielmo Ferrero, le grand historien, qui depuis 1903 était un habitué du salon de l'avenue Hoche pendant ses séjours à Paris, y fit une conférence. Il le raconte dans une charmante lettre :

« ... J'avais fait une conférence sur Néron à la Société des Conférences le 23 mars. Je devais en faire une à la Sorbonne le 6 avril sur les fouilles d'Alésia. Dans l'intervalle, un mercredi soir, j'ai fait une espèce de petit discours sur la *Romanisation de la Gaule*. Mme de Caillavet avait invité beaucoup de monde pour m'écouter et beaucoup de personnes s'étaient prêtées au sacrifice avec une amabilité toute parisienne.

« ... J'ai connu beaucoup de personnes dans le salon de Mme de Caillavet, entre autres M. Jaurès, au moins dans les premières années. Après, je crois qu'il s'était un peu brouillé avec elle, car je ne l'ai plus vu. Je me rappelle que j'étais toujours content quand M. Jaurès était parmi les convives car j'étais sûr alors que je pourrais... me taire et écouter! Mme de Caillavet avait un peu la manie de me faire parler; très souvent pendant le dîner elle sommait les convives de faire silence pour m'entendre, mais je n'avais pas toujours les arguments prêts pour discourir. Quand Jaurès était là, il parlait lui, et beaucoup et très bien et j'avais le plaisir de faire un peu le public!

« Le dimanche j'allais toujours, quand je le pouvais, chez Mme de Caillavet, car je m'y amusais beaucoup. Il y avait toujours des personnes intéressantes et de jolies

dames. J'ai remarqué que Mme de Caillavet n'avait pas pour les femmes cette espèce de jalousie rétrospective qu'ont parfois les vieilles femmes qui ont été belles. Elle semblait même éprouver le plaisir d'une espèce de rajeunissement à voir autour d'elle les jeunes générations flirter.

« ... Mme de Caillavet a été très bonne pour moi, elle m'a aidé beaucoup à me lancer et à lancer mon livre à Paris. »

M. l'abbé Moreux, savant astronome, de l'Observatoire de Bourges, vint aussi avenue Hoche pour gagner les sympathies gouvernementales en vue de recouvrer ses télescopes, mis sous séquestre avec les biens de la mense épiscopale, par suite des lois de séparation. Il y fit une conférence, avec projections, sur la planète Mars, devant un auditoire habilement composé de savants, de mondaines et de membres du gouvernement. Il sut si bien charmer ces derniers que ses instruments lui furent rendus gracieusement.

Un autre soir on entendit Mme Marcelle Tinayre parler de l'amour dans la littérature féminine.

La Loïe Fuller, très liée avec Mme Arman de Caillavet qui lui avait fait obtenir une préface de France pour un de ses livres, fit danser sa troupe enfantine un mercredi soir avenue Hoche. Elle souhaitait vivement que Reynaldo Hahn composât une « petite chose » pour cette soirée. On lui envoya une ambassade. Il répondit à Mme Arman :

« Notre chère danseuse philosophe a déjà député auprès de moi deux magiciennes chargées de m'extirper l'orchestration d'une petite valse inoffensive. Il eût fallu que je fisse ce travail en une heure, que le copiste, à son tour, accomplît le tour de force de tout recopier en une nuit, etc... Enfin une chimère que je n'ai même pas voulu discuter.

« Certes, j'aurais plaisir, en d'autres circonstances, c'est-à-dire avec tranquillité et beaucoup de temps devant

moi, à écrire quelque chose pour elle et sa troupe enfantine. Mais en ce moment cela m'est tout à fait impossible, ne sachant où donner de la tête.

« ... La seule chose prête que je puisse lui offrir, c'est *La Pavane* composée jadis pour la reprise d'*Angelo* chez Sarah. Mais une pavane en tunique!... »

Reynaldo chantait souvent avenue Hoche. Mme Arman disait : « Je suis obligée de cacher très soigneusement les jours où il vient dîner, sans cela tout le monde veut en être dans l'espérance de l'entendre! »

Lorsqu'il chantait, les soirées se prolongeaient fort tard, et Mme Arman de Caillavet, ravie, déclarait : « Il est le seul qui me fasse comprendre et aimer la musique. »

« Que de conversations étincelantes, que de petites comédies mondaines abrita ce salon où brillait à la fois le plus pur et le plus essentiel de l'esprit parisien et de l'esprit tout court. Rien, je crois, n'a remplacé ce si sympathique foyer d'intelligence. La maîtresse de maison, affable, accueillante, omniprésente, les recevait tous, les introduisait dans un cercle lumineux où se répandait la parole de France. Il parlait là, sans cesse, parce que ça lui était un plaisir d'émettre, au hasard, des idées, sans jamais d'ailleurs faire attention à ses interlocuteurs. Puis son hôtesse et amie insistait, lui demandant telle anecdote, l'appelant de l'autre bout du salon, doucement impérieuse, dominatrice et faisant du reste le silence autour de lui, éteignant toute autre conversation afin que la sienne portât davantage. Et France parlait de politique et d'art, de littérature et d'histoire, couronnant tout de paradoxes, de boutades...

« ... Je me rappelle un dîner scintillant d'esprit où M. Clemenceau rivalisa avec M. France[1]. »

1. Nicolas Ségur, *Conversations avec Anatole France.*

Que d'autres dîners, que d'autres joutes entre les esprits les plus fins, les plus brillants, les plus cultivés : la comtesse de Noailles, la princesse Alexandre de Caraman-Chimay, M. et Mme Henri de Régnier, Mme Madeleine Lemaire, Mlle Hélène Vacaresco, Mme René Raoul Duval, Raymond Poincaré, Louis Barthou, Henri Lavedan, Briand, Painlevé, Victorien Sardou, Pierre Loti, Alfred Capus, Pierre de Nolhac, Marcel Prévost, Georges de Porto-Riche, le comte Primoli, Robert de Flers, M. l'abbé Mugnier, Adrien Hébrard, le professeur Pozzi, le professeur Dumas, le professeur Robin, Abel Hermant, Tristan Bernard, Fernand Vandérem, Pierre Mille, Mme Réjane, Lucien Guitry, etc., etc. On ne peut les citer tous, et si Marcel Proust est absent c'est que son état de santé le tenait depuis plusieurs années déjà éloigné de ceux qu'il aimait le mieux. De longues et généreuses lettres maintenaient présent son souvenir avenue Hoche. Il les adressait tantôt à Mme Arman de Caillavet, tantôt à ses enfants :

« Je ne sais comment vous remercier de votre délicieuse lettre. Et Reynaldo venu ce soir à minuit (que je n'ai pu recevoir parce que j'avais une trop forte crise) m'a laissé un mot me disant aussi que vous demandiez à me voir. Hélas ! c'est impossible. Ce n'est pas qu'il n'y ait certains jours, à peu près une fois par mois, où je ne sois bien. Alors, je me lève, je sors, mais généralement trop tard pour aller chez vous. Les autres jours je suis dans les crises, les fumigations. Je ne laisse entrer personne. Pas même mon médecin. Le seul être que je vois quelquefois est Reynaldo, parce qu'il vient constamment et à des heures indues, qu'une fois sur six j'ai fini une fumigation et, cette fois-là, le laisse entrer, parce qu'il est si habitué à mon mal, reçoit mes réponses à ses questions, sur un petit papier, si je ne peux parler, etc.

L'autre jour, je suis sorti à une heure et suis allé frapper chez Mme Lemaire. Je ne l'avais pas vue depuis un an. Et c'est une des personnes que je vois. Il y a sept ans que je n'ai pu voir Mme Greffulhe. Et ainsi de bien d'autres. Je vous parle beaucoup de moi, et je vous assure que ce n'est qu'à vous que je pense. Il me semble à tout moment que je vais aller mieux et irai vous voir.

« ... Je suis à Versailles depuis quatre mois, mais est-ce bien à Versailles? Je n'ai pas quitté mon lit, je n'ai pas pu *une seule fois* aller au château, ni à Trianon, ni nulle part. J'ouvre les yeux à la nuit close et je me demande souvent si le lieu hermétiquement clos et éclairé à l'électricité où je vis est plutôt situé qu'ailleurs à Versailles, dont je n'ai pas vu une seule feuille morte tourbillonner au-dessus d'aucune de ses pièces d'eau. Telle est ma belle jeunesse et ma belle vie. Seulement de mes pensées extrêmement résignées comme à quelqu'un qui a tout perdu et ne peut plus rien perdre, votre lettre a apporté beaucoup de tristesse. Vous avez été malade? Et vous êtes découragée? Et triste? C'est impossible et il faudra qu'à Paris je vous voie...

« ... J'espère être bientôt à Paris, j'y ai loué un appartement depuis le mois d'octobre et je ne puis toujours pas y entrer par suite de circonstances qui sont épiques, d'autant plus que je suis un peu propriétaire de la maison. Je ne sais quand je pourrai y entrer et je ne sais si vous voudrez venir m'y voir. C'est un appartement fort laid, dans la poussière, les arbres, tout ce que je hais, que j'ai pris parce que c'est le seul que j'aie pu trouver, que maman connaissait, et ayant eu le déchirement de quitter la rue de Courcelles qui était trop cher, je n'ai pas eu le courage d'aller dans un appartement où j'aurais senti que ses yeux n'y avaient jamais rien vu, qu'elle n'avait pu le connaître, avoir d'opinion sur lui. Celui-ci est beaucoup trop cher encore et je ne crois pas

que je pourrai y rester (si, du reste, je peux jamais y entrer!) mais il aura été une transition entre ce qui est pour moi le vrai et cher cimetière : l'appartement de la rue de Courcelles, et l'inconnu, les choses tout à fait étrangères.

« Dites à Gaston et à Robert que j'ai eu une *assez belle* (!) idée de pièce et que je n'ai pas le courage de la faire. D'autre part (ce qui n'a aucun rapport avec mon idée de pièce) ont-ils lu (in extenso dans le supplément des *Débats*) une communication de M. Berger à l'Institut sur Aliénor, cette femme de Louis XII qui avait eu une si mauvaise conduite qu'il l'emmena à la Croisade pour qu'elle ne fasse pas de blagues en son absence, mais alors elle coucha avec le Sultan, etc., etc. La suite de l'histoire ferait un cadre très amusant et très pittoresque et un pendant qu'ils devraient donner à ce merveilleux *Vergy*, qui est une des plus délicieuses choses que j'ai vues et où j'applaudissais si fort que j'ai failli trois fois donner sans le vouloir des claques à mon voisin M. Hervieu!

« MARCEL PROUST. »

« Madame,

« J'ai toujours voulu attendre pour vous écrire de savoir si j'irais à Cabourg. Et puis je ne crois pas que j'irai. Et je ne veux pas rester plus longtemps sans vous remercier. Je suis désolé de penser que je vous ai fatiguée ou ennuyée en vous demandant de m'écrire. Ne pensez plus à cela. Ç'aurait été charmant de vous en entendre parler et cela ne mérite pas de dissertations écrites. Je sors une fois par hasard et c'est généralement pour aller voir des aubépines, ou les falbalas de trois pommiers en robe de bal sous un ciel gris. Mais quand bien plus rarement je vais, non plus au milieu des choses, mais des gens, les robes des dames qui sont d'une couleur moins délicieuse que celles des pommiers m'embarrassent

autant. Car si j'ai une impression il faudrait pour l'expliquer des mots exacts. Et je ne les sais pas. Alors je feuillette des livres de botanique, ou des livres d'architecture, ou des journaux de modes. Et naturellement ce n'est jamais cela! Le petit Prémonville dont je vous parlais l'autre jour s'est justement l'an dernier chargé de demander des choses à son professeur de botanique. Je l'ai remercié avec effusion des renseignements... qui ne m'ont servi à rien. J'ai précisément revu les deux Dames à la soirée avant laquelle je voulais aller chez vous. Mais je ne savais pas davantage les décrire. A ce propos je ne sais si vous connaissez le mot de Mme S. à l'autre. L'autre prenait à son compte le mot de Mme Récamier (?) disant qu'elle saurait qu'elle ne serait plus belle quand les petits ramoneurs ne se retourneraient plus sur son passage. » Et Mme S. lui répondit : « Oh! n'ayez pas peur, ma chère, tant que vous vous habillerez de cette manière-là, on se retournera toujours! »

« Je pense que vous connaissez aussi la lettre que Montesquiou a écrite à Maurice de R. à qui il avait demandé des bijoux pour un bal costumé et qui ne lui avait envoyé qu'une toute petite broche en la lui recommandant parce que c'était un bijou de famille : « J'ignorais que vous eussiez une famille, mais je croyais que vous aviez des bijoux. » Je compense des mois de solitude et de tristesse en un quart d'heure de frivolité avec vous mais j'ai peur que vous ne me trouviez exagérément frivole! Ma mémoire et mon imagination m'offrent de temps en temps des séances de stéréoscope du sourire de votre fille et des phonographes de sa voix. J'appelle cela, qui a un titre un peu démodé : « Les Plaisirs de la Solitude. » Ma tendresse à Gaston et mon tendre respect pour vous.

« MARCEL PROUST[1]. »

1. Lettres à Mme Gaston de Caillavet.

M. Émile Hovelaque qui a beaucoup observé France à cette époque le dépeint ainsi :

« ... Je suivais avec curiosité l'épanouissement graduel de son génie... Jusqu'au jour où sa conversation était devenue un éblouissement, il n'a cessé de grandir. Physiquement même il se transforma et dans sa vieillesse sa figure a pris une sorte de beauté[1]... »

Mme de Caillavet « était incomparable dans l'art de réunir autour de lui ceux qui pouvaient l'intéresser et lui fournir la réplique[2]. »

Le culte de Mme Arman de Caillavet pour Anatole France rappelle d'une manière saisissante celui de Mme Récamier pour Chateaubriand. Ce que Sainte-Beuve disait du grand Vicomte et de son amie on pouvait le dire de France et de Mme Arman : France « pendant les vingt dernières années fut le grand centre de son monde, le grand intérêt de sa vie, celui auquel je ne dirai pas qu'elle sacrifiait tous les autres, mais auquel elle subordonnait tout. Elle avait chaque jour mille inventions gracieuses pour lui renouveler et rafraîchir la louange. Elle lui ralliait de toutes parts des amis, des admirateurs nouveaux. »

*
* *

Cette montée progressive du salon de Mme Arman de Caillavet vers l'apothéose de France dura une vingtaine d'années. Il semblait que l'admiration, l'enthousiasme, la ferveur ne pouvaient trouver de bornes. Cependant,

1. *Quelques Souvenirs sur Anatole France.*
2. André Maurel, *Souvenirs d'un Écrivain.*

malgré cette atmosphère, malgré les encens brûlés, quelquefois un peu servilement, Mme de Caillavet pouvait dire comme Bernard Palissy qui, après avoir jeté tous ses meubles dans les brasiers de ses fours, ruiné, venait d'en retirer enfin, après bien des années d'efforts, une pièce plus parfaite que celle de ses rêves : « Qu'est-ce qui te triste, ô mon âme, puisque tu as trouvé ce que tu cherchais. »

Mme Arman de Caillavet était triste.

Elle se rendait compte que le joug affectueusement lié de ses mains au front de France pour le maintenir dans le sillon du travail lui pesait lourdement. Il s'impatientait, son caractère devenait difficile. Il s'irritait à la moindre contradiction. Les familiers de la maison, témoins des réceptions toujours plus brillantes et des manières aimables des deux vieux amis, pouvaient encore croire à leur harmonieuse intimité. Elle n'existait plus. A chaque instant, elle était troublée par des discussions, des exigences, des caprices de France, auxquels répondaient souvent les larmes de Mme Arman. Un jour qu'elle avait critiqué certains passages de *La Vie de Jeanne d'Arc*, il prit le paquet de feuilles manuscrites qu'il venait de lui lire et les jeta au feu sur une grille de coke embrasé. Le feu prit à la cheminée et faillit se communiquer à toute la maison. Mme Arman assistait désolée à cette sotte destruction. France goûtait méchamment l'effet de sa violence. Quand il en fut rassasié, il dit brusquement : « Vous savez bien que j'ai le brouillon, une copie et plusieurs épreuves. » Mme Arman le savait, mais de pareilles scènes lui étaient pénibles.

Cette période de l'existence de Mme Arman de Caillavet et d'Anatole France peut être rapprochée d'une période également attristée de la vie de Mme Récamier et de son grand ami Chateaubriand. « L'humeur de l'éminent écrivain n'avait pas résisté à la sorte d'enivrement que le

succès, le bruit, le monde amènent facilement pour des imaginations ardentes et mobiles. Son empressement n'était pas moindre, mais Mme Récamier n'y sentait plus cette nuance de respectueuse réserve qui appartient aux durables sentiments [1]. »

Tout comme Mme Récamier en ces jours d'épreuves, Mme Arman ne reconnaissait plus le France des premières années, celui « qu'elle menait vers la gloire. »

C'est que « la gloire en tiers dans le tête-à-tête ne fait que tout gâter... N'aimez ni Voltaire, ni Jean-Jacques, ni Gœthe, ni Chateaubriand, si par hasard il vous arrive de rencontrer de tels grands hommes sur votre chemin ! [2] »

Quand Mme Arman de Caillavet rencontra France, il était gauche, timide, disgracieux, paresseux et pauvre.

C'est elle qui forgea cette gloire, qui, au lieu d'illuminer leur vieillesse et leur affection, comme c'eût été justice, amena des impatiences, des querelles et de cruels chagrins pour la pauvre femme.

D'un commun accord, il fut reconnu qu'une séparation de quelques mois était devenue nécessaire. France accepta de faire en Argentine les conférences qu'on lui demandait depuis longtemps; mais à peine eut-il accepté que sa vieille amie fut au désespoir. Trop fière pour le laisser paraître, elle s'ingénia au contraire à lui faciliter le départ et le voyage. Elle lui donna son valet de chambre François pour l'accompagner, pour veiller sur lui et peut-être bien aussi pour le surveiller ! Elle n'était pas tranquille. « C'est un grand enfant, disait-elle, et quand on lâche les enfants la bride sur le cou, on peut s'attendre à toutes les sottises. »

1. Mme Lenormant, *Souvenirs sur Mme Récamier.*
2. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, article sur Mme du Châtelet.

Le mercredi qui précéda le départ, Mme Arman donna un dîner d'adieu. Beaucoup d'amis vinrent ce soir-là souhaiter à France bon voyage et grand succès. Mme Arman était mortellement triste. Elle disait à chaque instant en se forçant à rire : « L'insensé, il s'en va aux antipodes pour vivre la tête en bas, en compagnie des sauvages, des singes et des perroquets. »

Elle riait, mais sa voix se cassait dans un sanglot. Et pendant les trois mois de l'absence elle répétait, riant et pleurant à la fois : « L'insensé, il est là-bas, les deux pieds en l'air..., » etc., reproduisant inconsciemment peut-être les paroles que lui écrivait le commandant Rivière trente années auparavant.

Montesquiou, qui n'avait pas été invité au dîner d'adieu, envoya à Mme Arman de Caillavet un toast en la priant de le lire : « ... Il me plairait, écrivit-il, il me toucherait de ne pas être oublié à votre dîner d'adieu. Plus encore de n'y pas paraître oublieux. Alors voulez-vous me faire l'amitié d'y donner connaissance des lignes ci-jointes, à l'illustre maître, avec mes souhaits, etc... »

Ce toast se terminait ainsi : « Que les sirènes le ramènent harmonieusement à la rive qui s'enorgueillit de porter et de lui donner son nom. »

France partit. Alors Mme Arman connut la tristesse des séparations, les longs jours, les interminables semaines sans nouvelles et la solitude au milieu d'une foule nombreuse d'indifférents.

Un jour, devant un cercle intime, elle s'écria assez gaiement : « Écoutez bien, j'ai reçu ce matin une lettre d'Argentine, je vais vous la lire : — « Nous avons fait hier notre première conférence. Succès épatant!... » Un ami trop empressé s'extasia : « Quelle charmante lettre. Ah! ce France! » — Indignation de Mme Arman : « Mais, monsieur, la lettre n'est pas de France, elle est de François, mon valet de chambre! » On rit beaucoup.

Depuis le départ d'Anatole France la gaieté était rare avenue Hoche. Sur les réunions des dimanches et des mercredis planait la tristesse de la maîtresse de la maison dont l'esprit absent ne dirigeait plus et n'animait plus les conversations. On la voyait silencieuse, absorbée, lointaine... Comme Mme Récamier au moment du voyage en Italie, elle était : « Toute à ses souvenirs, presque privée de sommeil, et vivait par la pensée avec l'ami » qui l'avait quittée [1]. Quand son esprit se détournait du voyageur, il ne trouvait aucune consolation. Son mari n'avait jamais cessé de lui causer les plus graves ennuis, elle les avait supportés avec une patience, une faiblesse incroyables, et elle s'apercevait trop tard que cette faiblesse l'avait conduite à la ruine. Sa santé s'altérait visiblement. Son fils s'était un peu éloigné d'elle. Il trouvait que le travail et la gloire de France tenaient dans la vie de sa mère une place démesurée. Lui, qui en sortant du lycée avait dit en riant : « Maman a l'âme d'un pion, il faut toujours qu'elle fasse travailler quelqu'un. Maintenant c'est M. France, » ne disait plus rien mais blâmait silencieusement un dévouement excessif et l'attitude de celui qui en était l'objet. Il n'avait plus avec sa mère la tendre intimité d'autrefois. Elle en souffrait, sans faire cependant ce qu'il aurait fallu pour le ramener. Elle n'avait même plus le goût de recevoir. Elle écrivait en ces jours de découragements :

« Mes visiteurs d'hier ne m'ont parlé que d'eux-mêmes, et ils n'ont été ni assez sincères, ni assez ridicules pour être intéressants.

« ... Je suis désolée de vous manquer à votre passage ici, mais je vous assure que je quitte sans regret tout ce monde dont l'insipidité m'apparaît de plus en plus. »

1. Édouard Herriot, *Mme Récamier et ses amis.*

Elle était sans illusions sur quelques-uns de ses visiteurs. Un dimanche, avisant Mme S., qui faisait du charme pour décider un ministre à venir dîner chez elle, Mme Arman s'écria : « Regardez-la, embusquée au coin de la porte comme un braconnier au coin d'un bois : elle *panneaute!*... Elle feint d'avoir pour moi beaucoup d'affection; elle n'en a aucune. Elle n'aime que mon salon pour les relations qu'elle peut y nouer. » La pauvre femme voyait et prévoyait juste. Cette dame fut peu bienveillante pour elle après sa mort.

Toutes les lettres de Mme Arman à cette époque ne reflétaient qu'amertume ou dégoût :

« ... Depuis deux ans je rencontrais souvent X. lorsque j'allais chez Prouté, mon marchand de dessins. Il me disait se rendre passage des Beaux-Arts où il écrivait un roman chez un ami obscur qui seul savait lui tenir les pieds chauds. Or c'est passage des Beaux-Arts qu'Oscar Wilde est mort sous un faux nom. Mystère et malpropreté. Vous voyez j'en suis réduite à puiser mes potins dans les bas-fonds.

« ... Ne vous plaignez pas de manquer de sérénité, elle vous viendra avec le temps et les cheveux blancs comme elle m'est venue.

« L. A. C. »

Malgré ses cheveux blancs et ce qu'elle écrivait, cette sérénité n'était qu'un masque. Son confident, M. l'abbé Mugnier, qui la soutint et la consola en ces jours d'épreuves, fut le seul à lire jusqu'au fond de cette âme en détresse. A lui elle se montra ce qu'elle était : désespérée. Elle le voyait presque chaque jour et son indifférence religieuse faisait place au désir de se rapprocher d'une foi où elle espérait trouver quelque réconfort, une

force qui l'abandonnait et cette sérénité dont elle était encore si loin!

Un jour Mme Arman de Caillavet apparut à ses amis si pâle, si bouleversée qu'ils devinèrent un drame. Elle avait reçu une lettre anonyme timbrée d'Argentine lui annonçant le mariage de France avec une aimable artiste dramatique « en tournée » là-bas. Il l'avait rencontrée sur le bateau et avait fait la traversée en sa compagnie.

Peu de temps après, Mme Arman reçut un article d'un journal de Buenos-Aires annonçant la présence de M. et de *Madame* France à une fête officielle. D'autres lettres blessantes pour elle et d'autres articles lui furent envoyés. La nouvelle du mariage se répandit très vite à Paris, et ceux qui n'aimaient pas Mme Arman de Caillavet y ajoutèrent des remarques qui ne pouvaient que lui être pénibles.

Elle souffrit dans son amitié et dans son amour-propre. Elle souffrit beaucoup. Et la féroce méchanceté parisienne aggrava un incident qui n'aurait pas dû dépasser le « potin » et la fausse nouvelle. Car France n'épousa pas la charmante artiste et se conduisit même assez mal envers elle. Peu de temps après son retour, confiante dans la promesse qu'il lui avait faite de repartir avec elle, au jour et à l'heure fixés par lui, elle arriva Villa Saïd dans un omnibus chargé de malles pour chercher France. Joséphine, la bonne de France, lui apprit qu'il était « en bateau. »

En réalité il était parti pour Capian avec Mme Arman de Caillavet, très fâché de tout le bruit fait autour de cette histoire. Il en voulait à sa vieille amie du chagrin qu'elle s'était fait et qu'il jugeait absurde et démesuré. Il trouvait, non sans quelque raison, que la violence de ce chagrin donnait à l'aventure une importance qu'elle n'avait pas, et les rendait tous les deux ridicules. Il affirmait que si Mme Arman avait accueilli la nouvelle

de ce mariage en riant, « la plaisanterie » n'aurait pas duré, que c'était elle qui lui avait donné de la force par son attitude inquiète et désolée. Il affectait de ne pas comprendre pourquoi elle était triste, malade et ravagée.

Elle avait grand besoin de repos et de calme. Espérant les trouver à Capian, elle avait hâte d'y arriver. Mais France aimait à musarder et obtint de s'arrêter plusieurs fois en route.

De Tours, elle écrivit à une amie :

« Nous venons de déjeuner, j'ai mangé des rillettes et l'on a eu grand soin de ma boisson, tout en cherchant la cause mystérieuse de mon mal d'estomac. Les rapports sont très polis ; il paraît que Joséphine me protège. J'ai dit que j'avais un ami très imprévu : Brousson. M. France a prétendu n'en rien savoir, puis, voyant que cela ne prenait pas, il a baissé la tête. Enfin les choses vont à peu près, mais tout est gâté, irrémédiablement gâté. »

De Poitiers : « Rien de nouveau. Je tâche de rester calme, mais au fond c'est toujours l'écœurement... Lui fait semblant de me porter beaucoup d'intérêt. »

De Niort : « Mon estomac est loin d'être guéri et M. France feint d'ignorer la cause de cet état. D'ailleurs nos relations sont aussi bonnes que le comportent les circonstances, mais le courage me manque toujours de vivre désormais la vie qui m'attend... Je suis trop dégoûtée et découragée. On achète beaucoup de bibelots, ce qui le met de bonne humeur... Mais tout de même tout est lamentable... Je tâche de ne pas me faire trop de peine... »

Enfin, les voilà à Capian. Mais ce ne sera pas pour longtemps. France a envie d'aller visiter le château de

Montaigne et de faire un petit tour dans le Midi. D'ailleurs n'a-t-on pas promis à Loti d'aller le voir à Hendaye?

Ordre avait été donné avenue Hoche et Villa Saïd de dire que « M. France était en voyage » et, si on insistait, de répondre par cette précision vague : « Il est en bateau. » France ne voulait pas qu'on sût où il était. Son séjour en Argentine et son retour avaient donné lieu à trop de commentaires. Il désirait se faire oublier quelque temps, Mme Arman le désirait plus encore. A une lettre de son fils, elle répond :

« Je trouve ton petit mot en rentrant d'une tournée de quatre jours en auto, pendant lesquels j'ai séjourné dans le Médoc et visité Château-Montaigne. Je ne partirai pour mon plus grand voyage que lundi ou mardi. Je te tiendrai au courant pour que nous puissions nous entendre. Du reste, je crois qu'en ce moment les Flers t'auraient retenu. Ne rêve pas trop cependant sur la foire de Bordeaux, aucun marchand sérieux n'expose plus.

« Je te remercie de t'intéresser à mon élucubration littéraire et te donnerai le dernier chapitre de façon que tu le remettes à Baschet à ton retour à Paris.

« Tu ne me dis rien de *Décorée* [1] ni des projets du Gymnase. *Le Roi* et *L'Ane* [2] achèvent leurs représentations dans une apothéose. Moi-même, je marche un peu dans la traînée de ta gloire, les couturiers et les modistes me font des réductions à cause de ta célébrité. Je sais qu'on a le tort de ne jamais jouir de ce qu'on a. Cependant je tâche de réchauffer un peu ma vieillesse, qui sans cela serait assez morose, à tes jeunes rayons. »

Elle ne souhaitait pas que son fils vînt à Capian cette année-là, car il ne voulait pas s'y rencontrer avec France.

1. *Le Bois Sacré.*
2. *L'Ane de Buridan.*

Elle tremblait qu'il n'y arrivât à l'improviste, car, s'il y était arrivé, France aurait dû partir et elle craignait que, seul à Paris, le grand enfant ne retombât sous les influences et les charmes qui avaient failli l'éloigner d'elle à jamais. De là, de pauvres mensonges, des angoisses, des tristesses et le soin qu'elle prenait à rassurer Gaston sur sa santé et à lui faire croire qu'elle était toujours sur le point de quitter la Gironde.

Comme elle se sentait très fatiguée, qu'elle avait de fréquents vertiges et des étouffements, son médecin et ami le docteur Aunis la supplia de se reposer et de renoncer à une nouvelle randonnée. Elle partit cependant et, de Toulouse, elle écrivit :

« Je vais bien, sauf que j'ai pris froid... j'ai mal à la gorge. Nous allons à Carcassonne et à Narbonne et plus loin s'il le faut. M. France est d'humeur charmante, mais il ne travaille pas du tout comme il le faisait autrefois, le matin et le soir, c'est pourquoi je ne voudrais pas trop prolonger ce voyage. »

De Montpellier : « J'ai pris froid et comme je n'ai pas pu me soigner, étant en route, et qu'il a plu tous les jours, je suis assez souffrante. Ce voyage, qui a été agréable et où mon compagnon s'est montré constamment aimable, m'a plutôt fatiguée, et je ne pense pas que vous me trouviez une mine brillante. D'ailleurs quand pourrai-je rentrer à Capian! »

Elle s'arrêta chez Loti et s'y trouva fort souffrante. Quand elle partit, le « magicien » lui donna une photographie de sa maison, au bord de la Bidassoa, sur laquelle il écrivit :

MADAME ARMAN DE CAILLAVET DANS SON SALON,
SIX MOIS AVANT SA MORT.

Pl. 8, page 356.

« Aujourd'hui 24 octobre 1909 j'ai eu la joie de recevoir Mme de Caillavet dans ma tourelle de contrebandier.

« PIERRE LOTI. »

En rentrant à Capian, elle était épuisée, très malade. Son fils lui écrivit :

« Chère Maman,

« Voici longtemps que je n'ai eu de tes nouvelles, j'espère donc qu'elles sont satisfaisantes. Pourtant hier soir quelqu'un m'a annoncé que tu avais été souffrante chez Loti?... Ici rien de bien neuf. Nous avons repris toutes nos chaînes. Quels sont tes projets?

« Je serais content de te revoir bientôt.

« GASTON. »

Elle ne lui donna de ses nouvelles que lorsqu'elle se crut guérie et prête à rentrer à Paris. Sa lettre était cependant empreinte d'un sombre découragement, car son fils écrivait le même jour :

« Je reçois une lettre de maman, très triste, très « vieillie. » Elle a été extrêmement malade et ne me l'écrit qu'une fois en convalescence. On a dû faire venir un médecin de Bordeaux. Elle a eu des points pleurétiques sérieux. »

A un léger mieux succéda une crise violente.

France qui ne quittait pas sa vieille amie et s'efforçait de distraire ses souffrances en lui faisant de longues lectures, France qui pensait peut-être ce que Chateaubriand écrivait à Joubert, peu de temps avant la mort de Mme de Beaumont : « Nous ne sentons le prix de nos amis qu'au moment où nous sommes menacés de les perdre. Nous sommes même assez insensés, quand tout

va bien, pour croire que nous pouvons impunément nous éloigner d'eux..., » France, qui ne fut pas en ce dernier mois l'ingrat sec et méchant qu'on a dit, prit peur et exigea que Mme Arman de Caillavet fît venir de Paris le professeur Widal, leur ami.

Les lettres suivantes éclairent d'un jour net et triste la fin du dernier séjour à Capian :

« Chère maman, ta lettre de ce matin nous a rassurés, mais depuis quarante-huit heures, sur un téléphonage de Maurice, nous commencions à être vraiment inquiets. Donne-moi des nouvelles bien franches. Nous avons téléphoné hier avenue Hoche et on a dit que tu étais seule à Capian. Si tu te sentais souffrante, n'hésite pas à me le faire savoir et je viendrais te chercher, car tu ne peux voyager seule, si tu te sens en mauvais état. J'espère que les tempêtes ont cessé en Gironde comme à Paris et ne secouent plus trop ta vieille maison.

« GASTON. »

« Chère Maman,

« Eh bien?

« Les dernières nouvelles que tu nous avais envoyées nous avaient rassurés. Et voici qu'hier on me dit que tu as fait venir Widal en Gironde? Cela m'inquiète et me préoccupe beaucoup. Je t'en prie, ne me cache rien. Réponds-moi bien franchement. Je ne vois que des gens qui paraissent plus renseignés que moi sur ta santé. Et je t'avoue que cela m'est très pénible...

« Je veux croire qu'on m'a inquiété sans raison sérieuse, mais je te supplie de me tenir bien au courant.

« A bientôt, j'espère. Je t'embrasse de tout mon cœur.

« GASTON. »

« 27 novembre 1909.

« Chère Madame,

« J'ai été enchanté de recevoir votre lettre qui ne me donne cependant pas assez de vos nouvelles. Je suppose qu'elles sont bonnes mais je ne saurais trop vous recommander toujours la plus extrême prudence. Tous vos amis pensent beaucoup à vous et seront heureux quand ils pourront vous revoir.

« Je n'ai pas besoin de vous redire toute ma profonde affection.

« FERNAND WIDAL. »

« Vous pouvez être sûre de ma complicité. Je dirai à votre fils, s'il m'en parle, que c'est en allant à Arcachon que je suis passé vous voir. »

« Ma petite Jeanne,

« Vous m'avez écrit une lettre si jolie, si gracieusement aimable pour moi et si gentiment affectueuse que je la garderai dans nos archives de famille, pour qu'on y retrouve plus tard la preuve de notre bonne entente et que cela soit peut-être un enseignement pour de futurs petits gendres et de lointaines petites filles encore endormis dans le sein de Dieu.

« L. A. C. »

« Capian, 17 décembre 1909.

« ... Mon médecin comme Pénélope tisse et détisse la toile de mon départ. Enfin, malgré ses ruses, le jour approche. L'humidité est fatale et le froid pernicieux. Tous mes maux mélangés feront peut-être un ensemble où les uns amortiront les autres.

« L. A. C. »

« Décembre 1909, Capian.

« Ma petite Jeanne,

« Cette maison est certainement une fichue maison pour une convalescence et dorénavant je m'y attarderai moins l'automne. J'espère toujours m'en aller; mais de jour en jour mon médecin me demande quelques jours de répit. C'est énervant, car ici tout est plein de pièges et de courants d'air sournois. Enfin j'espère tout de même dans ma prochaine lettre vous annoncer ce malheureux départ. Nous allons donc enfin voir *Décorée*[1]. D'après ce qu'en a raconté Gaston, ce sera une pièce délicieuse, avec des fantaisies de détail qui n'ont rien à craindre du souvenir du *Roi*.

« Et nous verrons encore de belles soirées!

« L. A. C. »

« Capian, 2 janvier 1910 (dix jours avant sa mort).

« Je rentre enfin à Paris cette semaine. Le jour en est soumis à l'envoi d'une voiture spécialement confortable.

« Sans que mon mal ait été grave, attendez-vous à me trouver assez fatiguée, mais j'espère en venir assez vite à bout.

« L. A. C. »

Elle revint à Paris si changée qu'il était évident qu'elle ne guérirait pas. Deux jours avant sa mort, se trouvant seule avec sa belle-fille, elle lui remit un paquet cacheté. Elle se sentait très mal. Elle étouffait et parlait avec difficulté. Elle dit : « Ne l'ouvrez pas maintenant... Attendez... attendez quelques années... je vous le donne... à vous... N'en parlez à personne... *à personne*...

1. *Le Bois sacré.*

Vous publierez cela quand vous le jugerez opportun... Des notes, des explications seront nécessaires. Si vous veniez à mourir avant cette publication *à laquelle je tiens*, il faudrait que Simone s'en chargeât... Vous lui expliquerez... elle comprendra. C'est ma dernière, ma formelle volonté. Faites cela en souvenir de moi... Je n'ai jamais cessé d'aimer Gaston tendrement... Il ne l'a pas toujours senti... oui, oui, je sais, j'ai été souvent maladroite, aveuglée... mais il a été quelquefois injuste. Il n'a pas compris! On ne comprend jamais... ou trop tard. Aujourd'hui je comprends... Je comprends tout... tout... Ah! quelle misère! Si je lui ai fait de la peine, je lui en demande pardon... Vous le lui direz, n'est-ce pas?... mais pas aujourd'hui?... plus tard... bientôt, quand je serai morte. Il ne faut pas entre lui et moi d'explications... »

Et comme sa belle-fille l'assurait qu'elle n'était pas en danger : « Non, non, je ne guérirai pas... d'ailleurs je ne le désire plus... Il vaut mieux que je m'en aille... je n'ai plus le courage de vivre la vie qui m'attend [1]... »

Mme Gaston de Caillavet l'adjura de rassembler ses forces, de lutter contre la maladie, de penser à son fils, à sa petite-fille. — « Simone!... oui... j'aurais pu aussi m'occuper d'elle, la faire travailler... comme les autres... mais je suis trop vieille... »

Elle répétait avec désespoir : « Trop vieille, trop vieille, il vaut mieux mourir... ma mort arrangera tout! »

Puis, pleine de bonté, oubliant sa douleur, elle ajouta : « Ne vous faites pas trop de chagrin... et ne pleurez pas, cela me fait mal... »

Elle haletait, mais entre deux étouffements, elle murmura encore, en fixant le paquet : « Cachez-le... sauvez-le. »

Mme Gaston de Caillavet crut que c'étaient ses mémoires.

1. « Elle avait cru qu'elle m'était à charge et elle avait désiré s'en aller pour me débarrasser d'elle, » écrit Chateaubriand dans ses *Mémoires* en parlant de Mme de Beaumont...

Elle le crut jusqu'au jour où — il y a peu d'années — elle l'ouvrit sur les conseils d'Anatole France, qui pensait y trouver, aussi, un roman inachevé... Il contenait de nombreuses lettres de lui. Nous reproduisons seulement ici celles qui témoignent le mieux de ce que fut cette amie incomparable. Elles auraient cependant toutes été à leur place dans ce livre.

Mme Arman de Caillavet mourut assez brusquement le 12 janvier.

Depuis plusieurs jours le mieux était pourtant sensible, l'oppression avait diminué. Mais en quelques instants elle revint terrible, suffocante! Ne pouvant plus prononcer une parole, la pauvre femme saisit un crayon, toujours à portée de sa main, et écrivit sur un papier posé à côté d'elle :

« Gaston vite, et M. Fr... »

La mort ne lui permit pas d'achever le nom qui avait été si profondément gravé dans son cœur.

Son fils arriva à temps. Elle mourut dans ses bras.

Quelques heures après sa mort, France écrivit au docteur Aunis qui l'avait soignée pendant sa maladie à Capian :

« Cher Monsieur Aunis,

« j'ai la profonde douleur de vous annoncer la mort de Mme de Caillavet qui s'est éteinte assez doucement ce matin à dix heures et demie. Durant son court séjour à Paris, elle a souvent parlé de vous, avec estime et reconnaissance. Le docteur Widal était absent au moment de la crise finale. Il avait l'avant-veille cherché, sans la trouver, la lésion, cause de la haute température qui persistait. Après cette opération, notre malade avait des yeux de suppliciée.

« Vous avez assez vu cette femme admirable pour sentir ce que je perds. Ma vie est finie.

« Je vous serre la main avec reconnaissance en souvenir des bons soins que vous avez donnés à ma grande amie.

« ANATOLE FRANCE. »

« Hélas ! vous aviez vu juste ! »

Dans une autre lettre, il écrivit : « Sa mort est ma mort. »

Il vécut cependant et, si sa douleur ne fut pas de très longue durée, elle fut sincère et vive. Un an après, rencontrant M. Emile Hovelaque, qu'il n'avait pas revu depuis, il lui répéta en sanglotant ce qu'il avait écrit au docteur Aunis : « Vous qui l'avez vraiment connue, mon ami, vous savez ce que j'ai perdu. »

France n'aimait pas cultiver les souvenirs douloureux et écartait tout ce qui pouvait troubler la sérénité de son scepticisme, ce qui explique qu'il ait pu donner souvent une impression d'ingratitude pour les vingt plus belles et plus fructueuses années de sa vie. Et cependant, chaque fois que le hasard l'obligeait à s'arrêter sur un souvenir de ce passé, il était vaincu par l'émotion.

Quand, en 1919, à la Béchellerie, la princesse Bibesco lui apporta le manuscrit d'un des contes du *Puits de Sainte Claire* qu'il avait donné autrefois à Mme Arman et qui portait l'ex-libris : un panier fleuri au flanc duquel s'entrelaçait son chiffre L. A. C. (Mme Arman, dans un élan de sympathie, en avait fait don à la princesse), les yeux du Maître se remplirent de larmes, et il emmena la jeune femme dans sa chambre pour lui montrer, « sur une belle commode, ce reposoir des alcôves bourgeoises où la place d'honneur est réservée aux Portraits des parents [1], » la photographie de sa vieille amie entre les daguerréotypes de son père et de sa mère.

1. Princesse Bibesco, *Une Visite à la Béchellerie.*

La mort de Mme Arman de Caillavet surprit douloureusement ses amis. Marcel Proust fut peut-être celui qui la ressentit le plus profondément. Le jour même il écrivit à Gaston :

« Mon petit Gaston,

« Dans un flot de larmes, tout le passé, tout le début de notre grande amitié, quand tu étais soldat, puis quand je le fus, me remonte au cœur, et je t'assure que c'est un cœur bien fraternel, bien tendrement penché aujourd'hui sur ton cœur meurtri. Je ne crois pas que personne ait plus aimé, plus admiré, mieux connu ta pauvre mère que moi; je t'assure que personne ne s'en souviendra plus fidèlement et toujours.

« C'est une grande souffrance pour moi de ne pouvoir être auprès de toi, je suis couché avec la fièvre depuis longtemps déjà, j'essaierai de venir demain matin. Pourrais-tu mettre pour moi cette couronne auprès d'elle, j'ai su à la fois sa fin, sa maladie, combien ton admirable femme avait été exquise pour elle, pendant qu'elle souffrait. Sa douce tendresse te donnera dans ton déchirement quelque chose qui, à moi, m'a tant manqué, car j'ai toujours pleuré tout seul. Je suis à toi de tout mon cœur.

« Marcel Proust. »

Marcel était très malade. Mme Gaston de Caillavet lui envoya un mot pour lui défendre de venir à l'enterrement, mais il ne voulut rien entendre :

« Madame,

« Merci infiniment de votre lettre et je suis si ému de celle de Gaston. Puisque, même en un moment pareil, vous avez cette bonté pour moi, puis-je vous demander plus encore? J'ai fait porter tantôt avenue Hoche (par la

même personne qui a porté mes quatre lettres, et elle l'a remise en même temps) une couronne. Mais je sais que dans ces jours-là les domestiques mettent les fleurs dans un coin : et moi qui revois sa manière de regarder les fleurs, quand je lui en avais envoyé, de les sentir, de sonner pour qu'on les dispose, j'attacherais, si je peux dire, une sorte de plaisir à ce que celles-ci — les dernières ! — mais les premières auxquelles je tiens ! fussent mises près d'elle. Si vous aviez une seconde à y donner, vous la reconnaîtrez, elle est en camélia, arums (je crois que ce sont des arums, des cornets blancs), lilas, roses et violettes. Est-ce une chose possible, que je vous demande?... remerciez infiniment Gaston d'avoir eu le courage de m'écrire. Ne lui dites pas que je suis en train de me droguer malgré son conseil, pour tâcher de venir demain matin, et surtout embrassez-le, vous pouvez tout pour lui en ce moment.

« Votre respectueux ami.

« Marcel Proust. »

Quelques jours après, Marcel avait demandé à Gaston une photographie de sa mère, de sa fille et cette photographie qui, autrefois, avait amené « un nuage » entre les deux amis. Mme Gaston de Caillavet lui ayant envoye toutes les photographies qu'il pouvait désirer, il la remercia en ces termes affectueux :

« Madame,

« Quelle émotion ! quelle douce joie mêlée d'un sentiment si triste ! Que d'années de ma vie sont assemblées dans la chère enveloppe. Il aurait fallu avoir un cœur bien incapable de se souvenir pour ne pas trembler un peu en l'ouvrant. Et tout cela semble hier. Je ne parle pas pour vous, car pour vous ce mot-là n'a pas de sens,

puisque hier ou aujourd'hui vous êtes la même. La photographie de vous qui est là a-t-elle été faite au tennis autrefois entre la petite Daireaux et quelque Dancognée — ou bien cet été... comment le savoir, puisque c'est exactement la même personne. Et pour que cela ne me donne plus le coup au cœur que cela m'eût donné, alors c'est que « rien n'a donc changé... que moi ! » Avec quelle affection je pense à vous tous, je peux à présent le dire ! que je vous aime tous ! Quant à votre pauvre belle-mère, tous les jours mon chagrin grandit, et de tristes choses qu'on m'a dites hier, et que je ne soupçonnais pas, y mêlent une grande angoisse.

« Votre respectueux ami reconnaissant.

« Marcel Proust. »

Ayant appris que Mme Gaston de Caillavet avait adouci les rapports entre son mari et France, pour apaiser les derniers jours de sa belle-mère et pour que la pauvre mourante s'éteigne en paix, Marcel lui écrivit encore :

« Madame,

« Je ne vous écris qu'une ligne pour vous dire que je sais comme vous avez été délicieuse pour votre pauvre belle-mère. Quelle douceur ce sera pour Gaston de penser cela ; comme tous ses amis vous remercient et ont confiance en vous, pour lui adoucir les heures où je suis si malheureux de ne pouvoir venir auprès de lui. Je peux à peine écrire. Mais si je le pouvais, je ne pourrais pas vous dire combien je vous aime.

« Votre respectueux ami,

« Marcel Proust. »

Quelque temps après, Marcel qui faisait son « long roman, » exprime dans plusieurs lettres son regret de ne pas pouvoir le soumettre à Mme Arman de Caillavet.

Pour tous ses amis, elle avait été un guide sûr, un conseil intelligent. Il s'en rendait bien compte.

« ... Je travaille un peu, je fais un long roman, que *j'aurais été si anxieux de montrer à votre belle-mère.* Je repense à sa merveilleuse intelligence, à l'admiration avec laquelle elle me parlait de vous, au moment de votre mariage. Vous m'avez dit (et je vous crois puisque vous le dites) qu'elle fut moins bienveillante ensuite. C'est possible. C'est sans doute pendant la période où je fus malade et où un dissentiment, auquel je ne puis repenser aujourd'hui sans larmes, m'éloigna d'elle. Mais personnellement je n'en ai jamais rien su. Et c'est une douceur infinie pour moi de penser que s'il y a eu malentendu entre vous il s'est dissipé complètement ces derniers temps, qu'elle vous a connue ce que vous êtes et que vous aussi vous l'avez comprise et admirée. Et je bénis Dieu d'avoir permis cette réconciliation, grâce à laquelle Gaston, dans son souvenir de sa mère, pourra vous unir à elle, et à tant de raisons qu'il a de vous adorer aura aussi la gratitude des soins que vous lui avez donnés et de votre noble attitude. C'est une grande fatigue pour moi d'écrire. J'ai pourtant voulu vous dire très mal ce que j'ai sur le cœur. Mais il faudrait de longues lettres pour vous montrer seulement un peu de la tendresse que j'ai pour Gaston et pour vous.

« Votre respectueux ami,

« MARCEL PROUST. »

Lettre de M. l'abbé Mugnier à Mme Gaston de Caillavet :

« Madame,

« ... J'irai vous saluer dès votre retour, et nous parlerons de celle qui n'est plus.

« C'est l'un des chagrins de ma longue absence de n'avoir pu assister à ses derniers moments.

« Elle m'avait dit, au point de vue religieux, des paroles si consolantes !

« A. Mugnier. »

« Capian, février 1910.

« Ta dépêche m'a été très douce. Je te remercie de ta pensée si tendrement gentille. La journée avait été très triste. Tout ici dans cette pauvre chambre rappelait la maladie et l'inquiétude. Malgré les soins, comme elle a dû être mal dans cette chambre qui reste encore humide de l'hiver ! Elle ne pouvait pas se guérir ici et elle ne voulait pas revenir malade. C'est par fierté qu'elle a aggravé son mal jusqu'à le rendre mortel. »

« ... Je lui dois une reconnaissance profonde pour s'être occupée de moi comme bien peu de mères s'occupent de leur fils et d'avoir forcé, avec une patience inlassable et souvent en passant des nuits à me faire travailler, l'enfant paresseux que j'étais à se cultiver et à devenir quelqu'un.

« Gaston. »

« Février, 1910. »

Nous remercions Mme la Comtesse de Martel, Mme Noémi Renan, Mme Anatole France, Mme Coulangheon, Mlle du Bouzet, Mme Myriam Harry, Mlle Cazeaux Chadelle, M. Raymond Poincaré, M. Guglielmo Ferrero, M. Gabriel Hanotaux, M. le Chanoine Mugnier, M. Henri Lavedan, M. Marcel Prévost, le marquis de Flers, M. le Professeur Dumas, M. Paul Dubois, M. Charles Maurras, le Docteur Proust, M. Samuel Viaud-Loti, M. Paul Souday, M. André Chaumeix, M. Roland Marcel, le Dr Aunis, M. Robert Hervieu, des autorisations, des documents, des encouragements qu'ils ont bien voulu nous donner pour la publication de ce livre.

J. M. P.

Les lettres publiées dans ce volume sont inédites à l'exception des extraits cités pages : 28, 112, 215, 224, 238.

MANUSCRITS D'ANATOLE FRANCE LÉGUÉS A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE PAR MADAME ARMAN DE CAILLAVET

1. — *Le Lys rouge.*
2. — *Thaïs.*
3. — *Le Procurateur de Judée.*
4. — *Le Substitut.*
5. — *Le Langage métaphysique.*
6. — *La Caution.*
7. — *La Rôtisserie de la Reine Pédauque.*
8. — *A. Taft.*
9. — *Chevalier.*
10. — *S. Abraham.*
11. — *Fragments des Opinions de Jérôme Coignard.*
12. — *Histoire comique.*
13. — *Pages d'Histoire contemporaine.*
14. — *Discours sur la tombe de Zola.*
15. — *Discours de réception à l'Académie française.*
16. — *Sur la Pierre blanche.*
17. — *Discours sur la tombe de Pierre Laffitte.*
18. — *Histoire sans fin.*
19. — *Putois la Cravate.*
20. — *Discours à la Bourse du Travail.*
21. — *Crainquebille et le Miracle du grand saint Nicolas.*
22. — *Toast au banquet Pressensé.*
23. — *Lettre de Mme de la Sablière (copie d'A. France).*

TABLE DES CHAPITRES

Préface, par M. Gabriel Hanotaux v

CHAPITRE PREMIER
(1876-1889)

Lettres à Gaston enfant. — Mme Aubernon. — Le commandant Rivière. — Alexandre Dumas fils. — Anatole France. — Jules Lemaître 3

CHAPITRE II
(1889-1896)

Lettres à Gaston soldat. — Le général Boulanger. — *Thaïs*. — Marcel Proust. — Charles Maurras. — Le divorce d'Anatole France. — Anatole France à Capian. — *Le Lys rouge*. — Voyage à Florence. — Anatole France à Lion-sur-Mer 84

CHAPITRE III
(1896-1910)

Voyages et comédies. — « Au petit bonheur. » — Élections académiques. — La comtesse de Noailles. — Jacques Coulangheon. — L'apogée. — Voyage d'Anatole France en Argentine. — Mort de Mme Arman de Caillavet 170

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR MADAME JEANNE MAURICE POUQUET
PAR PAUL BRODARD, MAITRE-IMPRIMEUR A
COULOMMIERS, LE 10 MARS 1926

L'ÉDITION ORIGINALE A ÉTÉ IMPRIMÉE SUR
PAPIER VÉLIN ET PAPIER COUCHÉ DES
PAPETERIES GAILLARD

IMPRIMERIE
PAUL BRODARD
COULOMMIERS
7478-1926

840.903 A727Z P87

a39001 007993820b